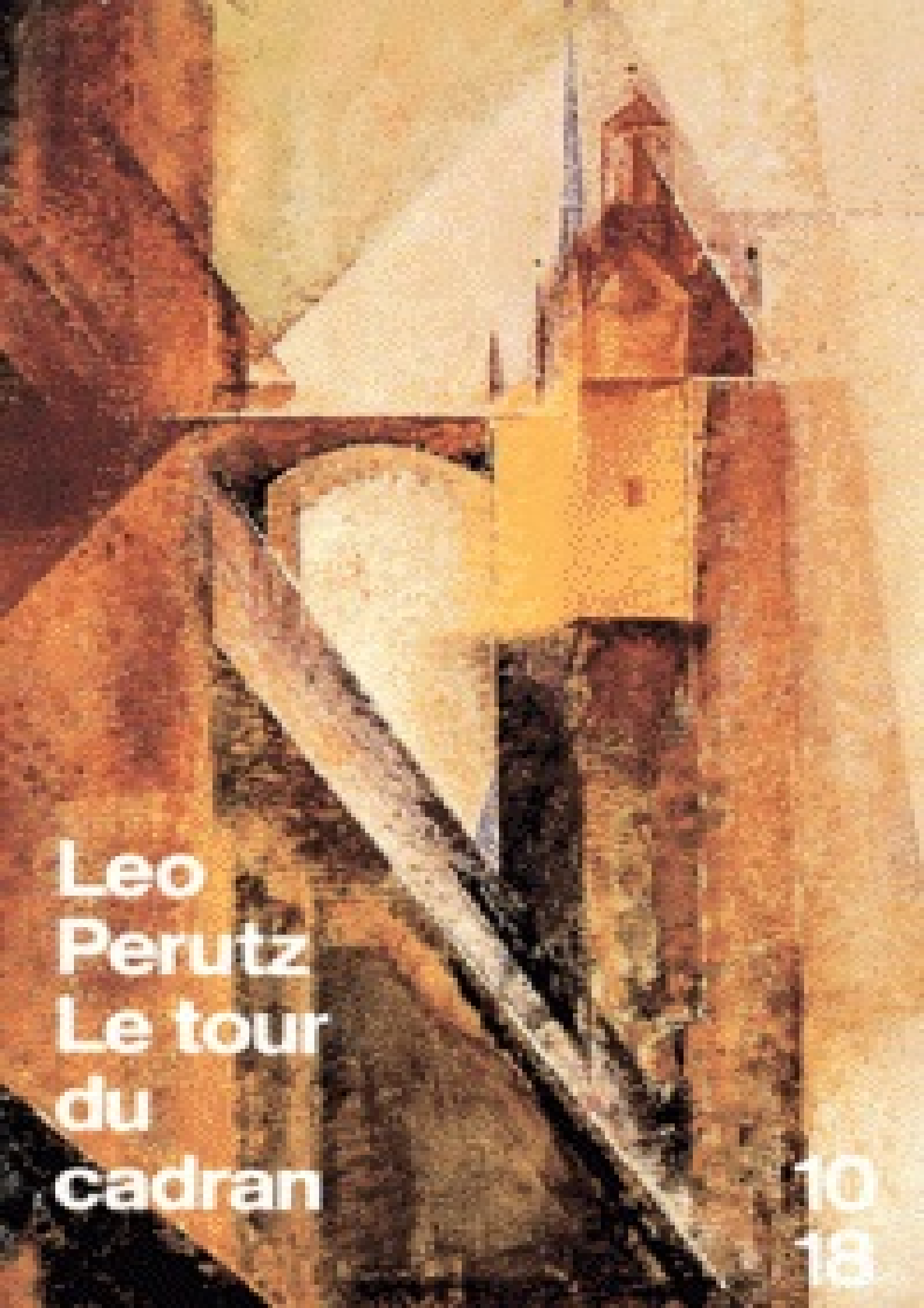

Leo Perutz

Le tour du cadran

10/18

Du même auteur dans la collection 10/18

Le cavalier suédois, n° 1964.

Le judas de léonard, n° 1965.

Chez Christian Bourgois Éditeur

Le tour du cadran, 1988.

Chez d'autres éditeurs

Le marquis de Bolibar, Albin Michel, 1985.

Le judas de léonard, Phébus, 1987.

Le cavalier suédois, Phébus, 1987.

La troisième balle, Fayard, 1987.

La nuit sous le pont de pierre, Fayard, 1987.

La neige de saint-pierre, Le livre de poche, n° 3107. Où roules-tu, petite pomme ?, Fayard, 1989. Seigneur, ayez pitié de moi, Albin Michel, 1989.

Le maître du jugement dernier, Fayard, 1989.

LE TOUR DU CADRAN

LEO PERUTZ

Traduit de l'allemand et préfacé

par Jean-Jacques Pollet

10/18

Série « Domaine étranger » dirigée par Jean-Claude Zylberstein

CHRISTIAN BOURGOIS ÉDITEUR

Titre original :

Zwischen neun und neun

Léo Perutz, juif d'origine espagnole, est né à Prague le 2 novembre 1882. II quitte la Bohème à l'âge de 17 ans et se rend à Vienne pour y étudier les mathématiques et la littérature. Il s'intéresse à la théorie des jeux de hasard et commence par travailler dans une compagnie d'assurances en qualité d'actuaire. Fuyant l'Autriche en 1938 lors de l'Anschluss, il rejoint la Palestine pour revenir à Oschl, près de Salzbourg, en 1957.

© Paul Zsolnay Verlag Gesellschaft m.b.H.,
Wien/Hamburg 1978.

et © Christian Bourgois Éditeur 1988 pour la traduction française

ISBN-2-264-01609-4

INTRODUCTION

L'ironie du sort : tel est, au fond, le thème unique, obsédant de tous les récits de Léo Perutz (1882-1957), écrivain pragois comme Franz Kafka.

Une ironie du sort qui, à travers ces récits à la croisée entre le fantastique et la fiction policière dite « archaïque », régit à la fois les destinées privées et les événements historiques – depuis la malédiction qui s'attache aux pas d'un individu réputé héroïque *{la Troisième Balle,* 1916), la disparition de deux régiments de la Ligue du Rhin pendant la guerre d'Espagne (*le Marquis de Bolibar,* 1920) et même l'échéance de la Révolution française qui, sans l'intervention d'un petit perruquier parisien, aurait dû avoir lieu en 1642 (*Turlupin,* 1923)… Une ironie du sort qui fait que chaque histoire est toujours en même temps l'histoire d'une fatalité et d'un « suicide » *{le Maître du Jugement Dernier,* 1922, nouvelle version de l'énigme de la mort dans la chambre close).

Avec *le Tour du cadran* (1918), son troisième roman, Léo Perutz prend en quelque sorte au pied de la lettre ce que peut être la sujétion à la force des choses : il choisit un héros qui, sous son apparente liberté de mouvement, est en réalité littéralement « enchaîné », puisque menottes aux poignets sous son manteau.

Après avoir échappé aux policiers venus l'arrêter, l'étudiant Stanislas Demba, drapé dans une longue pèlerine jetée sur ses épaules, erre dans la ville de Vienne, à la fois par nécessité, par désœuvrement et par défi, autant pour chercher secours que pour s'exposer délibérément au danger et provoquer le destin. Comment vivre les mains cachées, les mains liées ? Voilà, ici, toute l'expérience « héroïque ».

De quoi est-il coupable, d'ailleurs ? Le crime est peut-être bien mince en soi, le mobile apparent tout à fait avouable, mais la faute est sans doute ailleurs, antérieure, plus profonde… Le tourment de la culpabilité, comme chez Kafka, ne s'évalue qu'imparfaitement à l'aune de la loi humaine.

La société n'est pas non plus tout à fait innocente. La petite bourgeoisie viennoise perd ici le charme discret qu'on lui a quelquefois prêté. Il y a, de la part de Demba, sinon une revendication, du moins une sorte de volonté de démonstration anarchiste : voici une société où l'on peut se procurer de l'argent sans faire le moindre geste, « sans bouger le petit doigt ».

L'expérience, en tout cas, va le mettre non seulement à l'écart des autres, mais aussi du langage. Il va découvrir l'inanité de quantité d'expressions courantes construites à partir de métaphores corporelles ou gestuelles, s'interroger par là sur le propre et le figuré, le mensonge et la vérité.

Deux figures féminines, autour du héros, seront les relais de la destinée, instruments de son salut ou de sa perte. D'un côté la jeune fille pure et sincère qui l'aime en secret (et qui, concrètement, peut seule lui donner la clef qui le libérerait de ses chaînes) et de l'autre, dans la lignée de tous les autres personnages féminins des romans de Léo Perutz – Dalila *(la Troisième Balle),* la Monjita *(le Marquis de Bolibar)* ou Dina *(le Maître du Jugement Dernier)* –, celle qui, sans être perverse, sans le vouloir vraiment, conspire, concourt à sa chute, peut-être simplement parce qu'à travers elle s'exerce la fascination de sa propre perte.

Nous ne dirons pas – nous ne savons pas – si la fin apporte la délivrance, mais la leçon de l'histoire est peut-être que l'on n'échappe pas à soi-même à cause du temps qui nous est imparti, et qui ne donne jamais que l'illusion de la durée.

Dès sa parution, en 1918, *le Tour du cadran* devint très vite « l'un des plus grands succès de librairie de l'immédiat après-guerre » (E.E. Kisch). Il devait permettre d'asseoir définitivement la réputation d'écrivain de Léo Perutz dans les

milieux littéraires de Vienne où il était venu s'installer dès 1899 et où il travaillait, à l'époque encore, comme expert auprès d'une compagnie d'assurances – biographie « sans histoire », dont le seul événement est l'exil vers Israël, à partir de 1938.

Le Tour du cadran devait éveiller l'attention du cinéma. Dès 1920, la société M.G.M. acquit les droits d'adaptation, mais sans pour autant réaliser le film. En 1925, Friedrich Wilhelm Murnau tenta de les racheter, sans succès. Jusqu'à ce jour, le roman de Perutz n'est ainsi encore passé qu'indirectement à l'écran : en 1965, Alfred Hitchcock confiait à François Truffaut que c'est *le Tour du cadran* qui lui avait inspiré la scène des menottes dans *The Lodger*…

Que le lecteur de Perutz ne boude pas son plaisir de lire « une pure histoire », « une fiction où tout est sacrifié à l'intrigue, au récit ». De doctes esprits – Theodor W. Adorno, Walter Benjamin, Hermann Broch, etc. – y ont eux aussi goûté et ont reconnu le talent.

Friedrich Torberg voit en Léo Perutz « un hybride d'Agatha Christie et Franz Kafka » : la formule est pertinente, surtout en regard d'un roman comme *le Tour du cadran.*

J.-J. P.

1

Ce matin-là, l'épicière de la Wiesengasse, Mme Jeanne Püchl, sortit vers sept heures et demie de son magasin pour jeter un coup d'œil dans la rue. Ce n'était pas une belle journée. L'air était froid et humide, le ciel couvert. Un temps à s'offrir un petit schnaps. Mais la bouteille de slibowitz que Mme Püchl tenait en réserve était presque vide. L'épicière décida de garder le reste – à peine de quoi remplir un verre à liqueur – pour la pause de dix heures. Par précaution, elle rangea la bouteille dans l'armoire de cuisine, car son mari, qui était en train de préparer la carriole dans la cour, partageait sa prédilection pour le schnaps.

Jusqu'à huit heures, elle ne vit que quelques habitués. Le garçon coiffeur, dont elle préparait chaque matin le petit déjeuner – une tartine avec de la ciboulette et quelques radis ; deux écoliers qui achetèrent pour dix hellers de berlingots ; la cuisinière de Mme l'inspecteur, au n° 11, 1er étage, qui prit une salade et deux kilos de pommes de terre ; le monsieur du ministère du Travail qui, depuis des années, prenait chaque jour dans le magasin de Mme Püchl « un peu de charcuterie fine » pour son second petit déjeuner.

Ce n'est qu'après huit heures que le magasin commença à s'animer et Mme Püchl fut véritablement à l'ouvrage à partir de huit heures et demie. Peu après neuf heures la vieille Mme Schimek, la propriétaire du débit de tabac du coin de la rue, arriva pour faire un brin de causette. La conversation tourna autour de la mésaventure survenue à Mme Püchl avec un colis de fromage, en provenance de Hongrie. Et c'est cette conversation qui fut interrompue par l'arrivée de Stanislas Demba, ce même Stanislas Demba dont le comportement

étrange devait alimenter pendant les semaines à venir toutes les conversations entre les deux femmes.

Demba était déjà passé à trois reprises devant la porte du magasin, en jetant à chaque fois un regard furtif à l'intérieur, avant de se décider à entrer. Il semblait chercher quelqu'un. Il eut également une curieuse façon d'entrer dans le magasin – en abaissant la clenche non pas avec la main, mais avec son coude gauche, avant de pousser la porte, non sans peine, avec le genou droit.

Puis il se glissa dans l'entrebâillement de la porte. C'était un homme corpulent, aux épaules larges, aux joues glabres, avec une petite moustache roussâtre. Il portait au bras un pardessus de couleur beige, roulé en une sorte de manchon, et qui cachait ses mains. Il paraissait avoir longtemps marché, ses bottes étaient sales, son pantalon était maculé de boue jusqu'à hauteur des genoux.

— Une tartine de beurre, s'il vous plaît ! dit-il.

Mme Püchl se saisit de son couteau, sans pour autant se laisser distraire, pour l'instant, de sa conversation avec la buraliste.

— Ça m'a pas plu tout d'suite, quand j'ai vu que le colis n' pesait que soixante-quatorze kilos au lieu de soixante-quinze. Et puis, quand j' l'ai ouvert – je n' vous dis qu' ça, c'était dans un état ! Tout mou, tout dégoulinant ! Un fromage à renvoyer à la campagne, pour qu'il s' refasse une santé ! Monsieur désire ?

Pour marquer son impatience, Stanislas Demba avait déjà plusieurs fois tapé du pied contre le comptoir.

— Une tartine de beurre, s'il vous plaît. Mais vite, je suis pressé.

Mais l'épicière n'abandonna pas son important sujet de conversation.

— Excusez, mais Madame était avant vous, dit-elle à Demba, j' finis de la servir.

Autant dire qu'elle continua de raconter *in extenso* la suite de son histoire de fromage.

— J'ai fait aussitôt une réclamation, et savez-vous c' que le type m'a répondu ? (elle sortit de la poche de son tablier une lettre chiffonnée, tachée de gras) j' vais vous l' dire, attendez que je l' retrouve, voilà : « Le fromage ayant été empaqueté selon les normes en usage, la maison ne peut être tenue responsable de la légère déperdition de poids subie par la marchandise durant le transport » ! Légère déperdition de poids ! J'ai bien cru avoir une attaque !

— C'est comme ça qu'ils parlent, ces gens-là, dit la buraliste.

— I's' sont trompé d' porte, avec moi ! J'vais pas m'laisser rouler ! Faut pas m' prendre pour une idiote !

— I' n'y a plus d'éducation, aujourd'hui !

— Faut êtr' un escroc, pour dire des choses comme ça ! s'écria Mme Püchl, au comble de la colère.

C'est à cet instant qu'elle fut interrompue pour la troisième fois par M. Stanislas Demba, qui ne semblait pas disposé à attendre plus longtemps sa tartine de beurre.

— Peut-être que…, dit-il avec un mélange de nervosité, d'ironie et de fureur à peine contenue, peut-être que lorsque sera retombée votre colère légitime, vous consentirez enfin à me donner ma tartine de beurre !

— J'y vais, dit l'épicière, un peu de patience, vous êtes bien pressé !

— Oui, répondit sèchement Demba.

— Vous partez déjà, Madame Schimek ? cria Mme Püchl à la buraliste qui s'en allait.

— J' dois jeter un œil au magasin, je repasserai tout à l'heure vous dire un p'tit bonjour.

— Monsieur travaille sans doute dans un bureau ou une administration, pour être si pressé ? demanda l'épicière à

Demba.

— En tout cas, je n'ai pas de temps à perdre, répondit grossièrement celui-ci.

— J'ai fini ! dit Mme Püchl en tendant la tartine par-dessus le comptoir, vingt-quatre hellers.

M. Demba fit le geste de s'en saisir. Mais il se retint. Il passa plusieurs fois sa langue sur ses lèvres et fronça les sourcils, comme s'il était soudain saisi d'un doute.

— Il faut peut-être vous la couper ? demanda l'épicière.

— Oui, bien sûr, coupez-la.

Mme Püchl coupa la tartine en petits morceaux qu'elle déposa devant le client.

Mais celui-ci ne broncha pas. Il martelait le sol de la pointe de sa chaussure, en claquant la langue, comme quelqu'un qui attend avec impatience quelque chose qui ne veut pas se produire. Sous ses limettes d'écaille, il promena son regard autour de lui, dans le magasin, comme s'il cherchait quelque chose qui pût l'aider.

— Monsieur désire encore autre chose ? demanda Mme Püchl.

— Vous dites ? Ah oui ! bien sûr. Vous avez de la saucisse fumée ?

— Pas de saucisse fumée. Mais du cervelas, du pâté de tête, du saucisson sec, du salami.

— Donnez-moi du cervelas.

— Combien ?

— Quatre-vingts grammes. Ou cent grammes.

— Cent grammes. Voici.

L'épicière emballa le cervelas dans un papier qu'elle mit à côté de la tartine.

— Ça fait soixante-quatre hellers, en tout.

Mais Demba ne prit ni l'un ni l'autre.

Comme s'il avait tout à coup tout son temps, il se mit à prêter une étonnante attention à toutes sortes de petits détails de l'intérieur de l'épicerie. Il s'appliqua à déchiffrer l'étiquette d'une bouteille de vinaigre, puis s'intéressa aux différents panneaux accrochés au mur au-dessus du comptoir – « Demandez le pain de seigle Hasenmayer », « Le savon Chwojka garde vos mains blanches » – qu'il lut avec beaucoup d'attention, en remuant les lèvres en silence.

— C'est bien le véritable pain de seigle Hasenmayer ? demanda-t-il en se penchant avec méfiance vers la tartine de beurre sur laquelle, entre-temps, deux mouches s'étaient posées.

— Non, c'est la marque Heureka…

— J'aurais voulu justement le Hasenmayer.

— L'autre est aussi bon, et moins cher, en plus ! répliqua l'épicière.

— Ça ne fait rien.

Le comportement de Demba devenait de plus en plus étrange. Il regardait maintenant en grimaçant vers le plafond, en se mordant les lèvres de rage.

— Vous pourriez me faire livrer tout cela ? demanda-t-il brusquement, tandis que perlaient sur son front de petites gouttes de sueur, mon nom est Stanislas Demba.

— Vous livrez à domicile ? Mais vous livrer quoi ?

— Ces choses-là, dit Demba en désignant d'un regard la tartine de beurre et le petit paquet de charcuterie.

— Le cervelas ?

L'épicière fixa Demba, tout interdite : c'était la première fois qu'on lui demandait une chose pareille.

— Ce n'est pas possible ? Tant pis. Je m'étais dit que ce serait plus pratique de ne pas avoir à le porter, comme j'ai

encore un bout de chemin avant de rentrer chez moi. Mais ça ne fait rien.

Il se mit à siffloter en regardant les mouches tourner autour de la tartine, puis examina de plus près une caissette de pruneaux.

— Comment sera cette année la récolte de cerises ? demanda-t-il soudain.

— Ça dépend des régions, suivant 1’ temps qu’il a fait, dit Mme Püchl en prenant son tricot.

— Elles seront moins chères que l’année dernière ?

— J’ crois pas.

Une fois encore, la conversation tomba. L’épicière se mit à tricoter, tandis que Demba concentrait son attention sur une boîte de sardines à l’huile.

Deux nouveaux clients entrèrent dans le magasin. Une petite fille qui demanda un pot de cornichons, et un cocher de fiacre qui acheta de la saucisse fraîche. Lorsque tous deux eurent quitté le magasin, Demba était encore là.

— Pourrais-je avoir un verre de lait ?

— J’ n’en ai pas.

— Un petit alcool, alors ?

— Non plus. Y a quelqu’ chose qui ne va pas ?

Stanislas Demba leva les yeux.

— Que voulez-vous dire par là ? C’est exact, je ne me sens pas très bien. J’ai des douleurs d’estomac, tout le temps. Vous ne l’aviez pas remarqué ?

— J’ai encore un p’tit fond de slibowitz à la maison, ça vous f’ra du bien, dit l’épicière.

Le visage de Demba s’éclaira tout à coup.

— Oui, s’il vous plaît, donnez-moi un slibowitz – on dit que c’est très efficace contre le mal de dent.

La petite Catherine, la fille aînée de Mme Püchl, jouait à la corde à sauter dans la salle à manger. C'était une enfant assez grosse et malhabile, qui avait du mal à suivre le rythme de la comptine qu'elle chantonnait tout en sautant. Elle venait juste de reprendre :

Monsieur le Loup

Qui n'est pas fou

Aurait voulu

Café moulu…

— Cathi, dit l'épicière, va voir *là-bas, y* a quelqu'un au magasin. Tu sais pas où j'ai bien pu mett' la *clé ?*

— Dans l' tiroir, dit la petite Catherine, en reprenant sa comptine :

Demain huit heures

Ce sera l'heure

Il sera prêt

Le café frais…

Mme Püchl ouvrit l'armoire de cuisine. Mais tandis qu'elle remplissait un petit verre d'alcool, une idée lui traversa soudain l'esprit, qui éveilla aussitôt en elle une vive inquiétude. L'homme avait eu un comportement si étrange. Après qu'il eut paru très pressé au début, il s'était ensuite attardé comme s'il ne voulait plus s'en aller. Il avait fureté dans tous les coins et laissé traîner ses yeux partout, pour finalement repérer la caisse. Avec quatorze couronnes à l'intérieur, le collier de corail, les deux turquoises, le livret de caisse d'épargne de Catherine et les deux images pieuses de Mariazell !

Le verre de slibowitz à la main, Mme Püchl se précipita, pâle comme un linge, dans son magasin.

Trop tard, évidemment ! L'individu avait décampé ! Et les quatorze couronnes ! Envolées ! Mme Püchl, haletante, se

laissa tomber sur sa chaise et ouvrit rageusement le tiroir-caisse.

On n'avait touché à rien ! Tout était resté exactement à sa place : la coupelle avec les pièces d'argent, les turquoises, le collier de corail, le livret d'épargne de la poste et les deux images pieuses.

Dieu soit loué ! Il ne manquait rien. L'homme s'était enfui en n'emmenant que sa tartine et sa charcuterie. Qu'elle-même ait réussi, d'autre part, à épargner le slibowitz pour la pause de dix heures la réconforta et la rendit plus conciliante. Le pauvre diable ! C'est sûrement parce qu'il n'avait pas de quoi payer. Elle les lui aurait donnés, sa tartine et son cervelas, si seulement il le lui avait demandé ! On est humain, après tout, on a quand même du cœur.

Pour se remettre de ses émotions, Mme Püchl vida d'un trait le verre de slibowitz, puis sortit dans la rue pour essayer d'apercevoir le fuyard.

Mais Stanislas Demba avait disparu.

C'est seulement en rentrant dans son magasin que son regard tomba sur quelques pièces de nickel et de cuivre laissées sur le comptoir. Trois pièces de vingt hellers et deux kreutzers. Soixante-quatre hellers.

Stanislas Demba avait soigneusement réglé ce qu'il devait, avant de s'éclipser avec son paquet, comme s'il l'avait volé.

2

Comme chaque jour à cette heure, M. le conseiller Klementi faisait sa petite promenade matinale dans le parc Liechtenstein, en compagnie du professeur Ritter von Truxa et de son chien Cyrus. M. le conseiller Klementi, directeur du département « Haute Époque orientale » du musée d'Histoire de l'art et également, à ce jour, président par intérim de l'Institut d'anthropologie ethnographique, n'a pas besoin d'être présenté. Son ouvrage fondamental, subventionné par l'Académie des sciences, sur *la Morphologie des noms propres dans l'Assyrie antique* lui a valu d'occuper une place éminente dans les milieux scientifiques, tandis que ses recherches savantes sur *les Motifs de la faïence indienne et leur influence sur la tapisserie persane* l'ont rendu célèbre, également, dans le milieu des artistes, amateurs d'art et collectionneurs.

M. le professeur Ritter von Truxa, membre de l'Académie des sciences (section « histoire et philosophie ») et chargé de cours à l'Académie consulaire, est moins connu.

Au premier rang de ses nombreux travaux de linguistique, il faut citer son remarquable dictionnaire allemand-kalmouke. Ses autres travaux, comme par exemple son étude sur la récurrence des semi-voyelles *r* et *l* dans les dialectes celtes du pays de Galles ainsi que son ouvrage monumental sur *l'Ethnographie et la langue des tribus de Somalie,* ont eu un écho à l'étranger et font autorité auprès des spécialistes.

Mais l'activité scientifique de ces deux messieurs ne jouant à vrai dire aucun rôle déterminant dans cette histoire, il suffit de savoir que le professeur Ritter von Truxa venait de rentrer d'un voyage d'études de plusieurs mois dans la partie septentrionale des montagnes de l'Hawrân et travaillait

actuellement, en collaboration avec M. le conseiller Klementi, à exploiter, en vue d'une publication, les informations scientifiques glanées lors de ce voyage, toute une série d'inscriptions hittites et phéniciennes plus ou moins bien conservées.

En ce qui concerne le chien Cyrus, il est impossible de déterminer avec une certitude absolue la race à laquelle il appartenait. On ne devrait pas être trop éloigné de la vérité en le classant, sommairement, dans la famille des roquets : poil blanc avec des taches brunes, caractère intrépide, doué de rappel, capable de donner la patte et de faire le beau.

M. le conseiller Klementi marchait d'un pas lent et avait en outre l'habitude de s'arrêter très souvent, tout en poursuivant la conversation – de préférence au beau milieu des rues les plus fréquentées, comme s'il fallait qu'il gênât les autres pour se sentir lui-même véritablement à son aise. Même la mauvaise humeur que son chien Cyrus manifestait en tirant violemment sur sa laisse – et qui, par ailleurs, tyrannisait cruellement son maître en lui imposant toujours toutes ses volontés – ne pouvait rien contre cette manie, et le professeur Truxa eut toutes les peines du monde, au moment de traverser la Porzellangasse, pour mettre son ami hors de danger en l'éloignant des rails du tramway.

Le parc Liechtenstein était à cette heure – il pouvait être environ neuf heures et demie du matin – déjà relativement animé. Il y avait des petites filles et des gamins qui jouaient au cerceau et à la balle dans les allées, des bonnes d'enfants et des nourrices qui poussaient leur landau en bavardant, des lycéens qui, en prenant un air important, se récitaient leurs leçons. Les deux érudits se dirigèrent vers un endroit retiré du parc où les attendait un banc à l'ombre de vieux acacias, protégé des regards des autres visiteurs du parc par d'épais buissons. C'est là qu'ils avaient l'habitude de se retrouver chaque matin, pendant une heure ou deux, pour revoir et corriger ensemble, sans être dérangés ou trop perturbés par le bruit autour d'eux, les feuillets et les épreuves de leur manuscrit.

Mais pour l'instant, les deux messieurs étaient plongés dans une conversation sur les origines de l'usage du haschisch. Le professeur Truxa soutenait l'opinion selon laquelle l'usage de cette drogue s'était limité, au début, aux pays d'Orient, une opinion que contestait vivement M. le conseiller.

— Vous n'ignorez pas, dit-il, que l'on a retrouvé dans certaines tombes préhistoriques du sud de la France de petites pipes en terre contenant des restes de cannabis *sativa L.,* ce qui indique que nos ancêtres, sans aucun doute, fumaient du chanvre, une pratique d'ailleurs également connue dans la Grèce antique. Rappelez-vous ce passage de *l'Odyssée* où l'on cite ce népenthès qui « adoucit le chagrin et le souvenir des souffrances ». Pensez à la *gelotophyllis,* dite « herbe du rire », des anciens Scythes, dont parle Pline.

— Je préfère quant à moi rester sur le terrain scientifique, objecta Truxa, le professeur Wirth, de Munich, va d'ailleurs encore beaucoup plus loin que vous, sans avancer du reste l'ombre d'une preuve de ses théories. Selon lui, les grandes psychoses collectives, dans l'histoire, comme le phénomène des flagellants ou des contagions choréiques, n'auraient été que la conséquence d'une consommation abusive de haschisch ou d'un autre narcotique provoquant à peu près les mêmes effets.

— Je ne souscrirai évidemment pas à ces élucubrations du professeur Wirth, bien que je reconnaisse par ailleurs ses mérites, dans sa spécialité. J'ai affirmé seulement qu'ont été relevés de manière indubitable, en Europe, il y a plusieurs siècles, des cas isolés d'usage de haschisch. Je dis bien, des cas isolés ! Quels sont d'ailleurs pour vous les symptômes de cette toxicomanie, Professeur ?

— Le fumeur de haschisch se reconnaît pour moi à sa versatilité, à ses brusques sautes d'humeur et à l'exaspération de ses facultés d'imagination. J'ai pu observer à Alep un limonadier qui, lorsqu'il était en transe, se prenait pour l'archange Gabriel. À Waran j'ai vu un facteur arabe qui se prenait pour une sauterelle et qui s'est brisé la jambe en essayant de s'envoler du haut des remparts de la ville. Il arrive

également que des personnes de tempérament habituellement très calme et placide se livrent à des actes de violence et à des brutalités. J'ai vu par exemple à Damas un gardien de nuit donner soudain à un passant, sans raison aucune, un coup de pied dans le ventre au point d'envoyer sur-le-champ le malheureux à l'hôpital.

— L'effet de la drogue se traduirait donc selon vous différemment selon les races ?

— J'irais même encore plus loin, sur ce point. Abstraction faite de quelques symptômes précis qui se répètent invariablement partout, je dirais que chaque individu réagit de façon particulière à la drogue.

Dans le feu de la discussion, les deux messieurs s'étaient arrêtés. Non pas qu'ils fussent à ce point absorbés par leur sujet pour ne pas voir tout ce qui se passait autour d'eux, dans le parc. Bien au contraire. Une balle, qu'un petit gamin venait de subtiliser des mains de son camarade, avait roulé jusqu'aux pieds de M. le conseiller. Celui-ci la ramassa, l'examina longuement et fit mine de la mettre dans sa poche, visiblement persuadé que l'objet venait de tomber de ses propres mains. Le professeur Truxa, avec un sourire indulgent, reprit délicatement le jouet à son ami, prenant grand soin de ne pas le troubler dans sa réflexion. Mais oubliant lui-même aussitôt comment cette balle était venue en sa possession, il fut fort embarrassé, ne sachant que faire de l'objet entre ses mains. Le malheureux gamin auquel appartenait le jouet s'était entre-temps approché à quelques pas de distance et observait la scène avec méfiance, prêt à déguerpir.

— Avez-vous déjà vous-même expérimenté sur vous l'effet du haschisch ? demanda le conseiller.

— Oui, mais une seule fois. J'ai eu quelques visions d'arabesques de caractère érotique, puis ensuite des douleurs d'estomac.

Entre-temps, le professeur Truxa semblait avoir pris une décision, en ce qui concerne la balle. Il l'essuya soigneusement sur la manche de son manteau, pour enlever les

traces de boue, puis souffla dessus pour faire disparaître les derniers petits grains de sable et la déposa délicatement sur le gravier de l'allée. Le petit gamin se précipita aussitôt sur son bien, puis s'enfuit à toutes jambes en poussant un cri de triomphe.

Les deux clercs poursuivirent leur chemin. Ils étaient arrivés maintenant dans la partie du parc où il y avait moins de monde. L'allée se rétrécissait en un petit sentier encaissé entre d'épais buissons, qu'ils suivirent jusqu'à leur place favorite : un banc à l'ombre de deux acacias, caché derrière des fourrés et un marbre – des angelots baroques jouant avec un faon.

Mais sur ce banc était assis Stanislas Demba.

Il était en train de prendre son petit déjeuner. Penché en avant, la tête entre les mains, il mâchonnait. À côté de lui, sur le banc, il avait posé le reste de sa tartine et quelques rondelles de cervelas. Son pardessus beige semblait lui tenir lieu de serviette de table. Remonté sur lui jusqu'au cou, il tombait tel un rideau de scène dissimulant sous ses plis tout son corps, de la tête aux pieds. Les longues manches vides flottaient au vent.

Le conseiller et le professeur commencèrent leurs préparatifs. Le banc était humide et sale. Le professeur Truxa chercha dans ses poches quelque chose sur quoi il pourrait s'asseoir mais ne trouvant rien, dans l'immédiat, qui fût adéquat, il décida, avec la force de caractère qui le distinguait en toutes circonstances, d'employer à cette fin les feuillets et épreuves du manuscrit qui devaient être corrigés ce matin-là. On doit à la seule présence d'esprit de M. le conseiller, qui parvint au dernier moment à arracher des mains de son ami les précieuses feuilles, d'avoir pu empêcher une perte irréparable.

Cyrus fut attaché par sa laisse au dossier du banc et débarrassé, en revanche, de sa muselière. Puis les deux messieurs prirent place.

Stanislas Demba parut vivement dérangé par l'arrivée des deux érudits. Il s'interrompit de manger, releva la tête et se mordit rageusement les lèvres. Apparemment dépité de voir que les deux messieurs prenaient leurs dispositions pour

s’installer ici pour un certain temps, il se leva dans l’intention de s’en aller. Mais c’est alors que son regard tomba sur la tartine de beurre. Il hésita, s’arrêta un instant, ne sachant que faire, puis se rassit, résigné, sur le banc.

Le conseiller Klementi et le professeur Truxa avaient déjà entre-temps classé et disposé leurs feuillets, en échangeant leurs observations et leurs remarques à mi-voix. Plusieurs minutes s’écoulèrent ainsi, jusqu’au moment où ils furent interrompus dans leur travail.

— Auriez-vous l’amabilité de rappeler votre chien ? dit Demba avec un sourire en coin à l’adresse du professeur assis à son côté.

Le professeur Truxa leva la tête. Cyrus était en train de déguster deux rondelles de cervelas.

— C’est très agaçant. Je ne supporte pas les chiens.

La voix de Demba tremblait de rage.

— Monsieur le Conseiller, regardez ce qu’a fait votre chien ! dit le professeur d’un ton gêné.

— Je vous fais toutes mes excuses ! reprit le conseiller en soupirant, tout à fait marri de la conduite de son chien. Toutes mes excuses, encore une fois. Cyrus, viens ici !

On ignore dans quelle langue M. le conseiller Klementi communiquait d’habitude avec son chien. Peut-être l’animal avait-il acquis au contact de son maître, au fil des années, quelque compétence en araméen ou en arabe dialectal. Mais il semblait en tout cas de ne pas comprendre l’allemand. Il se jeta à nouveau sur le cervelas et la tentative du conseiller pour le retenir par les oreilles n’eut pour effet que de le rendre agressif : il grogna et donna un coup de gueule vers la main de son maître.

Demba, qui suivait avec anxiété chaque mouvement du chien, ne fit cependant aucun geste pour le chasser et protéger son déjeuner.

— Pourriez-vous déplacer cette nourriture de l'autre côté du banc, hors de portée de mon chien ? demanda le conseiller.

— De l'autre côté du banc ? répondit Demba, mais pourquoi cela ? Je n'ai aucune raison de le faire, d'autant que vous conviendrez que le cervelas pâtirait d'être exposé en plein soleil !

Le conseiller en convint aisément, bien que le ciel fût couvert et ne laissât percer aucun rayon de soleil.

— De toute façon, reprit Demba, ce cervelas n'est déjà plus mangeable ; il n'est plus frais… juste bon à donner à votre chien. J'espère seulement qu'il dédaigne le pain, car j'aurais encore une petite faim pour ma tartine – du véritable Hasenmayer avec du beurre fin !

— Vous ne voulez vraiment pas l'enlever d'ici ? demanda le conseiller.

Cyrus, après avoir fini le cervelas, attaquait maintenant délibérément la tartine. Stanislas Demba ravala nerveusement sa salive, en dévorant des yeux le reste de son déjeuner, mais sans rien faire pour le mettre en sécurité.

— Regardez ! s'écria-t-il, furieux, on dirait vraiment qu'il meurt de faim, votre animal ! Il ne veut rien laisser perdre, pas la moindre miette !

— Pourquoi ne le lui avez-vous pas enlevé ? demanda le professeur Truxa.

— C'était du pain rassis et le beurre m'écœure, quand il fait trop chaud. Je n'y aurais pas touché.

Les deux messieurs se replongèrent dans leur travail. Mais l'affaire ne semblait pas réglée pour Demba.

— Ces messieurs apprécient sans doute, dit-il sur un ton provocant, de me voir nourrir leur chien avec mon petit déjeuner ? Il y a d'autres personnes qui, curieusement, refuseraient ces quelques bouchées à leur animal, même si elles ne leur coûtaient pas un sou.

Le professeur Truxa demanda à son ami s'il ne serait pas plus judicieux de chercher un autre banc, dans la mesure où ce jeune homme leur cherchait visiblement querelle. Et pour être sûr que Demba ne comprît pas ses paroles, le professeur Truxa s'exprima dans le dialecte des tribus touaregs du Nord, choisissant – pour plus de sécurité encore – un idiome correspondant à une peuplade disparue déjà depuis des siècles.

Stanislas Demba semblait véritablement décidé à empêcher ses voisins de reprendre leur travail.

— Monsieur trouve sans doute normal d'offrir son petit déjeuner au premier chien qui passe ? lança-t-il, de plus en plus agressif, au professeur. Quoi de plus naturel, en effet ! Du pain et du cervelas. Pour soixante-quatre hellers, dans toutes les bonnes épiceries ! Ou bien monsieur croit-il qu'il y a d'autres moyens détournés, d'autres astuces pour se les procurer ?

— Non, non, naturellement, répondit poliment le professeur, un peu surpris de la question.

» Monsieur aime visiblement beaucoup les animaux… ajouta-t-il.

— Voilà un gentil petit chien ! s'écria Stanislas Demba dans un élan d'enthousiasme soudain, qu'il est mignon ! Accepteriez-vous de me le céder ? Non ? Dommage ! Il aurait pourtant eu la belle vie, avec moi ! Je me présente : Stanislas Demba, étudiant en lettres. Cela fait des années que j'en cherche un comme cela… Qui est-ce qui lui a donné la bonne saucisse ? Tu es gentil, viens là, tu veux un petit sucre ?

— Allez, Cyrus, va donner la patte au monsieur ! dit le conseiller.

Cyrus s'approcha sans méfiance de Stanislas Demba pour lui donner la patte.

L'étudiant n'attendait apparemment que cela : au lieu d'un morceau de sucre, le malheureux Cyrus reçut un violent coup de pied qui l'envoya bouler dans un hurlement.

Puis Stanislas Demba se leva d'un bond et, sans un mot de salut, s'éloigna promptement. Mais, dans sa précipitation, il marcha sur le bas de son manteau et trébucha. On entendit un léger cliquetis métallique, comme un bruit de trousseau de clés que l'on agite. Mais Demba parvint à conserver l'équilibre, releva les pans de son manteau et disparut au tournant du sentier.

Le professeur Truxa avait du mal à se remettre de son émotion.

— Quelle brute ! s'écria-t-il, outré.

M. le conseiller était resté étonnamment calme.

— Professeur, dit-il tout bas, sans s'occuper du malheureux Cyrus qui gémissait à ses pieds, vous avez vu cela ?

— Une vraie brute !

— Vous n'avez rien remarqué d'autre chez cet homme ? interrogea le conseiller Klementi d'une voix mystérieuse. Je l'ai bien observé. Il n'y a pas de doute : toutes ces sautes d'humeur, cet appétit vorace qui se transforme soudain en dégoût de la nourriture, cet accès de violence, de brutalité face à un animal innocent après l'avoir cajolé et gâté l'instant d'avant – tout cela, Professeur, ne vous rappelle rien ?

— Vous voulez dire que ?…

— Le haschisch, le haschisch, évidemment ! s'écria M. le conseiller.

Le professeur Truxa se leva lentement et dévisagea le conseiller.

— Vous avez peut-être raison, dit-il.

— Naturellement, j'ai raison ! répliqua le conseiller sur un ton triomphant.

— Ce qui m'a frappé, c'est la manière dont il portait son manteau, reprit le professeur d'un air pensif. Comme s'il voulait cacher en dessous quelque chose de précieux. Vous

n’ignorez pas que les haschischins imaginant parfois, dans leur délire, qu’ils portent sur eux quelque trésor mystérieux.

— Venez, Professeur, s’exclama le conseiller, vite, nous pouvons encore le rattraper, nous ne devons pas le perdre de vue !

Ils s’élancèrent à la poursuite de l’étudiant, avec une telle précipitation qu’ils en oublièrent le chien Cyrus resté lié à son banc et qui essayait vainement, par ses gémissements et ses aboiements, de se rappeler au souvenir de ces messieurs.

Mais lorsqu’ils atteignirent les premières allées, dans le bas du parc, le haschischin avait depuis longtemps disparu dans la cohue des enfants qui s’ébattaient aux alentours.

3

La demoiselle n'était pas mécontente du bel effet de son nouveau corsage de voile avec les deux boucles croisées en liberty rouge. Il était rare qu'elle restât longtemps seule, lorsqu'elle venait s'asseoir sur ce banc, un livre à la main, tout en surveillant le garçon et la petite fille qu'elle devait promener au parc, et qui jouaient avec une petite voiture de pompier ou bien faisaient des pâtés de sable avec toutes sortes de moules. Il y avait toujours un ou deux jeunes messieurs qui venaient s'asseoir à côté d'elle (elle préférait d'habitude qu'ils fussent deux, car elle trouvait amusant d'observer la compétition qu'ils engageaient), qui prenaient au début un air détaché, faisant comme s'ils se trouvaient là par hasard ou bien uniquement parce que c'était le seul banc qui fût à l'ombre, et qui ensuite manifestaient un intérêt intense pour toutes sortes de petits détails – les moineaux, les pigeons, les passants, la pointe de leurs chaussures… – jusqu'au moment où ils se décidaient enfin à nouer conversation : « Le livre de mademoiselle est certainement passionnant ! » ou bien : « Ils sont mignons, ces deux bambins, comment s'appelle la petite fille ? » ou bien encore, pour les plus entreprenants d'entre eux : « Vous allez abîmer vos jolis yeux bleus, Mademoiselle, à toujours lire comme cela ! »

Les préludes de ce genre n'avaient presque jamais débouché, pour la demoiselle, sur des relations suivies et sérieuses, dans la mesure où ces jeunes messieurs, dès la deuxième rencontre, laissaient deviner le plus souvent des dispositions, des arrière-pensées, des intentions, qui outrepassaient de très loin les limites de ce qu'une jeune fille de bonne maison – le père de la demoiselle n'était-il pas contrôleur des postes et un oncle de sa mère chef de bureau au ministère du Commerce ? –, les limites, donc, de ce qu'une

jeune fille convenable ne pouvait écouter sans rougir, ou bien alors, à la rigueur, seulement à la condition que l'on se fréquentât déjà depuis un certain temps. Certains d'entre eux, par la teneur de leurs paroles, l'obligeaient même à briser la conversation au bout de deux minutes. Elle ne pouvait en entendre davantage et force lui était de se lever, de crier aux enfants qu'il était l'heure de rentrer, et de planter là le malotru. Cela se produisait assez souvent, bien que la demoiselle ne fût absolument pas prude, bien au contraire, et éprouvât même un certain plaisir à parler en termes voilés de sujets piquants.

Que ce genre de rencontre fortuite pût déboucher sur un échange de cartes postales : tel était le vœu le plus cher de la demoiselle. Elle aimait en effet par-dessus tout recevoir des cartes postales. L'arrivée du courrier, le matin, était pour elle le moment le plus important de la journée. Souvent – et même la plupart du temps – l'expéditeur de la carte lui était devenu totalement indifférent ou bien même était sorti de sa mémoire, et sa missive n'était que le dernier écho des propos anodins échangés naguère, pendant la demi-heure passée à bavarder. Mais son vrai plaisir était de voir Madame entrer dans la pièce de méchante humeur et de l'entendre répondre à son mari, qui lui demandait si le facteur était passé, sur un ton pincé : « Oui, il n'y avait rien pour nous, seulement deux cartes pour Mademoiselle. »

Aujourd'hui, ce n'était pas un jeune homme qui était assis à côté de la demoiselle, mais Mme Buresch, une femme d'un certain âge qui venait promener tous les jours ses deux enfants dans le parc. Mme Buresch et la demoiselle se connaissaient ; les enfants jouaient ensemble, tandis que toutes deux échangeaient quelques remarques sur le temps.

— On dirait que cela s'est enfin dégagé, dit la demoiselle.

— Je préfère quand il pleut vraiment plutôt que de ne pas savoir où on en est, répondit, désabusée, Mme Buresch, tout en sortant son ouvrage au crochet.

— En jetant un œil par la fenêtre ce matin, j'aurais juré qu'il allait pleuvoir toute la journée. Et maintenant voilà qu'il

fait beau ! C'est à n'y rien comprendre !

Ayant épuisé ainsi le chapitre du temps, la demoiselle se mit à feuilleter son livre, tandis que Mme Buresch crochetait.

— Il paraît qu'au Votivpark, l'on va installer cette année des fauteuils à la place des bancs, dit la demoiselle, à quatre hellers par personne !

— Tout augmente. Je vous le dis, Mademoiselle, les choses ne s'arrangent pas. Que croyez-vous par exemple que coûte aujourd'hui un morceau tout à fait ordinaire…

Elle ravala ce qu'elle avait sur le bout de la langue – « un morceau tout à fait ordinaire de saindoux » – et se tut : un jeune homme venait de s'asseoir entre elle et la demoiselle.

Et à partir du moment où un jeune homme venait s'asseoir à côté de la demoiselle, Mme Buresch ne voulait surtout pas être importune. Elle se glissa discrètement vers l'autre extrémité du banc et s'absorba dans son ouvrage.

Stanislas Demba avait jeté sur ses épaules son manteau beige boutonné à la diable, et dont les manches flottaient lâchement sur les côtés. Il s'était affalé, à bout de forces, sur ce banc, comme quelqu'un qui vient de faire une longue route et s'accorde quelques minutes de repos.

Ce n'est qu'au bout d'un moment qu'il sembla remarquer la charmante demoiselle assise à ses côtés. Il se redressa pour observer attentivement son visage et parut satisfait.

Puis son regard tomba sur le livre qu'elle avait entre les mains.

La demoiselle n'avait pas été sans remarquer l'impression qu'elle avait produite sur son voisin. Elle aussi l'avait observé à la dérobée, sans lever les yeux de son livre. Il ne lui déplaisait pas. Certes, on ne pouvait pas dire, avec la meilleure volonté, qu'il fût élégant, et il est vrai qu'elle préférait les jeunes gens bien habillés. Mais celui-ci semblait différent des personnes qu'elle rencontrait d'ordinaire. Peut-être un artiste ? pensa-t-elle. Il en avait l'air, en tout cas, avec le regard vif de quelqu'un d'intelligent et d'énergique. À bien y réfléchir, on

ne pouvait pas imaginer ce corps lourd et massif engoncé dans un costume élégant et ajusté. Sa manière de s'habiller, après tout, correspondait à sa nature – conclut la demoiselle. Sans doute aurait-il pu, avant de s'asseoir à côté d'elle, nettoyer un peu son pantalon maculé de boue. Mais enfin ! Il y avait chez ce jeune homme quelque chose qui attirait la demoiselle. Elle décida de ne pas décourager les tentatives d'approche qui, à n'en pas douter, n'allaient pas manquer.

Stanislas Demba ne choisit pas une manière très originale d'entamer la conversation, en demandant à la demoiselle ce qu'elle était en train de lire.

— Ibsen, n'est-ce pas ?

La demoiselle avait parfaitement appris, dans cette circonstance, à sursauter et à montrer à la personne qui l'abordait un visage où se lisaient à la fois la surprise, le trouble et une légère indignation.

Stanislas Demba parut décontenancé.

— Je vous dérange ? Excusez-moi…

— Pas du tout, répondit la demoiselle, en baissant les yeux pour faire semblant de poursuivre sa lecture.

— Je vous demandais seulement si c'est du théâtre d'Ibsen que vous avez là.

— Oui. *Hedda Gabier*.

Stanislas Demba hocha simplement la tête, ne sachant comment poursuivre.

Silence. La demoiselle regarda son livre, sans pour autant reprendre sa lecture. Mais Stanislas Demba ne dit mot.

« Il est un peu emprunté », pensa la demoiselle. Et elle vint à son secours.

— Vous connaissez la pièce ? dit-elle en baissant cette fois son livre, pour signifier qu'elle était disposée à abandonner éventuellement sa lecture.

— Oui, évidemment, répondit Demba, sans rien ajouter.

Il ne restait plus à la demoiselle qu'à feuilleter son livre et à continuer sa lecture. Était-il donc vraiment si maladroit ? N'avait-il rien d'autre à dire ? Ou bien regrettait-il finalement de l'avoir abordée ? Était-ce par hasard les deux petites cicatrices qu'elle avait sur la joue gauche qu'il jugeait disgracieuses ? Tout le monde, d'habitude, trouvait que ce petit défaut, justement, lui donnait un certain charme particulier. Non, ce ne pouvait être cela. C'était seulement de la timidité. La demoiselle décida de lui accorder une dernière chance : elle laissa tomber son parapluie.

Il n'y a aucun jeune homme, même le plus bête et le plus maladroit, qui, dans cette circonstance, ne se précipite pour ramasser l'objet et le tendre à la dame, avec quelques compliments et mots aimables. En général, la dame se confond en remerciements et cela suffit à engager la conversation, sans qu'on s'en aperçoive.

Mais il arriva cette fois-ci quelque chose d'inouï. Quelque chose qui, dans la longue histoire des rencontres dans tous les parcs du monde, ne s'était jamais produit auparavant : Stanislas Demba laissa le parapluie par terre. Il ne fit aucun geste pour se lever et le ramasser. Il ne broncha pas et permit que la demoiselle se baissât elle-même.

Mais, curieusement, la demoiselle ne se formalisa pas. En aucune manière. Cette façon de Stanislas Demba de se conduire autrement que les autres lui en imposait.

Il méprisait les stratagèmes les plus éculés grâce auxquels les hommes, en général, cherchent à faire impression auprès des femmes. Il ne voulait pas paraître empressé, répéter un geste conventionnel de galanterie facile. L'intérêt qu'il suscitait chez la demoiselle n'en était que plus vif. Peut-être aurait-elle d'ailleurs maintenant pris l'initiative de la conversation

— Mme Buresch était toujours absorbée dans son ouvrage et ne regardait pas de ce côté – , si Demba ne lui avait pas lui-même, tout à coup, adressé la parole.

— Si j'étais votre père, Mademoiselle, je vous interdirais de lire de l'Ibsen.

— Vraiment ? Et pourquoi cela ? Parce que ce n'est pas une lecture qui convient aux jeunes filles ?

— Ni aux jeunes filles, ni aux adultes, répondit Demba, c'est toute la vision du monde, chez Ibsen, qui est spécieuse – un Marlitt du Nord…

— Il faut que vous m'expliquiez vos raisons. La demoiselle connaissait bien cette manière de faire de certains jeunes gens qui, pour se mettre en avant par quelques propos littéraires péremptoires et provocateurs, n'hésitent pas à fouler aux pieds les valeurs reconnues.

— Cela vous ennuierait. Et moi aussi, dit Demba, il faudrait vous convaincre qu'il n'y a là que des symboles creux et rebattus, des personnages qui s'étourdissent de leur propre verbiage futile… Mais laissons cela. Les discussions littéraires m'ennuient. Un dernier détail, simplement : avez-vous déjà remarqué que tous les héros d'Ibsen sont asexués ?

— Vous dites : asexués ?

La demoiselle connaissait peu de choses d'Ibsen. Que voulez-vous, on a rarement une minute à soi pour prendre le temps de lire !

À part *Hedda Gabier,* elle n'avait lu que *les Revenants.* Mais elle savait tirer parti de ce qu'elle connaissait et donner l'impression d'un esprit cultivé, parfaitement instruit de toutes les tendances de la littérature moderne.

— Et Oswald ? demanda-t-elle, vous le considérez aussi comme asexué ?

— Oswald ? Un séminariste déguisé ! Mensonge que cette histoire du baiser échangé dans la pièce voisine ! (et Stanislas Demba de se permettre un trait d'esprit) tout cela n'est que supercherie : Regina se fait embrasser par qui elle veut dans les coulisses – un machiniste, le chef de plateau… –, mais certainement pas par Oswald !

La demoiselle s'esclaffa.

— D'ailleurs, poursuivit Demba en se rapprochant de sa voisine, le baiser n'est qu'un affront à la nature, un stratagème inventé par les femmes pour empêcher l'homme de faire valoir son droit.

— On peut dire que vous allez droit au but. Vous n'êtes pas de ceux qui s'embarrassent de détails, à ce que je vois…

Et Stanislas Demba de continuer son prêche :

— Les baisers, les caresses, les étreintes… – tout cela ne sert qu'à nous détourner du tribut que nous devons payer à la nature.

La demoiselle se demanda si elle ne ferait pas mieux de se lever tout de suite et d'interrompre ici une conversation qui devenait de plus en plus scabreuse. Mais son voisin parlait pour l'instant encore sur un ton tout à fait académique – comme s'il se fût agi d'une question purement théorique – et le sujet de la conversation, au fond, ne lui déplaisait pas. Elle jeta un coup d'œil discret vers Mme Buresch : elle n'avait rien entendu et continuait imperturbablement son crochet, tandis que les enfants jouaient à bonne distance.

Mais Demba lui-même donna alors un autre tour à la conversation.

— J'ai faim, dit-il.

— Vraiment ?

— Oui. Pensez donc que je n'ai rien mangé depuis hier à midi.

— Appelez donc la marchande de bretzels, et achetez-vous un gâteau.

— Facile à dire…, répondit-il évasivement, quelle heure est-il ?

— Un peu plus de neuf heures et demie, bientôt moins le quart.

— Mon Dieu ! Il faut que je parte !

Et Demba se leva d'un bond.

— Vraiment ? Quel dommage ! Je vais m'ennuyer, à rester assise ici toute seule.

— Je n'ai pas vu passer le temps, en parlant avec vous, dit Demba, j'ai beaucoup à faire. Je n'aurais pas dû m'asseoir. Mais j'étais épuisé de fatigue et j'avais très mal aux pieds. De plus… (Demba voulut faire montre de toute l'amabilité dont il était capable) dès que je vous ai vue, je ne pouvais plus faire autrement que de m'arrêter pour faire votre connaissance.

— C'est vraiment dommage que nous ne puissions parler ensemble plus longtemps, dit la demoiselle qui, en jouant distraitement de la pointe du pied, laissait voir une cheville délicate, la naissance d'une jambe fine et galbée.

Stanislas Demba, qui ne pouvait détacher son regard du pied de la demoiselle, resta finalement assis.

— J'aimerais bien vous revoir, dit-il.

— Je vais souvent me promener avec les enfants à cette heure. Mais je ne viens pas toujours ici.

— Où allez-vous d'habitude ?

— Cela dépend. C'est selon l'humeur de ma patronne. Je travaille comme gouvernante.

— Dans ce cas, je reviendrai ici.

— Si vous préférez laisser faire le hasard…

— vous pouvez m'écrire, en tout cas.

— Entendu. Je vous écrirai.

— Notez mon adresse : Alice Leitner, chez M. le conseiller Adalbert Füchsel, 9e arrondissement, 18 Maria-Theresa Strasse. Vous ne notez pas *7*

— Je retiendrai.

— Vous n'arriverez pas à vous rappeler une adresse aussi longue. Répétez, pour voir ?

Stanislas Demba n'avait retenu que les noms d'Alice et du conseiller Füchsel.

— Écrivez-la donc !

— Je n'ai ni papier, ni crayon sur moi, dit Demba avec un air contrarié.

La demoiselle sortit un crayon de son sac et arracha une feuille de son carnet.

— Tenez. Vous pouvez noter, maintenant.

— Je ne peux pas, affirma Demba.

— Mais pourquoi cela ? demanda, très étonnée, la demoiselle.

— Je ne peux pas. Je suis analphabète. Je ne sais pas écrire.

— Arrêtez de vous moquer !

— Je ne me moque pas. Les statistiques officielles indiquent qu'il y environ un millième de la population viennoise composé d'analphabètes. Vous avez devant vous un exemplaire de cette catégorie infinitésimale.

— Et je devrais vous croire ?

— Mais certainement, Mademoiselle ! Vous avez aujourd'hui l'honneur et l'avantage de…

Stanislas Demba se tut. Un coup de vent venait de lui arracher son chapeau, qui s'était envolé au-dessus de l'allée, jusqu'au milieu de la pelouse. Stanislas Demba se leva aussitôt et fit quelques pas pour le rattraper. Mais il s'arrêta brusquement, fit demi-tour et revint lentement à sa place.

— Il est là-bas, murmura-t-il, je ne peux pas y aller…

— Vous êtes vraiment bizarre, dit la demoiselle en souriant, vous avez peur du gardien ?

— J'ai besoin de votre aide…

— Pourquoi donc ?

Stanislas Demba poussa un profond soupir.

— Parce que je suis invalide, dit-il d'une voix sourde, il faut que je vous dise : je n'ai plus de bras…

La demoiselle le regarda avec effroi, la gorge nouée.

— Oui, dit Stanislas Demba, j'ai eu les deux bras arrachés…

Sans un mot, la demoiselle se leva et alla chercher le chapeau sur la pelouse.

— Vous seriez aimable de me le remettre – je ne peux pas y arriver tout seul – oui, comme cela, merci… J'étais ingénieur aux usines Heureka. Excusez-moi de ne pas m'être présenté. Vous connaissez les usines Heureka ? Boulangerie industrielle. Le célèbre pain de froment Hasenmayer, vous n'avez jamais entendu parler ?

— Non, répondit faiblement la demoiselle, en fermant les yeux.

Elle comprenait maintenant les raisons du comportement étrange de son voisin – pourquoi il n'avait pas ramassé le parapluie, pourquoi il n'avait pas voulu noter son adresse.

— C'est arrivé dans la minoterie. J'ai eu les deux bras pris dans les cylindres de la meule. C'était un vendredi – ou plutôt, non, c'était un jeudi comme les autres…, le 12 octobre.

Soudain la demoiselle fut prise de la peur panique qu'il pût venir à l'idée de cet homme de lui montrer ses moignons. Deux petits appendices de chair rosâtres ! Non, elle préférait ne pas y penser ! Un frisson d'horreur l'envahit.

— Il faut malheureusement que je m'en aille, dit-elle doucement, avec un accent de culpabilité. Willi ! Gretl ! Il est l'heure de rentrer, maintenant !

Elle jeta un regard furtif sur son voisin. Quel spectacle affreux que ces manches tombantes, que ce vieux costume râpé, que ce pardessus trop mince ! Tout ce qui, quelques instants encore auparavant, lui était apparu comme une recherche ostentatoire d'originalité, la marque de cette savante

élégance dans le négligé à laquelle on reconnaît les vrais artistes, tout cela se révélait maintenant pour elle sous son vrai jour, comme un dérisoire cache-misère !

Ne lui avait-il pas d'ailleurs avoué qu'il avait faim ?

— Vous travaillez encore dans cette usine ? demanda-t-elle.

— Où, dites-vous ? Chez Heureka ? Non, évidemment. On n'a pas besoin d'un invalide.

Elle avait deviné juste. Un indigent… La demoiselle n'avait pas beaucoup d'argent sur elle. En fouillant dans son sac, elle trouva une pièce d'une couronne et une autre de dix hellers. Elle les déposa discrètement sur le banc à côté de Stanislas Demba.

Puis elle se leva. L'espace d'une seconde, elle fit mine de tendre la main au malheureux. Mais elle se rendit compte à temps de l'absurdité de son geste. Elle fit un signe de tête en direction de Stanislas Demba et prit congé de Mme Buresch. Puis elle prit le petit garçon par la main et s'en alla.

En arrivant à l'entrée du parc, elle réalisa soudain que le malheureux ne pourrait même pas ramasser les pièces. Mais elle pensa qu'il trouverait bien quelqu'un pour l'aider ; peut-être un passant ; ou bien encore Mme Buresch.

Mme Buresch qui, bien qu'elle eût durant tout ce temps donné l'impression d'être absorbée dans son ouvrage, n'avait pas perdu un seul mot de la conversation, fut donc témoin de la réaction de Stanislas Demba en découvrant l'argent déposé à son intention. Elle lut sur son visage une grimace de consternation, de dégoût et d'indignation, vit avec stupeur une main furtive sortir du manteau et jeter rageusement par terre les pièces de monnaie.

4

Dans les bureaux de la firme Oskar Klebinder – textiles d'habillement en gros –, il n'y avait pas aujourd'hui beaucoup d'animation. Comme tous les jours, le chef était passé ce matin, avait maugréé contre le personnel, en particulier le commis Neuhäusl – qui s'était permis d'arriver avec une bonne demi-heure de retard – et avait menacé de renvoyer tout le monde à la première incartade. Il avait eu ensuite une discussion animée dans son bureau avec un des représentants – un certain Zerkowitz :

— Je ne vous paie pas pour vous promener dans Vienne ! Manquerait plus que cela ! s'était-il écrié.

Puis, entre deux quintes de toux, il avait dicté deux lettres à Mlle Postelberg, tout en pestant contre l'air vicié qu'on respire dans les tramways. Enfin il était parti, en annonçant qu'il repasserait vraisemblablement dans une demi-heure. Mais aucun des employés n'avait pris cette menace au sérieux, car chacun savait qu'il prenait le train de dix heures pour Kottingbrunn, pour assister aux courses de l'après-midi.

En ce genre d'occasion, on avait l'habitude, dans les bureaux de la maison Oskar Klebinder – textiles d'habillement en gros –, de se donner du bon temps. En effet, M. Braun, le chef comptable responsable du personnel en l'absence du patron (et que les demoiselles du magasin avaient surnommé « Mister Brown », bien qu'il fût ressortissant morave et ne parlât pas un mot d'anglais) n'était pas un rabat-joie. Lui-même poursuivait certes consciencieusement son travail à son pupitre, alignant imperturbablement les colonnes de chiffres, ouvrant et clôturant multiples comptes, mais ne prêtait aucune attention à ce qui se passait autour de lui. Ses collègues pouvaient faire tout ce qu'ils voulaient durant les neuf heures

de bureau où ils étaient censés travailler, M. Braun se contentait de hocher la tête en signe de réprobation lorsque le bruit des conversations devenait trop gênant.

Or ce n'était pas le cas cette fois-ci. Il n'y avait qu'une seule personne qui tapait à la machine – Mlle Hartmann qui, parce qu'elle partait en congé le lendemain, voulait rattraper le travail qu'elle avait en retard. Mlle Springer lisait à haute voix la page sportive du *Tagblatt. Mlle* Postelberg arrangeait sa nouvelle coiffure devant deux miroirs disposés sur son bureau. M. Neuhäusl s'acharnait sur sa montre de gousset, qu'il rendait responsable de son retard de ce matin. Quant à Josef, l'apprenti, il s'entraînait nonchalamment à calligraphier sur papier à en-tête, au crayon bleu, le modèle de sa signature, si large et élancée qu'on eût pu le nommer sur-le-champ gouverneur de la Banque centrale d'Autriche-Hongrie. De la réserve parvenait la voix de M. Zerkowitz, en train d'admonester l'employé qui aurait dû avoir déjà préparé la collection d'échantillons.

— Ethel, comment me trouves-tu ? demanda Mlle Postelberg, qui avait fini de se recoiffer.

— Montre un peu… Vraiment superbe, Claire ! répondit Mlle Springer.

« Claire » et « Ethel » sont sans doute des prénoms peu courants pour des personnes employées dans une firme du Franz-Josefs-Kai. Aucune de ces deux dames n'eût pu produire, pour justifier cette dénomination, de documents officiels, certificats de baptême, de naissance ou autres. Mais on ne pouvait pas dénier à Mlle Postelberg une certaine légitimité à se faire appeler « Claire » : bien que la fatalité eût voulu qu'elle vît le jour dans la banlieue de Vienne sous le nom banal de Klara Postelberg, elle jouissait néanmoins de la réputation, auprès du personnel masculin de toutes les maisons entretenant des relations commerciales avec la firme Oskar Klebinder, d'avoir en elle « quelque chose de bien français », « de typiquement parisien », ou bien, comme le disait encore plus explicitement M. Zerkowitz, grand connaisseur en matière de femmes, « un petit quelque chose ». Elle était

abonnée au *Chic parisien* et avait pris l'habitude, sur le chemin du bureau, de lire des romans français ; elle avait même remporté un certain succès, l'année dernière, en interprétant une chanson en français lors d'une soirée privée. Mlle Springer en revanche, correspondante de la firme pour la Hongrie, donnait dans le genre de la jeune fille sportive depuis qu'elle avait gagné un second prix lors d'une compétition de natation aux bassins « Diana ». Elle semait l'effroi et la terreur par la manière énergique qu'elle avait de torturer ses amis et connaissances en leur serrant la main et avait tyrannisé tous ses collègues de bureau jusqu'à ce qu'ils consentissent à l'appeler par le diminutif « Ethel » au lieu de son vrai prénom « Etelka » – dans la mesure où le premier sonnait beaucoup mieux. L'éducation des jeunes filles en Amérique, la place de la femme « outre-Atlantique » – tels étaient les sujets dont elle s'entretenait avec prédilection, sachant corriger son léger accent hongrois par quelques all *right* et *never mind* bien placés.

Sonia Hartmann – Sonia était son vrai prénom – se leva de sa chaise, rabattit le couvercle de sa machine à écrire, la ferma à clef, et dit :

— Ça y est ! Je ne veux plus toucher à un papier et un crayon pendant douze jours ! Sauf pour vous envoyer une carte postale de Venise.

Le prochain voyage de Sonia Hartmann était depuis deux jours au centre de toutes les conversations. Tout le monde, hier, avait attendu avec impatience, puis abondamment commenté le résultat de sa démarche auprès du patron – qui avait accordé un congé de douze jours. Tout le monde avait participé, avec zèle et empressement, au choix de l'itinéraire, tandis que M. Zerkowitz, qui avait l'expérience des voyages, avait prodigué ses conseils éclairés pour tout ce qui concerne les achats et préparatifs de départ. Le train qui devait emmener Sonia Hartmann vers les contrées lointaines partait dans moins de vingt-quatre heures. Il y a trois jours encore, personne n'eût osé imaginer qu'une telle chance pût lui arriver. Mais avant-hier, Georg Weiner, son petit ami, avait reçu de son père, sans

qu'il s'y attendît, la somme de trois cents couronnes, pour avoir été admis à un examen. Ayant elle-même quatre-vingt-dix couronnes sur un livret d'épargne, il était possible, en les mettant dans la caisse commune, de faire ensemble un grand voyage. Avec presque quatre cents couronnes en poche, on pouvait déjà voir du pays. Sans doute, le billet de seconde classe pour le circuit Vienne-Trieste-Venise-Vienne (il était déjà passé hier de main en main, entre tous les collègues de bureau, et avait suscité l'admiration qu'il se doit) n'était pas très épais et ne comprenait pas vraiment un nombre imposant de feuillets. Mais, de même que dans les communiqués officiels que l'on publie à l'issue de rencontres au sommet entre souverains ou de négociations entre ministres, l'important est moins dans le texte lui-même que dans ce qu'il faut lire entre les lignes, de même les véritables charmes promis par ce voyage résidaient moins dans ce qui était consigné sur chaque papier perforé du billet circulaire qu'entre les différents feuillets de celui-ci. On descendait déjà à Semmering pour quelques heures, afin de faire l'ascension du Sonnwendstein. Pour la visite de Laibach (Sonia connaissait déjà Graz) et de la grotte d'Adelsberg, on avait prévu une demi-journée. À partir de Trieste, on ferait de petites excursions vers Pirano, Capo d'Istria et Grado ; on profiterait également du séjour à Venise, étalé sur plusieurs journées, pour pousser jusqu'à Padoue. Car Padoue, comme l'avait expliqué Georg Weiner, méritait d'être vu : ce n'était peut-être pas un pôle d'attraction pour les touristes du monde entier, comme Venise, mais plutôt, à l'écart des foules, comme le cœur de l'Italie. « Qui a vu Venise ne connaît que la vitrine de l'Italie, qui a vu Padoue en connaît l'âme secrète », avait confirmé M. Zerkowitz. On avait donc prévu Padoue dans l'itinéraire, bien que Sonia, au fond, eût préféré rester plus longtemps au Lido. C'est de Padoue que l'on devait d'ailleurs envoyer le télégramme au patron de Sonia, M. Oskar Klebinder – télégramme dont la rédaction avait failli provoquer hier une dispute entre Sonia et Georg Weiner. Sonia n'entendait pas s'embarrasser de circonlocutions et voulait adopter un ton qui fût sans réplique. Georg Weiner, en

revanche, avait proposé un texte beaucoup plus diplomatique. Finalement, ils s'étaient mis d'accord sur la formulation suivante : « Retour repoussé – légère indisposition – arrivée vendredi. » Vendredi, cela faisait deux jours complets de congé supplémentaires, que l'on pouvait consacrer, si on avait encore suffisamment d'argent, à faire une randonnée dans la vallée de l'Enns, au paysage si romantique.

Sonia alluma une cigarette, puis se rassit sur sa chaise en prenant toutes ses aises, comme si elle était déjà installée dans le compartiment de train, laissant défiler sous ses yeux les gares de Mürzzuschlag, St Peter et Opcina.

— Vous m'écrirez, à Venise ? demanda-t-elle en laissant échapper une volute de fumée vers le plafond. Venezia, posta centrale. Vous aussi, Mister Brown ?

— Que voulez-vous que je vous écrive ? répondit Mister Brown, sans lever le nez de son livre.

— Ce qu'il y a de neuf au bureau…

— Que voulez-vous qu'il y ait de neuf ici ? répliqua le comptable en plongeant la tête entre deux pages de son livre de comptes, je suppose qu'il vous est égal que Koloman Steiner, de Gross-Kikinda, fait une offre de 6 % ? Grand bien vous fasse de ne pas entendre parler de nous pendant quelques jours !

— Il y a toujours du nouveau avec Postelberg, interrompit M. Neuhäusl, ce mois-ci, elle a les cheveux rouge carotte, mais je crois savoir de source sûre qu'ils seront vert pomme à partir du premier !

— Vous n'aurez de toute façon pas l'occasion de les voir, répliqua, piquée au vif, la demoiselle, faisant ici directement allusion à la menace proférée par le patron ce matin. Cela doit donc vous être complètement égal. Je vous prierais d'ailleurs de m'appeler mademoiselle Postelberg.

— Arrêtez donc de vous disputer tout le temps ! intervint Etelka Springer, dis-moi plutôt, Sonia, qu'est-ce que va penser Stanie, s'il apprend que tu es partie avec Georg ?

— Celui-là ? répondit Sonia avec un haussement d'épaules indifférent, il dira ce qu'il voudra. Nous n'avons plus rien à voir ensemble.

— Tu n'agis que par intérêt et égoïsme, dit Mlle Postelberg.

— Comment peux-tu affirmer une chose pareille ? s'exclama Sonia, je te prierais de ne pas te mêler toujours de mes affaires !

Elle sortit de son sac la photographie de son petit ami et la brandit sous le nez du comptable.

— Voici Georg Weiner. Il n'est pas mal, n'est-ce pas, Mister Brown ?

« Mister Brown », qui était justement en train de faire une addition, n'avait pas de temps à perdre en futilités. « Beau comme un chat angora », laissa-t-il tomber, à tout hasard.

« Dix-sept – vingt-six – trente-deux. Beau comme un jaseur. » L'expérience acquise au cours des années où il avait travaillé dans l'industrie de la soie lui laissait vaguement à penser que cette créature, appelée communément « queue-de-soie », devait être parée de couleurs particulièrement chatoyantes.

— Sérieusement, Mister Brown, insista Sonia, vous ne le trouvez pas beau ?

— Cinquante et un – cinquante-neuf – soixante-quatre… Beau comme un cerf des Carpates.

Vexée, Sonia lui tourna le dos et posa la photographie sur son bureau.

— Cela me fait de la peine pour Stanie, dit Mlle Postelberg, je ne peux pas m'empêcher de penser à lui. Crois-moi, laisse tomber Venise et laisse Weiner là où il est, pars chez ta tante à Budweis, comme l'année dernière.

Sonia fit la moue et ne daigna même pas répondre.

— Beau comme un oiseau de paradis, dit encore Mister Brown depuis son pupitre qui, tout en continuant son addition, cherchait machinalement dans sa tête le mot juste pour qualifier la mâle beauté de Georg Steiner.

— Tu l'as belle, toi, évidemment ! continua Klara Postelberg, demain à cette heure-ci, tu seras Dieu sait où, pendant que lui viendra ici nous faire une scène. J'entends déjà ses reproches ! Comme la semaine dernière, quand tu es allée au théâtre avec ce Weiner ! Il était complètement hors de lui ! Il s'est conduit comme un sauvage ! Dommage que tu n'étais pas là ! Il nous a insultés comme…

— Comme un ours de Sibérie, poursuivit

Mister Brown, toujours préoccupé de métaphores animales, sans savoir de quoi on parlait à cet instant.

— Il n'a aucune raison de se fâcher, dit tranquillement Sonia, je lui ai déjà dit et répété que tout était fini entre nous. Vous pourrez d'ailleurs toujours lui dire que je suis effectivement partie chez ma teinte à Budweis.

M. Neuhäusl posa le canif avec lequel il essayait d'apporter une amélioration décisive au mécanisme de sa montre.

— Si vous vous imaginez, dit-il à Sonia, que votre ex-petit ami ne sait pas ce que vous allez faire…

— Qu'il le sache ! répondit Sonia, c'est tant mieux. Je n'ai aucune raison de jouer à cache-cache avec lui. Où l'avez-vous rencontré ?

— Il est venu s'asseoir à ma table hier soir, au *Café Sistiana,* dit M. Neuhäusl, en reclaquant le couvercle de sa montre, avant de la glisser dans sa poche de gilet.

» Je voulais lire tranquillement mon journal, mais il m'en a empêché. Jusqu'à neuf heures, j'ai dû l'écouter me confesser ses peines de cœur, et après neuf heures me confier ses noirs desseins de vengeance. Très, très intéressant que tout cela…, conclut M. Neuhäusl sur un ton ironique.

— Comment était-il ? Était-il très nerveux ? demanda Mlle Postelberg, rendue curieuse.

— Il était très nerveux au début, mais, à la fin, lui est venue une idée qui l'a apparemment apaisé. Il a parlé de six cents couronnes qu'il voulait se procurer pour partir avec Mlle Hartmann à Paris, ou bien sur la Riviera.

Cette révélation ne sembla faire aucun effet sur Sonia Hartmann, tandis que Mlle Postelberg, en revanche, à la simple évocation de Paris, tombait littéralement en extase.

— Sonia ! s'écria-t-elle avec ravissement, en se renversant sur sa chaise et en levant des yeux rêveurs au plafond, Paris ! Les Boulevards ! Le Père-Lachaise ! Montmartre !

— Eau de Cologne ! continua sur le même ton, en grimaçant, M. Neuhäusl, *Chapeau claque ! Voilà tout !*[1]

Puis il se leva pour aller murmurer quelques mots à l'oreille du comptable.

« Mister Brown » semblait ne pas écouter et continuait inlassablement ses comptes. Ce n'est qu'au bout de quelques minutes qu'il posa sa plume, jeta un coup d'œil à l'horloge murale et se frappa le front.

— Déjà dix heures moins le quart ? Comment est-ce possible ? demanda-t-il, quelle heure avez-vous, Monsieur Neuhäusl ? Il est vraiment déjà dix heures moins le quart ? Il y a déjà un quart d'heure que m'attend le fondé de pouvoir des frères Goldstein ! Une affaire délicate à régler… Vous pouvez m'accompagner, Monsieur Neuhäusl, vous verrez comment il faut s'y prendre avec la clientèle. Si le patron revient entre-temps, appelez-moi au *Café Sistiana,* Mademoiselle Springer – c'est le 17836, le garçon me connaît.

— *All right,* Mister Brown, dit Etelka Springer.

— Il y a quelque chose qui ne va pas, Mademoiselle Postelberg ? interrogea « Mister Brown » en se tournant vers la demoiselle qui échangeait avec Josef, l'apprenti, un regard entendu.

— Qu'allez-vous penser là ? se récria Klara Postelberg, je sais bien que *les affaires sont les affaires* *.

— Je suis prête à parier, dit-elle lorsque « Mister Brown » eut quitté le bureau en compagnie de M. Neuhäusl, qu'il va faire une partie de billard. À chaque fois que le patron est aux courses, il a toujours une affaire importante à régler au *Café Sistiana,* et il faut qu'il emmène avec lui justement Neuhäusl.

— Il a bien raison, dit Etelka Springer.

Klara Postelberg s'assit à côté de Sonia.

— Qu'as-tu donc contre Stanie ?

— Rien, dit Sonia, absolument rien. Je ne l'aime plus, c'est tout.

— Pourquoi ? Et depuis quand ?

— Depuis quand ?… Je ne l'ai jamais vraiment aimé. Sauf peut-être uniquement le jour où je l'ai rencontré. Le lendemain déjà, il me faisait peur, avec son caractère emporté et imprévisible. Dès que nous étions en société, je tremblais toujours de le voir chercher querelle à quelqu'un.

— Mais il est très intelligent, dit Klara Postelberg, il est cultivé, il sait tout. Il n'y a pas longtemps, il m'a expliqué pourquoi les marchandes de fruits s'installent toujours au Bauemmarkt, tandis que les marchandes de fleurs se retrouvent dans la Kärtnerstrasse. J'ai oublié la raison, mais c'était très intéressant. Et, en plus, il est bel homme, ce n'est pas comme ton Georg Weiner…

Elle s'interrompit. Le téléphone sonnait. Elle se leva et se précipita dans le bureau du patron, [2] d'où provenait la sonnerie. Elle revint au bout de quelques instants.

— Sonia, on te demande.

— Georg ?

— Oui, je crois.

Sonia se rendit au téléphone, tandis que Klara Postelberg prenait le journal. Elle commença par la dernière page et se

mit à lire les petites annonces – d'abord les plus futiles, celles qui balbutient une déclaration passionnée à « la jeune fille idéale, aux couleurs de l'amour » ; puis les plus sérieuses, celles où des messieurs aux confortables revenus proposent « situation en rapport » ou même « situation bourgeoise ». Pendant ce temps, Josef, l'apprenti, à l'aide de deux pièces de monnaie, s'adonnait à un jeu de hasard de son invention, tandis qu'Etelka Springer rédigeait une carte postale. Le silence n'était troublé que par le froissement de pages de journal et le tic-tac de l'horloge murale.

Soudain, Klara Postelberg posa son journal.

— Ethel, attention ! Je crois qu'il y a le patron qui revient !

En effet, l'escalier de bois qui menait du magasin au bureau craquait sous le pas lourd de quelqu'un qui montait.

Aussitôt, les machines à écrire crépitèrent furieusement, les têtes plongèrent sur les tables. Le nez de Josef se mit à osciller fébrilement d'une page à l'autre d'un dossier ouvert au hasard.

Mais ce n'était pas M. Klebinder, le patron, qui montait l'escalier : c'était Stanislas Demba.

Il s'arrêta dans l'entrebâillement de la porte et jeta un regard inquisiteur à l'intérieur de la pièce. Il portait toujours son manteau beige jeté négligemment sur ses épaules, et qu'il tenait fermé par en dessous, de ses deux mains croisées sur sa poitrine.

— Sonia n'est pas là ? demanda-t-il.

Il semblait qu'il n'eût pas dormi de la nuit et paraissait épuisé d'avoir couru et grimpé les escaliers.

— C'est vous, Monsieur Demba ? Bonjour ! s'écria Klara Postelberg. Sonia est dans la pièce à côté, dans le bureau du patron. Elle revient dans un instant.

Elle se garda de dire quelle était en train de téléphoner à Georg Weiner.

— Je vais l'attendre, dit Demba.

— Alors vous pouvez vous débarrasser de votre chapeau, Stanie. Ce n'est pas l'usage de rester couvert, ici, à l'intérieur, dit Etelka Springer.

Stanislas Demba resta planté là sans broncher, son chapeau sur la tête, jetant un œil inquiet vers Etelka Springer. Une goutte de sueur perla sur son front. Mais il ne l'essuya pas, se contentant de grimacer nerveusement, comme s'il voulait chasser un insecte importun. Il ne se décidait toujours pas à enlever son chapeau.

— Vois-tu, Claire, c'est comme cela que l'on fait, dit Etelka Springer en le lui enlevant d'un geste prompt.

Demba tressaillit, mais la laissa faire. Etelka Springer lui avança un fauteuil.

— Vous pouvez vous asseoir, maintenant. Sonia va arriver.

Stanislas Demba lança un regard haineux à Etelka Springer, puis montra une expression de complet désarroi en voyant son chapeau à larges bords accroché maintenant au porte-manteau. Il haussa finalement les épaules et s'assit.

— À moi, au moins, vous pouvez serrer la main – je ne vous ai rien fait, n'est-ce pas ? dit Klara Postelberg.

Demba, semblant ne remarquer que maintenant la main qu'on lui tendait, devint tout à coup plus disert.

— Quelles jolies mains vous avez, Mademoiselle Klara. De toute ma vie, je n'ai jamais vu de mains aussi délicates, d'une telle distinction aristocratique ! Que ne donnerais-je pas pour avoir la permission de déposer sur elles un chaste baiser !

— Faites donc ! répondit complaisamment Mlle Postelberg, lui tendant même l'autre main.

— Mais vous avez décidément trop de taches d'encre sur les doigts ! Vous décevez toutes les espérances !

— Vous êtes vraiment insupportable, aujourd'hui, Monsieur Demba !

Profondément blessée, Klara Postelberg se rendit au lavabo, entre la fenêtre et la machine à ronéotyper, et commença à se frotter les doigts avec la pierre ponce.

Demba, l'air pensif, observait les mains de la demoiselle.

— Le savon Chwojka, dit-il soudain, garde vos mains blanches.

— Vous êtes vraiment insupportable, aujourd'hui !

— Aujourd'hui seulement ? Mais il l'est toujours ! déclara Etelka Springer, n'est-ce pas, Stanie ? C'est pour cela que vous pouvez quand même serrer la main d'une vieille amie. Je n'ai pas d'encre sur les doigts…

Etelka Springer et Stanislas Demba étaient de vieilles connaissances. Il avait donné des leçons particulières – contre le couvert, au repas de midi – à son plus jeune frère pendant toute sa scolarité au collège. C'est par l'intermédiaire d'Etelka Springer qu'il avait connu Sonia. Mais ce n'est pas pour autant qu'il crut devoir lui faire l'honneur d'une poignée de main.

— Vous serrez la main, à vous ? dit Demba en faisant une moue, vous avez démis l'épaule de tous vos amis !

— Vous êtes un goujat, dit Etelka Springer, Sonia a bien raison de…

Elle s'interrompit.

— Qu'est-ce qu'il y a, avec Sonia ?

— Rien.

— Qu'est-ce qu'il y a avec Sonia ? s'écria Demba.

Il se leva d'un bond, pâle comme un linge.

— Qu'est-ce qu'il y a avec Sonia ?

— Ne criez pas comme cela ! Rien, je vous dis !

— Je veux savoir ce que vous vouliez dire, à propos de Sonia ! hurla Demba, complètement hors de lui.

— Je n'ai rien voulu dire du tout. Laissez-moi, je vous prie, en dehors de cette histoire !

Elle lui tourna le dos.

Les poings de Stanislas Demba s'abattirent violemment sur le bureau. Quelque chose cliqueta, comme un miroir qui se brise. Josef, l'apprenti, qui s'était assoupi dans un coin de la pièce, fit un bond et se frotta les yeux. Klara Postelberg et Etelka Springer se retournèrent sur Demba qui, appuyé sur le bureau, suffoquait, visiblement effrayé lui-même de son éclat.

Ses mains avaient à nouveau disparu sous son manteau beige.

— Vous êtes devenu fou, Stanie ? s'écria Etelka Springer, vous avez cassé mon encrier.

Pourtant l'encrier était à sa place, intact, sur la table. Il n'y avait qu'un peu d'encre qui avait sauté et formé deux petites îles sombres sur le plateau du bureau.

— Je suis sûre que vous avez cassé quelque chose. Du verre, ou quelque chose comme cela. J'ai entendu distinctement un cliquetis !

Et Etelka Springer s'accroupit pour chercher, en vain, quelques éclats de verre sur le sol.

— Qu'est-ce qui se passe avec Sonia ? redemanda Stanislas Demba, qui avait recouvré tout son calme.

— La voilà, justement. Demandez-le-lui donc ! dit Etelka Springer en montrant Sonia Hartmann qui, alertée par le vacarme, entrait justement dans la pièce.

La visite de Stanislas Demba ne constituait pas vraiment une surprise pour Sonia. À partir du moment où il était au courant de son projet de voyage – Dieu sait qui avait bien pu lui en parler –, il fallait s'attendre à ce qu'il vînt la trouver pour essayer de la dissuader. La discussion qu'elle allait devoir affronter dans quelques instants était inévitable. Elle faisait partie de ces petites tracasseries qu'il fallait subir avant de pouvoir partir. Cela faisait partie du voyage – comme faire ses valises, aller trouver le patron, se défendre des questions indiscrètes de ses propriétaires… Sonia habitait en effet chez des gens qui, non contents de lui faire payer très cher la

chambre sommairement meublée qu'elle occupait et les repas plus que modestes qu'elle prenait chez eux, s'estimaient, en plus, investis d'une sorte de droit de regard sur tous les faits et gestes de la demoiselle.

Après avoir subi tous ces désagréments, il s'agissait donc maintenant de surmonter l'épreuve de cette ultime conversation avec Stanislas Demba.

Sonia y était prête.

— C'est toi ? demanda-t-elle en s'efforçant de donner à son visage une expression de perplexité, d'embarras. Je t'ai pourtant demandé de ne plus venir me voir au bureau. Tu sais bien que le patron…

Le ton de reproche qu'elle avait adopté fit son effet. Stanislas Demba se troubla, acculé à la défensive dès les premiers mots.

— Excuse-moi si je te dérange, dit-il, mais il faut que je te parle…

— C'est absolument nécessaire ? demanda-t-elle en prenant l'air le plus indifférent possible.

— Oui.

— Dans ce cas, assieds-toi.

Demba s'assit.

— Alors ? Je t'écoute ! dit Sonia.

Demba, après un moment de silence,

— Peut-être serait-il préférable que nous parlions seul à seul…

— Viens, Claire, dit Etelka Springer, je crois que nous gênons…

— Absolument pas ! Restez, je vous dis. Ce que M. Demba et moi avons à nous dire n'a rien de confidentiel, intervint aussitôt Sonia.

Elle se réjouissait déjà de rendre ses deux collègues de bureau témoins de la défaite de

Demba. Mais Etelka Springer ne voulut pas rester.

— Viens, Claire ! répéta-t-elle, il est préférable que nous les laissions seuls…

— *Enfin seuls* ! ne put s'empêcher de faire remarquer Klara Postelberg en quittant la pièce.

L'apprenti resta dans son coin, à côté de la machine à ronéotyper. Il ne comprenait d'ailleurs que quelques rares mots d'allemand – il n'y avait que trois semaines qu'il était arrivé à Vienne, du fin fond de sa Bohême natale –, de telle sorte qu'il n'y avait véritablement aucune indiscrétion à redouter de sa part. Et, de plus, il s'était rendormi.

— Alors ? demanda Sonia, lorsqu'ils furent seuls.

Demba se leva.

— Où étais-tu cette nuit ?

— Cela ne te regarde pas ! répliqua vivement Sonia.

» Si tu veux le savoir, j'étais chez ma tante, qui est malade et qui ne voulait pas passer la nuit toute seule.

— Et où habite ta tante ? Liechtensteinstrasse, peut-être ?

Sonia rougit.

— Non, à Mariahilf. Pourquoi parles-tu de la Liechtensteinstrasse ?

— Pour rien, comme cela. D'ailleurs ta tante ne doit pas être très malade, pour que tu puisses quand même partir en voyage avec ce Weiner !

— Il s'agit donc bien de cela !

— Oui, de cela, exactement ! [3]

— Excuse-moi de ne pas t'avoir demandé la permission ! répondit ironiquement Sonia.

— Tu ne partiras pas ! s'écria Demba.

— Si. Demain, à neuf heures.

— Je te l'interdis ! cria Demba, furieux.

— Je fais ce que je veux ! répliqua calmement Sonia.

— Inutile de te dire que, dans ce cas, tout est fini entre nous, pour toujours !

— Inutile de te rappeler qu'en ce qui me concerne, tout est déjà fini depuis trois mois !

— Très bien. Très bien. Nous n'avons donc plus rien à nous dire. Une dernière chose, peut-être : tu m'avais juré, une fois, que tu n'aimerais jamais personne d'autre…

Demba espérait beaucoup de l'évocation de ce souvenir. Mais Sonia éclata de rire.

— Vraiment ?

— Oui, vraiment. C'était l'automne dernier, dans le chalet. Nous étions sortis nous promener après le souper et c'est à ce moment-là que…

— Et je t'ai peut-être en même temps promis aussi que je m'abstiendrais de boire et de manger ? C'est fort possible, après tout ! Je n'aurais vraiment jamais cru que tu étais aussi naïf, Stanie.

— Tu ne veux pas le reconnaître ?

— Non ! J'étais d'ailleurs encore une gamine, à cette époque-là. Aujourd'hui, je suis enfin adulte et capable de réfléchir. Tout est différent, maintenant ! Voilà tout…

Demba qui, en évoquant le souvenir de cette fameuse soirée, avait cru trouver le moyen infaillible de faire changer d'avis Sonia, ne savait plus que dire. Il n'avait pas prévu l'argument que « tout était différent maintenant ».

Il regarda l'horloge avec agacement, tapa du pied.

— J'avais pensé qu'il suffirait de quelques instants pour te ramener à la raison. Si seulement je pouvais t'expliquer combien chaque minute m'est précieuse, en ce moment ! J'ai

tant de choses à faire et tu me fais perdre mon temps, par ton obstination !

— Je trouve aussi que tu perds ton temps tout à fait inutilement !

— Tant pis ! dit Demba sur un ton décidé, mais je ne partirai pas d'ici avant d'avoir eu une explication avec toi. Même si rester davantage doit m'être fatal… Je crois d'ailleurs… (Demba regarda encore l'horloge et soupira) je suis sûr que cela va m'être fatal…

Sonia dressa l'oreille. Que signifiaient ces mots ? Demba voulait-il lui faire peur ? Mais avec quoi ? Elle remarqua tout à coup que Demba semblait en effet cacher quelque chose sous son manteau. Que mijotait-il ?

— Crois-moi, dit soudain Demba, je comprends très bien ton envie de voyager. Tu vas partir avec moi. Dès cet après-midi, je me procure l'argent, je m'occupe de tout, et demain matin, nous pouvons partir…

— Vraiment ? C'est trop aimable, trop gentil de ta part…

— Tu vas rompre avec ce Weiner. Je vais te dicter la lettre, continua Demba, imperturbablement.

— C'est vraiment trop fort ! J'en ai assez de toutes tes inepties ! Tu ne crois quand même pas que j'ai besoin d'aller te chercher pour que tu me dictes mes lettres à mes amis ? Cela te fera beaucoup de bien, pour ton état mental, de laisser passer quelques semaines sans qu'on se voie.

Il devenait de plus en plus évident pour Demba qu'il ne parviendrait pas à ébranler la détermination, la tranquille assurance de Sonia. Cela faisait déjà une demi-heure qu'il s'efforçait de la convaincre, sans le moindre résultat. Désarmé devant la résolution de Sonia, à bout d'arguments pour tenter de la fléchir, il comprit que la partie était perdue pour lui. Et il perdit la tête.

Son regard tomba sur la photographie de Georg Weiner qui était sur le bureau. Et la vue de ce rival qui semblait le narguer le mit dans une rage folle. Il se déchaîna contre Georg Weiner.

— Cette espèce d'imbécile heureux ! Cette face de singe ! Ce bellâtre de banlieue ! Et tu t'es entichée d'un pareil crétin !

Alors, pour la première fois, Sonia se fâcha.

— Si tu commences à insulter mes amis, je m'en vais tout de suite. Ta réaction est une preuve de plus que nous ne sommes vraiment pas faits pour nous entendre…

— Très bien… dit Demba.

De toute façon, sa cause était perdue. Mais il pouvait encore se venger de son rival, ne serait-ce qu'en l'attaquant *en effigie* [4].

Il choisit un moyen détourné, tout à fait curieux, pour s'emparer de la photographie. Il sortit un doigt entre les pans de son manteau, s'approcha, visa, et, d'un geste vif, la balaya de la table. Elle tomba à proximité du poêle. Demba se précipita aussitôt, se pencha pour la saisir. Mais Sonia, qui n'entendait pas que le portrait de Georg Weiner fût maltraité, fut aussi prompte que lui. Tous les deux firent le geste de ramasser la photographie – et c'est à ce moment que Sonia frôla la main de Stanislas Demba.

Elle poussa un léger cri et recula de deux pas.

Elle venait de toucher quelque chose de dur, de glacé et, l'espace d'une seconde, avait entrevu un objet luisant, à l'éclat métallique.

Elle comprit aussitôt : Stanislas Demba cachait une arme sous son manteau. Elle n'avait pas eu le temps de distinguer s'il s'agissait d'un revolver, d'un couteau ou d'un casse-tête – mais elle se rendait compte qu'elle était en danger de mort.

Il fallait réfléchir vite. Il était inutile de chercher à fuir : Demba lui barrait le passage vers la porte. Inutile, également, d'attendre de l'aide de l'apprenti. Appeler au secours ? Demba n'hésiterait pas à exécuter aussitôt son dessein criminel… Elle décida de faire comme si elle n'avait rien remarqué, de faire tout ce que ce fou furieux exigerait d'elle, d'éviter à tout prix de le contrarier : il n'y avait pas d'autre issue.

Elle s'était réfugiée derrière l'un des bureaux. Demba se leva, repoussant du pied, dans un coin, les morceaux de la photographie déchirée qui gisaient sur le sol. Puis il se tourna vers Sonia, dissimulant à nouveau ses mains et son arme sous son manteau beige.

Il ne remarqua pas que Sonia tremblait de tout son corps et était obligée de se cramponner à la table pour ne pas défaillir.

— Je te le demande pour la dernière fois : tu persistes à vouloir partir demain avec ce Weiner ?

Ayant abandonné tout espoir de faire changer d'avis Sonia, c'était, de la part de Demba, une question purement rhétorique, à laquelle il n'attendait pas vraiment de réponse.

Pourtant, Sonia répondit timidement :

— Je ne sais pas bien encore.

Surpris, Demba leva les yeux vers elle. Les mots que venait de prononcer Sonia semblaient sérieux et dépourvus d'ironie, contrairement à tout ce qu'elle avait dit précédemment. Il ne se donna pas la peine d'essayer de trouver une explication à ce revirement.

— Tu n'es donc pas fermement décidée ?

— Il faut encore que je réfléchisse…

Sonia n'avait pour le moment qu'une seule idée en tête : gagner du temps ! Gagner du temps à tout prix ! Avec cette arme entre les mains, là, à quelques pas d'elle seulement, violent comme elle le connaissait…

— Il n'y a pas besoin de réfléchir plus longtemps. Tu lui rends sa liberté et tu pars avec moi. N'est-ce pas, Sonia ?

— Peut-être, souffla Sonia, à condition…

Elle s'arrêta. Que pouvait-elle bien lui dire pour le retenir sans pour autant le contrarier ?

— À condition que j'arrive à me procurer l'argent nécessaire, n'est-ce pas ?

Il s'approcha. Elle tressaillit, esquissa un mouvement de recul, mais il ne s'en rendit pas compte – il était très satisfait du changement d'humeur de Sonia.

— Je me serai procuré l'argent d'ici ce soir, dit-il, j'attends mes honoraires pour le roman-feuilleton que j'ai traduit en polonais. Je peux aussi demander une avance dans les quelques maisons où je donne des leçons particulières. D'ici ce soir, j'aurai l'argent.

Elle n'écoutait pas ce qu'il disait. Elle le fixait seulement des yeux, en pensant à l'arme sous son manteau. Il y a deux minutes encore, elle eût été incapable de la décrire. Mais maintenant, elle était convaincue d'avoir effectivement vu le revolver que son angoisse lui faisait imaginer : un browning de la forme d'une grosse clef de portail, dont le canon noir la fixait de son œil rond assassin.

— J'aurai réuni l'argent d'ici ce soir, répéta Demba. (Il jeta un regard sur l'horloge.) Déjà dix heures et demie ! s'écria-t-il, bon dieu ! J'ai perdu trop de temps. Il va falloir que je me dépêche.

« Il va enfin s'en aller, pensa Sonia. Pourvu qu'il s'en aille ! »

— Tu me promets bien que tu pars avec moi demain, insista encore Demba.

— Oui, murmura Sonia, mais il faut auparavant que…

Elle cherchait un prétexte, quelque chose qu'elle pût mettre comme condition.

— Il faut auparavant que j'aie trouvé l'argent, évidemment ! interrompit Demba, mais tu auras ton voyage. Si je ne peux pas te montrer l'argent ce soir, je suis d'accord pour que tu partes avec ce Weiner !

Demba s'apprêtait à s'en aller, lorsqu'il se retourna une dernière fois vers Sonia :

— Je savais bien que nous finirions par tomber d'accord, en discutant raisonnablement de la chose entre nous. Je passe

chez toi ce soir, après le bureau. À tout à l'heure. Je suis en retard. Je n'ai plus une minute à perdre.

Il regarda autour de lui, comme s'il cherchait encore quelque chose, se mordit les lèvres, haussa les épaules, puis se dirigea vers la porte. En s'en allant, il repoussa violemment, dans un brusque accès de colère, un fauteuil qui lui barrait le passage. Puis on l'entendit qui dévalait les escaliers.

Lorsque Klara Postelberg et Etelka Springer rentrèrent dans la pièce, elles trouvèrent Sonia qui sanglotait, le visage caché entre les mains.

— Que s'est-il passé ? s'écria Klara Postelberg.

— Il a voulu tirer sur moi ! Il a voulu tirer sur moi avec un revolver !

Etelka Springer secoua la tête.

— C'est impossible ! dit-elle, je connais trop bien Stanie. Le revolver n'était sûrement pas chargé. Tu t'es laissé intimider !

— Non, assura Sonia, il avait son arme cachée sous son manteau. Je l'ai vue par hasard, sans qu'il le fasse exprès ! (Elle se remit à sangloter.) Pourquoi m'avez-vous laissée seule avec lui ? Je vous avais demandé de rester avec moi ! Je n'ai jamais eu aussi peur de ma vie !

Elle tremblait encore de tous ses membres.

Etelka Springer demeurait songeuse.

— Il est sans doute d'un caractère violent, et très susceptible, c'est vrai, mais… (Elle s'interrompit.) Il faut en tout cas que tu préviennes Weiner….

— Il ne rentre à Vienne que ce soir. Il m'a dit au téléphone qu'il allait voir ses parents à Mödling.

— Il faut absolument obliger Stanie à rendre le revolver. Par la persuasion ou même, s'il n'y a pas d'autre moyen, par la force, dit Etelka Springer, où est-il, à cette heure ?

— Je ne sais pas. Il est parti sans dire où il allait.

— Ce n’est pas possible. Il a laissé son chapeau ici !

Effectivement ! Le feutre à larges bords de Stanislas Demba était encore au portemanteau.

C’est donc nu-tête que Demba s’était lancé dans sa course folle après l’argent promis.

5

Oskar Miksch s'étira, bâilla, se frotta les yeux et se redressa dans son lit. Quelle heure pouvait-il être ? Pas bien tard, en tout cas. Il n'avait pas l'impression d'avoir dormi longtemps. Il ne s'était d'ailleurs pas réveillé tout seul – un bruit, comme un cliquetis d'assiettes, de couteaux, de fourchettes qui s'entrechoquent, l'avait tiré de son sommeil.

Il se rappela qu'il avait laissé sur la table les reliefs de son petit déjeuner – une tasse de thé à moitié vide, une tartine de confiture entamée – et pesta intérieurement – mais avec une relative violence – contre la propriétaire, Mme Pomeisl, qui, une fois de plus, avait commencé de débarrasser alors qu'il dormait encore, en faisant du bruit inutilement.

Lorsque ses yeux se furent habitués à la pénombre de la pièce – il avait l'habitude, avant de se coucher, au petit matin, de fermer les volets pour ne pas être gêné par la lumière du jour –, il se rendit compte qu'il avait injustement accusé la brave dame. Ce n'était pas elle, en effet, qui était responsable d'avoir troublé le sommeil de Miksch, mais celui avec qui il partageait la chambre et qui était d'habitude si discret : Stanislas Demba.

Demba était penché au-dessus de la table, occupé – pour autant que Miksch pût le voir – à manger le reste de la tartine dans une attitude solennelle et comique à la fois, levant les deux mains en même temps à hauteur de sa bouche, comme s'il s'agissait d'un cérémonial religieux. Et à chaque fois qu'il baissait les bras, l'assiette, en vertu de quelque mystérieux effet, cliquetait à nouveau – et c'est précisément ce bruit qui avait réveillé Miksch.

Sur le fauteuil, à côté de la porte, se détachait une autre silhouette, mais que Miksch, en regardant de plus près, reconnut comme le manteau beige de Demba, qui paraissait simplement plus grand à cause de son ombre.

Miksch s'étonna de voir Demba à cette heure. Tous deux pouvaient quelquefois rester plusieurs jours sans se rencontrer. Miksch était cheminot et ne rentrait presque jamais du travail avant neuf heures, le matin, à un moment où Demba, d'habitude, était déjà parti ; dans le courant de la journée, il était très rare qu'il repassât, et le plus souvent il n'était pas encore rentré, le soir, lorsque Miksch repartait au travail. Cela faisait presque six mois qu'ils habitaient ensemble cette chambre, et ils ne s'étaient peut-être pas croisés plus d'une douzaine de fois. Ils avaient pris l'habitude de régler leurs affaires en échangeant de petits billets. Il n'y avait à peu près rien de la vie de Demba qui ne fût plus ou moins connu de Miksch : il savait très exactement quand Demba avait des soucis d'argent, quand il se tourmentait pour ses examens, quand il avait mal aux dents, quand il avait une aventure amoureuse, ou encore quand il avait des problèmes de garde-robe. L'étudiant avait en effet l'habitude de laisser traîner partout ses lettres, ses livres et ses cahiers de notes, Mme Pomeisl prenant d'autre part plaisir, également, à tout raconter de l'un et de l'autre, alternativement. De temps en temps, ils se rendaient de petits services – en se prêtant par exemple un vieux pantalon de costume, un col de chemise fraîchement repassé, ou bien encore une petite somme d'argent, jamais plus de cinq couronnes.

— Bonjour ! Bon appétit ! cria Oskar Miksch à l'adresse de l'étudiant.

Stanislas Demba sursauta, et fixa son regard sur le lit, l'espace d'une seconde. Visiblement, il remarquait seulement maintenant que Miksch était réveillé. L'assiette cliqueta à nouveau et l'instant d'après, Demba disparut derrière la table, si soudainement qu'on eût dit qu'il voulait s'éclipser.

— Que se passe-t-il, Demba ? Vous avez laissé tomber quelque chose ? Que cherchez-vous ? Attendez, je vais faire de

la lumière !

Miksch sauta au bas de son Ut et alla vers la fenêtre pour ouvrir les volets. Au moment où un pâle rai de lumière pénétra dans la pièce, Demba, comme touché par un coup de couteau, se mit à hurler :

— Mais qu'est-ce qui vous prend, bon sang ! Laissez donc les volets fermés ! Je ne supporte pas la lumière. J'ai mal aux yeux.

— Mal aux yeux ?

Miksch referma aussitôt les volets et la pièce fut à nouveau plongée dans l'obscurité la plus totale.

— Des douleurs insupportables. Il faut que j'aille consulter un spécialiste.

Stanislas Demba avait maintenant réapparu de dessous la table et semblait vouloir piquer la pointe du couteau dans la miche de pain posée devant lui.

— Bon Dieu ! Je n'y arrive pas. Vous voulez bien me couper une tartine, Miksch ?

— Vous vous y prenez mal. Vous n'avez qu'à prendre le pain d'une main, et le couteau de l'autre.

— Allez au diable, avec vos sermons ! s'écria Demba dans un accès de colère tout à fait incompréhensible, donnez-moi plutôt un morceau de pain !

— C'est vraiment de la paresse de votre part, répondit calmement Miksch en saisissant le pain et le couteau sur la table, vous aimez bien vous faire servir, n'est-ce pas ? Tenez, voilà votre tartine. Il ne vous reste qu'à la beurrer vous-même.

Demba commença à manger, et à nouveau, il leva les deux mains en même temps pour porter le pain à sa bouche – on eût dit, dans la pénombre de la pièce, un haltérophile en plein effort.

Miksch chercha à tâtons son pantalon, ses pantoufles, et commença à s'habiller.

— Vous aviez peut-être encore faim ? dit Demba.

— Non, ne vous gênez pas, j'avais fini.

— Il faut que je mange. J'ai bien cru défaillir. Je n'ai rien pris depuis hier à midi, et ce matin, je me suis fait voler mon petit déjeuner par un chien.

— Par un chien ?

— Oui. Un affreux roquet. Et je n'ai rien pu faire pour l'en empêcher.

— Comment cela ?

— J'avais les mains occupées à ce moment-là.

En quoi cela vous regarde-t-il, d'ailleurs ? Il y a quelquefois des situations, dans la vie, où l'on ne peut pas se servir de ses mains. Mais je ne voudrais pas vous priver de votre sommeil…

— Je ne suis pas fatigué. Je me reposerai quelques heures cet après-midi. Nous n'avons pas si souvent l'occasion de nous voir. Comment se fait-il que vous soyez là aujourd'hui ? Vous n'avez pas de cours, de conférences ?

— Je suis venu pour emprunter un manteau à Mme Pomeisl. Le mien est déchiré. Elle peut m'en prêter un de son fils, qui est au service militaire.

— Votre manteau est déchiré ?

— Oui, il est troué. À cause de ce chien qui s'est jeté sur moi.

— Vous pouvez prendre le mien. Je n'en ai pas besoin avant ce soir. D'ici là, Mme Pomeisl aura réparé le vôtre.

— Non. Merci. Il est trop petit pour moi.

— Mais nous avons la même taille !

— Non, vraiment, je vous remercie. Je vais prendre la pèlerine du fils de Mme Pomeisl.

— Comme vous voulez. Rien de neuf, à part cela ?

— Non, rien de neuf. Sinon que Sonia veut partir à Venise avec Georg Weiner.

— Georg Weiner ? Qui est-ce ?

— Un idiot. Un faquin, incapable de parler d'autre chose que du nouveau costume qu'il s'est commandé.

— Laissez courir !

— Ne dites pas de bêtises ! Est-ce que vous vous laisseriez dépouiller sans rien dire ?

— Mais qui veut vous dépouiller ?

— Vous trouvez que ce n'est pas du vol, de venir me prendre Sonia ?

— Non. Elle est libre. Elle n'est pas mariée avec vous. Elle a le droit de faire ce qui lui plaît.

— Tiens donc ? Vous, par exemple, vous avez un poste dans les chemins de fer, grâce à quelqu'un de bien placé au ministère, et qui vous appuie. Imaginez que quelqu'un d'autre, au sein de la commission ministérielle – ce quelqu'un étant parfaitement libre, n'est-ce pas ? de faire ce qu'il lui plaît – , ne veuille plus de vous et décide de vous renvoyer… Vous vous laisseriez faire ? Et moi je ne devrais rien dire et tolérer qu'un autre vienne me prendre Sonia ? On jette en prison un pauvre malheureux qui a volé un bout de pain – et on n'aurait pas le droit de se défendre contre tous ces débauchés qui ne respectent rien ?

— Vous aviez l'intention d'épouser cette demoiselle ?

— Non.

— Vous voyez bien ! Vous l'auriez de toute façon laissée tomber dans quelques semaines. Ce n'est donc pas une si lourde perte pour vous !

— Dans quelques semaines, peut-être. Mais pas aujourd'hui. Je n'en avais pas fini.

— Qu'est-ce que cela veut dire : en avoir fini ? Ce n'est pas quelques jours ou quelques semaines de plus ou de moins

qui changent quelque chose.

— Je n'en avais pas fini, comprenez-vous ? Comment vous faire comprendre ? Imaginez que vous soyez en train de manger quelque chose, un biscuit, ou une poire par exemple ; vous posez quelque part, n'importe où, le dernier petit morceau qui reste ; et ensuite, vous n'arrivez plus à le retrouver… Eh bien, vous allez passer toute la journée à le chercher. Vous aurez beau manger tout ce que vous voulez, des choses bien meilleures – c'est ce petit morceau de poire qui vous fait envie. Tout au long de la journée, vous n'aurez de goût, d'appétit, inconsciemment, que pour cela, simplement parce que vous n'aviez pas fini.

— Et alors ?

— C'est pareil pour moi avec Sonia Hartmann. Il est possible que je l'aurais quittée dans quelques semaines. Il n'y a pas qu'elle, il y a d'autres jeunes filles bien mieux que cette Sonia Hartmann. Mais comme elle a rompu avec moi hier, je ne peux vivre sans elle aujourd'hui. La dernière bouchée – vous comprenez ? Miksch, il faut que vous me prêtiez de l'argent.

— Je peux vous avancer six couronnes, tout de suite.

— Six couronnes ? Mais j'ai besoin de deux cents !

— Deux cents couronnes ? Et vous comptez sur moi pour vous procurer une somme pareille ? (Miksch éclata d'un rire sonore.) Dites-moi, Demba, que voulez-vous faire avec cet argent ?

— Partir pour Venise avec Sonia.

— Je m'en doutais. Croyez-vous vraiment pouvoir tout arranger avec de l'argent ? Si la demoiselle en aime effectivement un autre…

— Si j'ai l'argent, elle partira avec moi.

— Croyez-vous vraiment ?

— Je ne crois pas, j'en suis sûr. J'étais encore avec elle il y a une demi-heure. Et elle me l'a promis. J'ai réussi à lui faire

entendre raison. Il suffit souvent d'un peu de diplomatie et de psychologie… Elle a toujours eu cette envie irrépressible de partir, de voir du pays. Il *faut* qu'elle s'en aille à Venise, peu importe avec qui. Si je réussis à me procurer l'argent d'ici ce soir, c'en est fait de Weiner.

— Votre sens de la psychologie me laisse sceptique, dit ironiquement Miksch.

Mais Stanislas Demba ne l'écoutait pas.

— Et dire que ce matin, j'ai bien failli avoir ces deux cents couronnes dont j'ai besoin ! Si seulement j'avais été plus rapide ! Mais j'ai attendu trop longtemps, et après, il m'est devenu encore plus difficile de bouger ! Je me donnerais des claques, si…

— Si quoi ?

— Si je pouvais ! Même cela, ce n'est pas facile…, dit Demba avec un petit éclat de rire, mais laissons cela ! Donc, vous ne pouvez pas m'avancer l'argent. Il faut que je m'arrange autrement… Au revoir ! Ah oui ! c'est vrai, j'allais oublier : la pèlerine ! Madame Pomeisl !

De la pièce voisine, on entendit un bruit de pas traînant. La logeuse passa la tête dans l'entrebâillement de la porte.

— Vous avez appelé, Monsieur Miksch ? Jésus Marie ! Qu'il fait noir, ici ! On n'y voit même pas ses mains !

— Madame Pomeisl, demanda Demba, pourriez-vous me prêter pour aujourd'hui la vieille pèlerine de votre fils ? J'ai fait un trou dans mon manteau.

— La pèlerine de mon petit Anton ? Pourquoi pas, après tout ! Mais je ne sais pas si ça va vous convenir, Monsieur Miksch – les derniers temps, avant d'être soldat, Anton ne voulait même plus la mettre… Attendez, je vais vous la chercher.

Mme Pomeisl disparut dans la pièce voisine et revint quelques instants après avec la pèlerine.

— Tenez, la voilà, Monsieur Miksch. Elle sent un peu la naphtaline, évidemment.

— Ça ne fait rien. Donnez, dit Demba, c'est toujours pratique, une pèlerine comme cela. On la jette sur ses épaules, on la boutonne, sans avoir besoin, auparavant, de se démener comme un beau diable pour passer les bras dans ces espèces d'horribles gaines…

— Quelles gaines ? demanda Miksch.

— Les manches ! Je ne supporte pas les manches ! Ouvrez les volets, Miksch !

— Vos douleurs sont passées ?

— Mes douleurs ? Quelles douleurs ?

— Vos douleurs aux yeux…

— Non, je vous dis ! Épargnez-moi vos questions et ouvrez les volets !

La lumière du jour inonda la pièce.

Demba se campa devant l'armoire à glace, seul luxe de cette chambre chichement meublée. Il se regarda dans le miroir, hocha la tête. La pèlerine semblait lui convenir.

— Jésus Marie ! Mais c'est vous, Monsieur Demba ! s'écria Mme Pomeisl, qui le reconnaissait seulement maintenant. Je ne me doutais pas que vous étiez là. Je croyais que vous étiez sorti… Il y a une seconde, le facteur a demandé après vous, pour un mandat…

— Le facteur ? Pour un mandat ? Et il est parti ? Vous ne l'avez pas laissé partir, j'espère ?

— Non. Il est monté au quatrième. Il va redescendre. Il a quelque chose pour vous.

— C'est bien. Je vais l'attendre, quand il va sortir.

Stanislas Demba se tourna vers Miksch et se mit à rire.

— C'en est maintenant vraiment fait de M. Weiner. C'est l'argent que me devait l'éditeur, pour le roman-feuilleton que

je lui ai traduit en polonais. Un roman-feuilleton pour midinettes en quatre cents épisodes à vingt sous, avec à chaque fois un meurtre, un incendie, une exécution capitale ou une substitution d'enfant – il y en a pour tous les goûts. Au fond, je devrais avoir honte, mais vous savez bien, Miksch : *Non olet !* Et, en plus, on est payé rubis sur l'ongle. Il n'y a vraiment que ces gens-là pour être sérieux…

— Et l'argent qui tombe justement aujourd'hui ! On peut dire que vous avez de la chance, Demba !

— De la chance ? La poisse, la guigne, vous voulez dire ! s'écria Demba, pourquoi cet argent n'est-il pas arrivé hier ? Ah ! S'il était arrivé hier !

— Et alors, quelle différence ?

— J'aurais peut-être eu une journée plus tranquille aujourd'hui – c'est tout…, répondit Demba en baissant la tête.

Mais il réagit aussitôt :

— Il faut que j'y aille, maintenant. Sinon, je vais le rater.

Demba revint au bout de quelques minutes. Sans dire un mot, il ouvrit l'armoire et se plongea entre les vieux pantalons, les vestes et les gilets trop usés. Lorsqu'il émergea, il avait sur la tête un chapeau mou tout décrépit, luisant de gras, effrangé – une sorte de monstrueux fossile mis au rancart depuis longtemps par Miksch, après des années de bons et loyaux services.

— Dieu du ciel ! Vous n'avez quand même pas l'intention de vous promener avec ce chapeau sur la tête ! s'écria Miksch.

— Je n'en ai pas d'autre.

— Et le vôtre ?

— Je l'ai laissé quelque part.

— Comment peut-on être aussi distrait !

— Je n'ai pas été distrait. J'ai été obligé de le laisser là où il était.

— Obligé ? Comment cela ?

Demba s'impatienta.

— Ne posez pas toujours autant de questions ! Cela dépasse votre entendement, n'est-ce pas ? Votre manque d'imagination est vraiment agaçant, à la fin ! Il faut tout vous expliquer, en long et en large. C'est pourtant simple : il faisait du vent, mon chapeau s'est envolé sur la voie de tramway, je me suis précipité pour le rattraper et au moment où j'allais le ramasser – la motrice est arrivée. Il y a des moments où il vaut mieux ne pas mettre la main, si l'on ne veut pas y passer tout entier, Miksch !

— Il faut vous acheter tout de suite un autre chapeau, Demba, maintenant que vous avez de l'argent.

— Non, je n'ai pas d'argent.

— Le facteur n'est pas venu ?

— Oh si !

— Le mandat n'était pas pour vous ?

— Si. C'était pour moi. Mais…

Stanislas Demba fut brusquement saisi d'un accès de rage. Comme s'il était soudain devenu fou, il se mit à cogner sur le fauteuil de peluche rouge de Mme Pomeisl, en cherchant autour de lui quelque chose qu'il pût réduire en miettes. L'écran de cheminée, brodé de soie, de Mme Pomeisl, et sur lequel était représentée la légende de sainte Geneviève, eut le malheur d'attirer son attention. Il reçut un violent coup de pied, s'effondra dans un gémissement de douleur, souffrit et mourut en martyr. Apparemment soulagé, M. Demba put reprendre le cours de son histoire :

— Il n'a pas voulu me donner mon argent ! Il fallait d'abord signer ! Il aurait voulu m'obliger à prendre en main son stylo suant la crasse pour inscrire mon nom dans son carnet graisseux ! Il ne pouvait pas, sinon, me remettre le mandat, m'a-t-il dit ! C'est pourtant mon argent, Miksch, mon argent !

— Et alors ?

— Je n’ai pas cédé au chantage… dit Demba, je n’ai pas signé.

6

— Allô ! Steffi ?… Ah, enfin !… Cela fait un quart d'heure que j'essaie de te joindre. Ici Stanislas Demba… Oui… Bonjour. Écoute, Steffi : il faut absolument que je te parle. Tout de suite. Tu ne peux pas ? Seulement à midi ? Tu ne peux vraiment pas avant ? Peut-être que ton chef… Non ? Mais tout le monde est contre moi, aujourd'hui ! D'accord pour midi ! On sera seul, au moins ? En tête à tête ? Très bien. J'y serai… Non, je peux rien te dire au téléphone… Bien sûr que je te raconterai, c'est pour cela que je veux te voir… Non, je ne peux vraiment pas au téléphone. Il y a quelqu'un à la porte de la cabine qui ne perd pas un mot de ce que je dis. Il commence déjà à s'impatienter. D'accord pour midi… Oui, un petit peu après… Très bien… À tout à l'heure, Steffi !

Stanislas Demba sortit dans la rue, tandis qu'un petit monsieur ventripotent pénétrait à son tour dans la cabine, en lui lançant un regard furieux et tout en marmonnant quelques insultes à son adresse. À peine Demba avait-il fait quelques pas qu'il entendit qu'on l'interpellait, de l'autre côté du trottoir.

— Bien le bonjour, Demba ! Où allez-vous comme cela ? Je vous accompagne un bout de chemin…

Demba s'arrêta. Willy Eisner traversa la rue pour le rejoindre.

Demba le salua d'un petit signe de la tête.

— Qu'est-ce ce qui vous arrive ? Vous ne travaillez plus à la banque, pour pouvoir vous promener ainsi dans les rues le matin ? demanda-t-il.

Willy Eisner tira une bouffée de sa cigarette, exhala lentement la fumée.

— Si, dit-il. Vous croyez qu'on pourrait faire sans moi, à la banque ? Je reviens à l'instant de la Bourse, où j'avais quelque chose à régler.

Willy Eisner ne perdait jamais une occasion de plastronner. Il occupait en réalité un modeste emploi à la Banque centrale, dans le service de vérification des écritures. Il n'avait donc rien à faire avec les opérations boursières. On l'avait simplement chargé d'accompagner un coursier qui devait convoyer une assez grosse somme d'argent, et une fois ce travail accompli, il n'avait pu résister à la tentation de faire une petite promenade sur le Ring – gants de chevreau dans la main droite, canne élégante dans l'autre. Willy Eisner ne se sentait pas à sa vraie place, dans son bureau. Il enviait tous ceux qui, exerçant une profession libérale, n'étaient pas astreints comme lui à des horaires fixes – avocats, artistes, courtiers. Il rêvait d'une vie qui lui eût permis de commencer la journée en dépouillant tranquillement son courrier, puis d'aller s'asseoir à la terrasse d'un café, à siroter un petit verre de liqueur et fumer une cigarette, confortablement installé dans un fauteuil, en observant le commerce de la rue ; puis, vers midi, d'aller flâner à loisir sur les boulevards, se faire voir, rencontrer quelques connaissances, échanger d'un air désabusé quelques remarques sur les dames élégantes, avant d'aller déjeuner, sans hâte excessive ; enfin, l'après-midi, de s'asseoir à son bureau pour régler les affaires urgentes… Mais, au lieu de cela, Willy Eisner était obligé de s'enfermer de huit heures à midi et demi, puis de deux heures à cinq heures et demie dans une pièce qu'il partageait avec huit autres collègues, pour passer tout son temps à vérifier des additions et des colonnes de chiffres, et à faire une petite croix, au crayon, devant les comptes qui tombaient juste.

Il parlait lentement, émaillant son discours d'expressions recherchées, laissant passer un temps de silence après certains mots, pour être sûr de son effet ; il était convaincu que son interlocuteur ne pouvait que prêter la plus grande attention au moindre propos dont il daignait le gratifier.

— J'ai dû déménager. Mon ancien logement était pourtant très bien. Mais il était devenu trop petit pour moi… J'avais besoin de place pour ma bibliothèque…

— Excusez-moi, dit Demba. Marchez un peu plus vite. Je suis pressé.

— Je regrette quand même mon ancien logement, dit Eisner en pressant le pas, j'y ai passé tant de bons moments, avec de si charmantes personnes…

— Je tourne dans la Kolingasse, l'interrompit Stanislas Demba, vous n'allez sans doute pas par là ?

— La Kolingasse ? Je ne pourrai faire qu'un petit bout de chemin avec vous, alors. J'ai trop de travail à la banque, en ce moment. Les comptes, les négociations, les transactions, le contentieux…

— Vraiment ? répondit distraitement Demba.

— Hier encore, le baron Reifflingen – vous connaissez ? Je déjeune souvent avec lui à *l'impérial* – hier encore, donc, le baron me demandait mon avis sur les actions de la Gleisbacher Union – votre opinion, sincèrement ? me disait-il. Vous savez, cher baron, lui ai-je répondu, je suis tenu par le secret professionnel ! J'ai les mains liées, mais…

Stanislas Demba s'arrêta, fronça les sourcils et dévisagea son compagnon :

— Que dites-vous là ? Les mains liées ?

— Oui. Parce qu'évidemment…

— Vous avez donc les mains liées. Cela doit être gênant ?

— Qu'entendez-vous par là ?

— Je dis que cela doit être gênant, répondit Demba avec un sourire ironique, les mains liées ! J'imagine que l'on a le bout des doigts qui commence à gonfler, à cause de la circulation, comme s'ils allaient éclater, et que la douleur vous lance jusque dans l'épaule…

— Que dites-vous ?

— J'essaie de m'imaginer la situation de quelqu'un qui a les mains liées…

— C'était une image, voyons ! Je voulais simplement dire que, dans la mesure où je défends les intérêts de ma banque…

— Assez ! cria Demba. Vous parlez de choses que vous ne connaissez pas, dont vous n'avez pas la moindre idée, qui n'évoquent rien pour vous ! Vous n'avez que des mots vides, mort-nés à peine les avez-vous à la bouche, et qui puent déjà la charogne…

— Mais qu'est-ce qui vous prend de faire un pareil scandale ! En plein milieu de la rue ! Rassurez-vous, je lui ai finalement donné son renseignement, au baron ! Je lui ai dit comme cela : cher baron, je ne veux surtout pas vous dissuader, j'en ai moi-même acheté, mais il faut avouer que c'est un saut dans l'inconnu… Si moi, par exemple…

— Que dites-vous ? Un saut dans l'inconnu ? Très bon. Parfait. Vous avez sans doute vous-même déjà sauté ? Dans l'inconnu. Pas encore ?

Demba faisait tous ses efforts pour maîtriser ses nerfs, parler calmement et ne pas céder à un de ses accès de colère.

— On regarde en bas, n'est-ce pas ? et, au début, on n'a pas peur, on se dit : il le faut. La peur – une peur atroce – ne vient qu'à l'instant précis où l'on perd l'équilibre pour se lancer dans le vide. À ce moment précis seulement. Alors l'on voit tout ce qui vous entoure avec une acuité accrue. On sent des gouttes de sueur perler sur son front. Et puis… Et puis, qu'est-ce qui se passe ? Je vous le demande !

— Je ne vois pas où vous voulez en venir…, répondit Willy Eisner, très étonné.

— Non ?… Vous ne voyez vraiment pas ? cria Demba, alors comment pouvez-vous avoir l'audace de parler, comme vous dites, « d'un saut dans l'inconnu » ? Moi, rien que d'employer cette expression, j'ai déjà des sueurs froides et les genoux qui tremblent. Mais vous, vous en parlez comme cela, comme si de rien n'était…

— Chacun sa nature, mon cher Demba. Tout le monde n'a pas votre imagination. Moi, par exemple…

— Vous avez les mains liées, je sais. Tout ce qui est une réalité physique pour les autres se réduit pour vous à une simple façon de parler, vide et détachée. Essayez donc d'imaginer ce que cela représente : avoir les mains liées ! J'ai rêvé un jour que j'avais en face de moi un parfait imbécile, absolument odieux. Je ne pouvais faire autrement que de le gifler ! Mais rien à faire : j'avais les mains liées, vraiment liées, pas par une quelconque obligation professionnelle, mais par des chaînes passées aux poignets…

— Vous faites toujours des rêves aussi dramatiques ? demanda Eisner, qui commençait à se sentir mal à l'aise. Je dois prendre congé, maintenant. J'ai du travail qui m'attend. Je vous salue bien…

— Qu'est-ce que c'est que cela ? dit Demba en voyant Willy Eisner lui tendre la main.

— Je veux bien vous serrer la main malgré votre attitude, disons pour le moins curieuse, à mon égard… Mais, de votre côté, il semble que vous ne soyez pas disposé à…

Il haussa les épaules et se détourna.

— Très bien… Mais dites-moi donc, très cher ami, comment pouvez-vous serrer la main de quelqu'un alors que vous avez les mains liées ! Je voudrais bien savoir…

7

Entre onze heures et demie et midi, quand approchait l'heure du repas, le *Café Hibernia,* en face de la Bourse, connaissait une accalmie. La cohue des agents de change, des courtiers et des boursiers qui, durant les heures de la matinée, avaient empli la pièce de leur brouhaha – ils prenaient ici leur petit déjeuner et en profitaient pour traiter en même temps leurs affaires, discuter de la conjoncture, faire leur correspondance, étudier, parcourir les journaux, éventuellement les amputer de la page des cours du jour –, toute cette cohue s'était dispersée. Les activités de l'après-midi – le déploiement de troupes des joueurs de dominos, de billard, de tarot et d'échecs – ne commençaient qu'à partir d'une heure. Négligemment appuyé contre une table de billard, Franz, le serveur, à qui avait été confiée également, pour un instant, la responsabilité du marqueur (le « chef » étant parti déjeuner), somnolait les yeux mi-clos et faisait le mort dans la partie de cartes que terminaient deux voyageurs de commerce. La demoiselle à la caisse picorait dans une assiette les miettes d'une tarte de Linz.

C'est à ce moment qu'entra Stanislas Demba.

II garda son chapeau sur la tête, ce qui, dans un café situé dans le quartier des affaires où les clients n'entraient souvent que pour quelques minutes et où chacun était pressé ou faisait semblant de l'être, n'éveilla pas particulièrement l'attention.

Demba regarda autour de lui, observant le terrain comme un général d'armée en campagne, considéra comme inadaptée à ses fins la table située près de la caisse, repoussa l'invite du serveur qui, sans mot dire, lui désignait d'un geste amène de la main toute une série de places possibles, et se décida finalement pour une table du fond, entre deux portemanteaux.

Le serveur s'approcha, s'inclina respectueusement.

— Monsieur désire ?

— Je voudrais manger quelque chose, dit Stanislas Demba, qu'est-ce que vous avez ?

— Une assiette de charcuterie. Une tranche de rôti froid, peut-être ?

Stanislas Demba semblait réfléchir.

— *Ham and eggs* – si Monsieur désire quelque chose de chaud, recommanda Franz, avec ce sens de la politesse caractéristique des serveurs viennois, qui se feraient plutôt couper la langue que de consentir à dire normalement « vous » à un client, comme le commun des mortels.

— Assiette de charcuterie, *ham and eggs,* rôti froid, œufs au plat…, récapitula-t-il encore une fois.

— Apportez-moi…, dit Demba après un long moment de réflexion, apportez-moi l'annuaire *Lehmann.*

— Bien, tout de suite, Monsieur. Les deux volumes ? demanda, un peu décontenancé, le serveur, qui s'attendait à une commande un peu plus substantielle.

— Les deux volumes.

Le serveur alla chercher dans l'armoire les deux épais volumes, les déposa sur la table et attendit la suite de la commande.

Elle mit un long moment à venir.

— Vous avez une encyclopédie ?

— Que dites-vous ?

— Une encyclopédie alphabétique.

— Oui. Le *Brockhaus.*

— Va pour le *Brockhaus,* amenez-le-moi.

— Quel tome Monsieur désire-t-il ?

— De A à K.

Le serveur revint avec trois volumes.

— À vrai dire, j'aurais également besoin des lettres N, R et V. Amenez-moi les autres également.

Le serveur alla chercher les cinq volumes restants. Demba avait maintenant sur sa table l'édition complète du *Brockhaus.*

— Vous êtes sûr que tout est là, qu'il ne manque aucune lettre ?

— J'en suis sûr. Il ne reste plus que le supplément.

— Pourquoi est-ce que vous ne l'amenez pas ? s'écria Demba, j'ai besoin, pour mes recherches, de disposer des résultats les plus récents de la science contemporaine.

Le serveur apporta le supplément, puis se retira respectueusement. Il retourna à la table où étaient assis les deux joueurs de cartes et, se penchant vers eux, leur souffla :

— Un monsieur du journal ! Il écrit son article…

— Garçon ! s'écria à cet instant Stanislas Demba.

— Monsieur désire ?

— Avez-vous l'annuaire des arts et métiers ?

— Malheureusement, non.

— Alors apportez-moi le répertoire des armées, les annales militaires et tout ce que vous avez sur la question.

L'un des deux voyageurs de commerce posa ses cartes devant lui :

— Certainement un article contre les officiers supérieurs et l'état-major, dit-il en jetant un regard sur Demba, vous avez entendu ? Il veut le répertoire des armées ! Qu'il ne se gêne pas, surtout !… C'est à qui de jouer ?

— Mais qui vous dit que c'est *contre* les militaires ? Il peut tout aussi bien faire un article pour la défense de l'armée…, répliqua l'autre joueur, peut-être que, de l'avis de ce monsieur, nous ne construisons simplement pas assez de dreadnoughts !

— Avez-vous aussi le nobiliaire ? demanda à ce moment Demba, en s'adressant au serveur.

— Bien sûr.

— Apportez-le-moi. Au complet.

— Incroyable, tout ce dont il a besoin pour son article ! poursuivit le voyageur de commerce, et on dira après que les journalistes ne sont pas consciencieux !

— Le nobiliaire ! reprit l'autre, alors c'est qu'il écrit quelque chose contre le ministre des Affaires étrangères ! Il a le titre de comte…

— Il est possible aussi qu'il s'en prenne au ministre de la Guerre : il est baron !

Le serveur posa sur la table devant Demba tous les volumes du nobiliaire, ainsi que le répertoire des couronnes comtales.

— Mais tout n'y est pas ! s'écria Demba, apportez-moi tout le reste ! Vous vous imaginez peut-être que je retiens par cœur si le baron Christoph Heribert Apollinarius de Reifflingen descend de la branche aînée des Sébastian, ou de la branche cadette des Cyprian ?

Le serveur commençait à avoir la tête qui tourne. Il apporta le répertoire des baronnies, ainsi qu'un annuaire de l'association des anciens courtiers en Bourse, qui lui était en même temps tombé sous la main.

Toute la science, toute l'érudition du monde se trouvait donc maintenant empilée sur la table de Demba, formant un rempart derrière lequel l'étudiant disparaissait presque complètement. Seul dépassait son chapeau luisant de gras. Mais tous ces expédients, apparemment, ne semblaient pas encore suffire à M. Demba. Il se fit apporter également l'annuaire patronymique de Basse-Autriche, celui de la ville de Vienne, ainsi qu'un annuaire administratif de la monarchie austro-hongroise – avec en plus, pour les deux premiers, l'édition de l'année précédente.

— Garçon ! dit-il enfin, lorsqu'on lui eut amené tout cela, qu'est-ce qu'il y a encore là-bas, sur le rayon ? Ce gros livre noir ?

— Le dictionnaire des mots étrangers.

— Apportez-le-moi tout de suite ! J'en ai absolument besoin. Il faut que je regarde comment on traduit « leptoprosopie » en allemand. Leptoprosopie ! Vous le savez vous ?

— Je ne peux malheureusement pas être utile à Monsieur…, balbutia le serveur, tout tourneboulé.

Demba, maintenant, semblait disposer enfin de tout ce dont il avait besoin. Les deux voyageurs de commerce reprirent leur partie de cartes ; le serveur alla à leur table pour les regarder jouer.

— Garçon ! hurla à nouveau Stanislas Demba, si fort que la demoiselle à sa caisse en laissa tomber le bout de tarte qu'elle avait dans la main.

— Garçon !

— Tout de suite, j'arrive ! dit le serveur, en jetant un coup d'œil sur les rayonnages de livres.

Constatant que ceux-ci étaient vides, il prit sur la desserte l'encrier de verre sale et la boîte de carton avec le papier à lettres – croyant prévenir ainsi le désir de son client.

— Garçon ! J'attends !

— Tout de suite ! Voilà de l'encre, du papier, une plume…

— Servez-moi plutôt une assiette de charcuterie, deux œufs au plat, du pain et une canette de bière !

Le serveur apporta la commande et, pendant un moment, on ne vit plus de Stanislas Demba que son chapeau dodelinant au rythme de sa mastication, apparaissant, puis disparaissant derrière le rempart de la pile de livres.

L'un des deux voyageurs de commerce, qui avait une rage de dents, demanda au serveur d'aller vérifier si les fenêtres

étaient bien fermées. Après que Franz se fut acquitté de cette tâche, il jugea de son devoir d'aller tenir un peu compagnie à M. Demba et de lui faire la conversation.

— Il y a vraiment des personnes délicates, pour ne pas supporter le moindre petit courant d'air, dit-il en désignant le voyageur de commerce.

Stanislas Demba, qui s'était aussitôt arrêté de manger en voyant s'approcher le serveur, reposa son couteau et sa fourchette sur la table, leva la tête et lui lança derrière ses lunettes un regard furieux par-dessus le volume « P – S, palmipède-surrénal » de l'encyclopédie *Brockhaus*.

— Que voulez-vous ?

— J'ai dû fermer la fenêtre, parce que ce monsieur, là-bas….

Il n'alla pas plus loin.

— Qu'elle soit ouverte ou fermée, que voulez-vous que cela me fasse ! cria Demba, laissez-moi manger en paix !

Franz s'éclipsa derrière la desserte et ne réapparut que lorsque Demba l'appela pour l'addition.

— Nous disions donc : une assiette de charcuterie, deux œufs au plat, une canette de bière… du pain ? Combien, un, deux ?

Demba ne bougeait pas, étrangement figé sur son siège.

— Trois.

— Une couronne quatre-vingts, deux fois soixante, trois fois trente-six, en tout trois couronnes quarante-deux, s'il vous plaît…

Demba désigna du regard quelque chose posé sur la table, devant lui : trois pièces d'une couronne et quelque menue monnaie.

Puis il se leva et se dirigea vers la porte. Mais avant de sortir, il se retourna et dit au serveur, avec un air contrarié :

— Je voulais rédiger ici ma thèse sur l'état de la science et des connaissances humaines au début du XX^{e} siècle… Mais il y a vraiment trop de bruit pour travailler sérieusement !

8

Lorsque Steffi Prokop rentra chez elle, elle trouva Stanislas Demba dans le salon, qui l'attendait impatiemment.

— Bonjour ! Il y a longtemps que tu es là ?

— Je t'attends depuis midi…

— Ce n'est pas de ma faute si je suis un peu en retard. Il n'y a pas eu moyen de quitter le bureau avant midi juste. Et j'ai passé encore dix minutes à me nettoyer les mains, à cause du ruban de machine à écrire. Mais maintenant, j'ai le temps jusqu'à trois heures.

Elle se débarrassa prestement de son chapeau et de sa veste, ainsi que de la voilette grise qu'elle mettait toujours pour sortir. Puis elle noua son tablier autour de sa taille et prit sur la table le chapeau de Demba.

— Tu ne veux pas te débarrasser ? demanda-t-elle. (Demba avait gardé sur lui sa pèlerine.)

Demba secoua la tête.

— Non, laisse-moi mon manteau ! J'ai froid.

— Froid ? On ne peut pourtant pas dire qu'il fait froid, aujourd'hui ! C'est la première fois que l'on peut à nouveau s'asseoir dehors…

— Et moi, je suis transi… Je suis malade, je crois que j'ai de la fièvre.

— Mon pauvre Stanie ! s'exclama Steffi, avec ce ton compatissant avec lequel on plaint et on console les enfants qui se sont fait un « bobo » en jouant. Mon pauvre Stanie est malade. Il a de la fièvre, le pauvre.

Elle changea soudain de ton :

— Tu manges avec nous, naturellement ?

Demba secoua la tête.

Elle ouvrit la porte et cria dans la pièce voisine :

— Maman, M. Demba mange avec nous !

— Mais non ! intervint vivement Demba, presque en colère, qu'est-ce qui te prend ?

— Maman a fait des friands, aujourd'hui ! dit Steffi Prokop, pour l'encourager à rester.

— Non merci. Je ne peux vraiment pas.

— Alors, c'est que tu es véritablement malade. Je veux bien te croire, maintenant, dit Steffi en riant, tu ne dis jamais non, d'habitude. Attends, je vais voir tout de suite…

Elle voulut saisir la main de Demba sous sa pèlerine, pour lui tâter le pouls. Mais elle reçut immédiatement une bourrade qui la fit reculer de deux pas, au point qu'elle dut s'agripper à la commode pour ne pas tomber.

Demba se leva d'un bond et se planta devant elle, le visage décomposé, blême de colère.

— Comment sais-tu ? aboya-t-il, l'œil méchant, qui t'a dit que… ?

— Que quoi ? Pourquoi est-ce que tu m'as repoussée comme cela ? Qu'est-ce que tu as, Stanie ?

Demba, perplexe, regarda la jeune fille sans mot dire et soupira.

— Je voulais seulement tâter ton pouls…, reprit timidement Steffi Prokop.

— Quoi ?

— Tâter ton pouls. Et c'est pour cela que tu me repousses !

— Mon pouls ? (Demba se rassit lentement.) J'ai cru que…

— Tu as cru quoi ?

— Rien… Tu vois bien que je suis malade. Demba se tut, gardant les yeux baissés sur la table. De la pièce voisine, on entendit un bruit d'assiettes et de fourchettes. C'était la mère de Steffi qui mettait le couvert pour le déjeuner.

Steffi Prokop posa doucement son bras – aussi fin que celui d'un enfant – autour de l'épaule de Demba.

— Qu'est-ce que tu as, Stanie, dis-le-moi ?

— Rien, Steffi. Rien de grave, en tout cas. Demain, tout sera fini… de toute façon.

— Tu peux me le dire. À moi, tu peux tout dire.

— Ce n'est rien. Vraiment.

— Mais tu voulais me dire quelque chose. Quelque chose d'important dont tu ne pouvais pas parler au téléphone.

— Ça n'a plus d'importance, maintenant.

— Qu'est-ce que c'était, Stanie ?

— Rien, rien du tout. Simplement que je pars en voyage demain.

— Tu pars ? Mais pour où ?

— Je ne sais pas encore. Où Sonia voudra. À la montagne, peut-être. Ou bien à Venise.

— Tu pars avec Sonia Hartmann ?

— Oui.

— Pour longtemps ?

— Aussi longtemps que Sonia pourra. Deux ou trois semaines.

— Vous êtes réconciliés, alors ? Vous étiez fâchés, je crois ?

— Tout est rentré dans l'ordre.

— Pour trois semaines. Tu as donc reçu l'argent pour ce roman amusant que tu as traduit en polonais ? Je me souviens d'une phrase qui m'a fait beaucoup rire : « Votre fille. Madame la comtesse, n'a plus que six heures à vivre, et peut-être même encore moins…» Ils t'ont donc enfin payé ?… Hein ?… Mais réponds ! À quoi penses-tu ?

Demba leva les yeux, l'air absent.

— Où étais-tu en pensée ? À Venise, déjà ?

— Non, auprès de toi.

— Allez, ne te moque pas de moi. Je sais très bien que je ne suis rien pour toi, que tu me trouves trop jeune, trop bête, trop…

Steffi Prokop jeta un regard vers le miroir – toute sa joue droite était barrée par une cicatrice de brûlure violacée. Il y a plusieurs années, lorsqu'elle était encore enfant, sa mère avait un jour voulu ranimer le poêle en jetant de l'essence sur les charbons ; ses vêtements avaient pris feu et, comme elle tenait à ce moment sa petite fille dans ses bras, Steffi devait rester marquée à vie. Elle savait parfaitement que cette cicatrice la défigurait ; et c'est pourquoi elle ne sortait jamais sans sa voilette.

— Dis-moi enfin ce que tu as ! Ne fais pas semblant de regarder en l'air, comme cela !

— Je n'ai rien, tout va bien, ma petite. Mais il faut maintenant que je m'en aille. Je voulais seulement prendre de tes nouvelles…

— Arrête ! dit Steffi, vexée. Prendre de mes nouvelles ! Comme si tu t'intéressais à ma personne ! Et d'abord : ne m'appelle plus « ma petite » ! J'ai seize ans, maintenant. Tu peux tout me dire. Je vois bien qu'il y a quelque chose qui ne va pas. Oh ! Je te connais bien, Stanie ! Je te connais mieux que personne. À chaque fois qu'il y a quelque chose qui ne va pas, tu viens me voir et tu regardes comme cela en l'air. Chaque fois que tu es triste, que tu es en colère, que tu as des ennuis, à chaque fois tu viens me voir. Comme quand tu as

reçu la lettre de Sonia. Avant, au temps où tu habitais encore chez nous, tu venais quand tu avais trop froid dans ta chambre. Tu venais ici, dans cette pièce, où il y avait toujours du chauffage, et tu faisais les cent pas en apprenant ou en déclamant des vers latins, *Integer vitæ…*

— *Integer vitæ scelerisque purus…,* poursuivit Demba, perdu dans ses pensées.

— …*lerisque purus.* Je me rappelle. Moi, je restais assise dans mon coin à te regarder, en faisant mes devoirs de comptabilité, de mathématiques, d'économie. À quoi penses-tu, Stanie ? Tu ne m'écoutes même pas. Pourquoi regardes-tu ainsi la table ? À quoi rêves-tu, dis ?

— Tu as raison, ce n'est peut-être qu'un rêve, répondit doucement Demba, ce n'est sûrement qu'un rêve. Je suis cloué sur un lit d'hôpital, quelque part, je souffre, je gémis de douleur, et toi, ta voix, cette pièce, tout cela n'est plus qu'un rêve sous l'empire de la fièvre, dans les derniers instants…

— Mais Stanie ! Que dis-tu là ?

— Peut-être qu'à ce moment une ambulance m'emmène à travers les rues de la ville, ou peut-être que je reste allongé sur le sol, dans le jardin, sous le noyer, les reins brisés, et que je ne peux pas me relever, et que ce sont là les dernières images, les dernières visions qui me sont données…

— Stanie, je t'en prie ! Tu veux me faire peur, n'est-ce pas ? Qu'est-ce qui est arrivé ?

— *Integer vitæ scelerisque purus…,* répéta doucement Demba.

— Tu me fais peur ! Qu'est-il arrivé ? Dis-le-moi, enfin !

— Tais-toi ! J'entends qu'on vient ! souffla Demba.

Mme Prokop passa la tête à la porte.

— Je ne vous dérange pas, j'espère ? dit-elle en souriant. Comment allez-vous, Monsieur Demba ? Comme d'habitude ? Steffi, je voulais seulement te dire que la soupe est en train de

refroidir. Monsieur Demba, vous mangez avec nous, n'est-ce pas ?

— Je vous remercie, chère Madame, mais j'ai déjà mangé.

— Commencez sans moi, dit Steffi, je vous rejoins après. M. Demba et moi avons encore à parler.

— Vas-y maintenant, raconte ! dit Steffi lorsque Mme Prokop fut sortie et eut fermé la porte derrière elle. Je n'ai plus beaucoup de temps, maintenant. Je dois être dans une heure au bureau.

Demba eut un sourire embarrassé.

— Je ne sais pas ce qui m'a pris, à l'instant. Je n'étais peut-être pas d'excellente humeur ce matin, mais je n'ai jamais baissé les bras ou perdu courage, bien que toutes les occasions que j'ai voulu saisir aient mal tourné. Et quand je dis « saisir »… (il éclata d'un petit rire rauque) il y a parfois des expressions, comme cela, qui sont trop drôles… « saisir » n'est peut-être pas, en effet, le mot juste. Disons : effleurer… ou encore toucher ? Pas vraiment non plus. Bref : tout ce que j'ai entrepris – voilà le mot qui convient ! – m'a… J'allais dire : glissé entre les doigts ! C'est ma langue qui a fourché. Des occasions qu'on veut saisir et qui vous glissent entre les doigts ! Voilà qui est bien dit ! Vraiment très bien dit ! Quel humour noir, dans les mots ! Mais restons sérieux. Je voulais dire que tout ce que j'ai entrepris, ce matin, a raté.

— Je ne te comprends pas, Stanie.

— C'est pourtant très simple. Rien ne m'a réussi aujourd'hui. Mais je n'ai pas perdu courage pour autant : voilà ce que je voulais dire. Même si j'ai eu tout à l'heure un moment de faiblesse. J'ai été presque sentimental, n'est-ce pas ? Je peux bien te l'avouer : j'ai failli poser ma tête sur tes genoux et me mettre à pleurer… Tant je me sentais misérable. Sans raison véritable, d'ailleurs. Je te jure. Tout cela n'est au fond pas si tragique…

Il jeta un regard furtif vers la demoiselle, toussota plusieurs fois pour dissimuler son embarras et continua :

— Tu es la seule personne, Steffi, en qui j'ai confiance. Tu es intelligente, tu es courageuse, tu sais garder un secret. Tu vas m'aider. J'ai dû te paraître un peu étrange, tout à l'heure, non ? Un simple accès de faiblesse. C'est passé, maintenant. Je ne veux pas en faire une montagne…

— Mais dis-moi enfin ce qui s'est passé, Stanie ! s'exclama la demoiselle, gagnée par la peur.

Demba respira profondément.

— Je suis… j'ai… Pour tout dire : la police est à mes trousses…

— La police !

Steffi Prokop bondit de sa chaise.

— Ne crie pas comme cela ! Tu vas ameuter toute la maison ! ordonna Demba.

Elle se calma et baissa la voix, pour ne plus parler que dans un souffle, un léger murmure.

— Qu'est-ce que tu as fait ?

— J'ai commis un crime, répondit Demba, sans émoi apparent. Je ne peux pas le nier. Mais je n'arrive pas à me sentir coupable. Je peux en parler tout à fait sereinement. Ma raison, mon sens logique me disent que je n'ai pas eu tort. Il n'y a que la police pour être convaincue du contraire…

— Tu as commis un crime ?

— Oui, mon enfant. J'ai revendu à un antiquaire trois livres empruntés à la bibliothèque universitaire. Pour être tout à fait exact, je dois dire que je n'en ai vendu que deux. Le troisième, je l'ai redonné ce matin gratuitement. Ne me regarde pas comme cela, avec ces yeux effarés ! Tu vas me mépriser, naturellement… Ce n'est pas la peine que je te raconte la suite…

— Pourquoi as-tu fait cela ?

— Pourquoi ? Tu me demandes pourquoi ? J'ai écrit une étude sur les idylles de Calpurnius Siculus et son *Hapax*

legomena. Une analyse des idiomes techniques du vocabulaire agricole employés par ce Calpurnius Siculus, dont la signification est controversée et qui n'apparaissent nulle part ailleurs dans la littérature latine. J'avais besoin, pour écrire cet article, de travailler à partir de certaines éditions de référence. Je les ai trouvées à la bibliothèque universitaire. Mais il y a trois volumes anciens et de grande valeur que l'archiviste n'a pas voulu me laisser emmener.

J'en avais absolument besoin, alors je les ai emportés sous mon manteau…

— Et c'est pour cela que la police, maintenant… ?

— Bien sûr que non. Cela remonte à plus d'un an. Et il n'y a personne, à la bibliothèque, qui se soit jamais soucié de ces livres. Peut-être que si quelqu'un venait les demander, on s'apercevrait de leur disparition. Mais, comme me l'a dit à l'époque l'employé de la bibliothèque, je suis bien le seul, depuis plus de dix ans, à les avoir demandés. Donc, j'ai emmené ces trois livres et j'ai fini de rédiger mon article au bout de trois mois. Je l'ai publié dans une importante revue scientifique et je dois dire qu'il a trouvé un certain écho. Il y a eu en particulier un grand débat autour d'un mot auquel j'avais attribué une signification nouvelle… J'ai reçu des félicitations, j'ai essuyé des critiques. On m'a envoyé un abondant courrier. Le professeur Haase, de Erlangen, et le professeur Mayer, de Graz, ont souscrit à ma thèse, et le célèbre Riemenschmidt, de Göttingen, a qualifié mon étude de « pertinente ». Pour être tout à fait honnête, je dois avouer que ma « pertinence » n'y était pas pour grand-chose. Je descends par mes parents et mes grands-parents d'une famille de paysans et, s'agissant de vocabulaire agricole, je m'y connais assez bien dans ce domaine. La somme que l'on m'a payée pour cet article a couvert le prix de l'encre et du papier, et peut-être même des cigarettes que j'ai fumées en le rédigeant. Le roman-feuilleton que j'ai traduit m'a rapporté exactement douze fois plus. Mais, par contre, j'ai gardé les livres. À qui est-ce que je les ai pris, d'ailleurs ? Ils seraient restés de toute façon à moisir dans un

recoin de la bibliothèque, sans que rien ni personne, si ce n'est le fichier, sût qu'ils existaient.

— Mais la police, Stanie ! Comment se fait-il que la police ? s'écria Steffi Prokop d'une voix implorante.

— Ah oui, la police !… S'il n'y avait eu que cela, tu imagines bien que je ne serais pas venu te déranger pour si peu. En fait, il y a autre chose. Tout n'est pas si simple… Je vais tout te dire. Ça m'est plus facile, maintenant…

Mais au lieu de poursuivre, il s'interrompit, se dirigea vers la fenêtre, jeta un coup d'œil dehors, se mit à siffloter.

— Alors ? demanda Steffi Prokop.

Il se retourna.

— Où en étais-je ?… Ah oui ! Les trois livres. Donc, j'ai revendu les deux premiers il y a six mois environ. J'avais des dettes. Alors je suis allé voir avec mes livres les antiquaires de la Johannesgasse et de la Weihburggasse. Mais on n'a rien voulu m'en donner. Les gens sont vraiment trop bêtes. Ils répugnent à placer leur argent dans de vieux bouquins. Il y en a même un qui m'a proposé de les acheter au poids !

» Mais j'ai eu par hasard l'adresse d'un bouquiniste de Heiligenstadt, un vieil original, à la fois brocanteur et collectionneur. J'y suis allé. Il s'y connaissait vraiment, lui, en vieux livres. Il m'a offert cinquante couronnes pour le premier volume. Un mois plus tard, quand j'ai eu à nouveau besoin d'argent, je suis retourné le voir et il m'en a offert quarante-cinq pour le second. Cela valait beaucoup plus, mais enfin, c'était toujours cela…

» Le troisième volume, je ne voulais pas le vendre. C'était une superbe édition du XVII^{e} siècle de Calpurnius Siculus, de chez Enschede & fils, à Amsterdam, une édition avec notes, gloses et commentaires, vignette dessinée par Aart Van Geldem. La reliure décorée de quatre améthystes et d'une incrustation d'ivoire d'une certaine valeur.

» Je voulais donc le garder pour moi. Et je ne m'en suis pas séparé, même au moment où je manquais le plus d'argent. Et j'avais presque toujours des soucis d'argent. Une fois, en janvier, cela allait si mal pour moi que, malgré le froid glacial, j'ai dû mettre au clou mon manteau. Mais ce n'est pas pour cela que je me suis séparé de mon livre.

» Jusqu'à hier, où j'ai appris cette histoire avec Sonia. Il faut aussi que je te raconte cela, pour que tu comprennes. Je ne veux rien te cacher. Je suis si fatigué, Steffi, cela me fait du bien de te parler. Sonia et moi, nous nous sommes plusieurs fois disputés, ces derniers temps, comme tu le sais. Ce n'était plus tout à fait comme avant, entre elle et moi. Mais je n'y attachais pas beaucoup d'importance, sachant combien Sonia est parfois versatile. C'est pour cela que je l'ai laissée faire, avec ce Weiner. Une sorte d'orgueil, de ma part. Je n'imaginais pas qu'il pût être un rival, me supplanter, moi ! Cet espèce d'imbécile heureux ! Je n'ai jamais encore entendu un mot de sa bouche qui méritât qu'on lui répondît ! Et, en plus, il est lâche, sournois et égoïste ! Je me suis dit : Sonia ne va pas manquer de se rendre compte elle-même du peu d'intérêt de ce type !

» Et puis, donc, hier soir, je suis allé chez elle. Elle n'était pas là. Mais sur la table, il y avait deux valises, déjà bouclées. J'interroge la logeuse. "Oui, la demoiselle part en voyage – Ah bon ! Et pour où ? – Je ne sais pas." J'étais stupéfait. "Il est encore trop tôt dans l'année pour partir en vacances", me disais-je. D'ailleurs, elle m'en aurait parlé. Et puis, en regardant dans la pièce, j'aperçois, dans un tiroir du bureau resté ouvert, une grosse enveloppe à l'en-tête de la firme Cook & Son.

» Je la prends, je l'ouvre, et je trouve deux billets de chemin de fer, le premier établi au nom de Sonia, le second au nom de Georg Weiner, étudiant en droit.

» Je suis resté comme abasourdi. À peu près sous le même effet, je suppose, que quelqu'un qui est renversé par une voiture ou qui est en état de choc. Je ne sais plus comment je suis sorti de chez elle, comment je me suis retrouvé dans la

rue. J'ai passé une demi-heure à errer comme un étranger dans le quartier sans pouvoir retrouver mon chemin, bien que je connaisse l'endroit comme ma poche.

» Puis j'ai réussi à me calmer un peu et je me suis mis à la recherche de Sonia. D'abord au café. Sonia va régulièrement au café, ce qui, soit dit en passant, ne me plaît pas. Je le lui ai dit souvent : une femme ne doit pas aller au café ! Qui veut approcher une femme doit être obligé de monter des escaliers, de sonner à sa porte, le cœur battant ; d'accepter qu'elle ne soit pas chez elle, d'être venu pour rien, pour enfin seulement, lorsqu'il redescend les escaliers, s'apercevoir qu'il commence à l'aimer. Tandis qu'une femme que l'on peut aborder au café aussi souvent que l'on en a envie, aussi facilement que l'on trouve tel ou tel journal au kiosque, cette femme se déprécie, devient trop ordinaire.

» Il y a quatre cafés où va d'habitude Sonia. Entre neuf et dix, elle est la plupart du temps au *Café Kobra,* où elle fréquente quelques peintres et architectes. Mais hier pourtant, elle n'y était pas, pas plus que dans les trois autres cafés. J'ai rencontré en revanche un de ses collègues de bureau qui était déjà au courant de son projet de voyage. Il m'a confirmé qu'elle se préparait à partir pour Venise avec Weiner.

» À dix heures, je suis retourné chez elle, mais elle n'était toujours pas rentrée. J'ai fait les cent pas devant la maison jusqu'à une heure. Ne la voyant toujours pas arriver, j'ai compris qu'il était absurde de rester là plus longtemps. Sachant que Weiner a un pied-à-terre dans la Liechtensteinstrasse, c'est là que j'aurais dû l'attendre.

» J'avais eu tout le loisir, entre-temps, de réfléchir calmement à la situation. Aux mobiles de Sonia. Qu'elle pût trouver quelque chose à ce Georg Weiner était exclu, évidemment ! Bel échantillon de sous-espèce humaine ! Qu'il joue de temps en temps au poker constitue la seule activité intellectuelle que l'on peut observer chez lui, et encore perd-il le plus souvent ! Tu ne le connais pas, mais je t'assure, déjà auparavant, bien avant de savoir qui il était, je n'ai jamais pu m'empêcher de penser, à chaque fois que je le rencontrais : il

ne lui manque que la parole, à ce mandrill ! Il se tient à peu près comme un homme ! Non pas par malveillance, crois-moi, mais parce que j'étais effectivement très surpris de le voir se tenir aussi droit et parce que je pensais qu'il devait se donner beaucoup de mal, alors qu'il serait si simple pour lui de marcher tout bonnement à quatre pattes ! Donc, c'est ce mandrill qui prétend, aujourd'hui, me prendre Sonia. C'est à mourir de rire !… Et pourtant, elle accepte sa compagnie. Ça ne peut être que la perspective du voyage. Voyager, voilà la grande passion de Sonia. Elle veut voir le monde – peu importe comment et avec qui ! Elle partirait comme stewardess ou chauffeur de locomotive, s'il le fallait ! Elle est tout à fait puérile, dans ce domaine. Elle m'a souvent demandé, autrefois, de partir avec elle, mais je n'ai jamais eu l'argent nécessaire. Georg Weiner, lui, a cet argent. Son père a un magasin de peausserie à Leopoldstadt. Une chose est sûre, me disais-je : si j'arrive à trouver trois cents couronnes dans la journée, alors elle laisse tomber son Weiner et part avec moi…

— Stanie ! Tu parles sérieusement ?

— Évidemment.

— Comment peux-tu penser d'elle une chose pareille ? Comment peux-tu croire qu'il s'agisse pour elle d'une simple question d'argent, de voyage ou quelque chose de ce genre ? Elle part avec lui parce qu'elle l'aime, qu'elle veut être seule avec lui.

Stanislas Demba éclata de rire.

— Avec lui ? Avec ce Georg Weiner ? On voit bien que tu ne l'as jamais vu.

— Stanie, tu es quelqu'un d'intelligent, mais tu raisonnes vraiment comme un enfant. Les femmes sont différentes de vous autres, les hommes. Pour vous, si une femme est laide, elle vous rebute. Tandis qu'une femme peut aimer un homme même s'il est bossu, défiguré ou bête. Elle l'aimera justement parce qu'il est si bête. Tu ne peux pas comprendre. Sonia ne partira jamais avec toi, même si tu avais un portefeuille bourré de billets de banque !

— Tiens donc ! Tu sais toujours tout mieux que les autres. Et moi, je te dis qu'elle partira avec moi. Je suis allé la voir et j'ai parlé avec elle.

Demba se renversa sur sa chaise, pour savourer son triomphe.

— Vraiment ? Elle te l'a dit ?

— Oui.

— Alors… je la plains, dit Steffi Prokop tout bas, timidement, continue…

— Ah oui !… En continuant de réfléchir au moyen de me procurer l'argent, j'ai repensé au dernier livre qui me restait, celui qui valait le plus cher. Peut-être six cents ou huit cents couronnes…

» Je suis rentré chez moi. Mais je ne me suis pas couché, je suis resté éveillé toute la nuit, à feuilleter mon livre. J'ai voulu revoir une dernière fois, marquer dans ma mémoire chaque page, la plus petite vignette… Tant ce livre m'était cher. Puis, ce matin, je l'ai porté à Heiligenstadt.

» L'antiquaire habite au numéro 6 de la Klettengasse. On remonte la rue principale du quartier, on descend à la troisième station, on tourne à la première ruelle à gauche, et c'est à peu près à cinq minutes à pied. Une petite maison de banlieue à deux étages, avec seulement deux fenêtres en façade. Bien que je sois déjà venu, j'ai mis un moment à me retrouver. C'est en passant pour la troisième fois devant que j'ai enfin reconnu la maison. Il doit y avoir une brasserie non loin de là, car il flotte dans toute la ruelle un désagréable un relent de malt. Je ne supporte pas cette odeur, elle me rend agressif.

» Puis je suis monté au premier étage, tout en me pinçant le nez, tant l'odeur de malt était forte et me poursuivait jusque dans les escaliers.

» J'ai sonné à la porte, j'ai attendu un moment, puis j'ai résonné et j'ai entendu cette fois un bruit de pas et une voix : "Voilà, voilà, j'arrive." C'est le vieux qui m'a ouvert lui-même ; il a entrebâillé la porte, pour jeter un coup d'œil ; il

m’a reconnu et a retiré la chaînette. Je suis entré et il m’a conduit dans son bureau.

» Ce bureau est bien la pièce la plus étrange que j’aie jamais vue. Elle sert à la fois de chambre, de magasin, de musée, d’entrepôt, et apparemment aussi d’atelier – un atelier de restauration de tableaux. Le mobilier le plus précieux côtoie, pêle-mêle, le plus invraisemblable bric-à-brac. Il y a par exemple une armoire en noyer de la haute époque baroque, avec de magnifiques moulures sombres, ce qui n’empêche pas le vieux de ranger ses vêtements dans une espèce de panier à linge à moitié en ruine et sans couvercle. Un superbe lit de bois sculpté, avec des armoiries, et qui a dû autrefois être entièrement doré à la feuille, trône dans la pièce, mais son propriétaire dort sur une paillasse rouge sale, jetée à même le sol dans un coin. Il y a un secrétaire de Boulle avec une marqueterie en bois de rose, mais le vieux travaille à une table branlante, sur laquelle est posé un encrier de verre ordinaire. Il y a là également une loupe, une pile de papiers et le livre de comptes dans lequel il consigne ses achats et ses ventes. Et partout, dans la pièce, pêle-mêle, des vieux chandeliers d’argent, des livres anciens, des verres de cristal, des porcelaines. Il y a même, dans un coin, un “Saint Sépulcre” en ébène perlé. Il n’a pas dû le payer bien cher et il cherche vraisemblablement à le revendre rapidement car en tant que juif, originaire de Galicie, un “Saint Sépulcre” n’est vraisemblablement pas pour lui plaire.

» Tel est donc l’aspect de ce bureau. On y mesure la richesse et la vanité de toute collection : les objets les plus beaux, les plus précieux se trouvent réunis et pourtant, la pièce paraît misérable – une mansarde où s’entasse une famille nombreuse d’ouvriers fait un effet plus cossu.

» C’est donc dans cette pièce qu’il m’introduit. Sans me poser de question, il me prend aussitôt le livre des mains. Il le feuillette, hoche la tête, examine les pages à la loupe et me dit : “Où est-ce que vous l’avez eu ? – Dans une vente aux enchères.” Il hoche à nouveau la tête, s’assied, commence à lire. Puis il demande : “Pourquoi le vendez-vous ? C’est

seulement parce que vous êtes à court d'argent ?" Je réfléchis aussitôt qu'il m'en offrira davantage si je ne lui fais pas l'effet d'un pauvre bougre, et je réponds : "Non. Les vieux livres ne m'intéressent plus. Je me passionne maintenant pour les faïences anciennes…

» Je ne sais pas pourquoi m'est venue cette idée de faïences. J'aurais pu tout aussi bien parler de porcelaines de Limoges ou de vases de Chine, ou de toute autre chose que je ne connais que par les expositions ou les musées.

» Il hoche la tête, se dirige vers le panier à linge, fouille un moment dans les vieux vêtements. Il brandit alors un carreau de céramique persane, représentant un chasseur sur son cheval blanc, avec un grand turban bleu sur la tête, un faucon sur le poing, avançant au milieu d'un parterre de tulipes, d'un pas si raide qu'on eût dit que le cheval voulait prendre garde de ne pas écraser une seule fleur.

» – Combien en voulez-vous ? dis-je.

» Mais il fait simplement un signe de dénégation de la main et repose le carreau dans le panier à linge. Il ne s'est pas laissé abuser. Il a su tout de suite que je n'étais qu'un pauvre bougre "à court d'argent".

» Puis il se met à nouveau à feuilleter le livre et dit :

» – Combien en voulez-vous ?

» – Vous devez savoir combien cela vaut.

» Il secoue la tête, plisse les yeux, et se remet à feuilleter le livre. Bien qu'il porte une petite barbiche blanche, on voit très bien qu'il n'a pas de menton. Tu sais bien : il y a des gens qui n'ont pas de menton, dont le visage, sous la bouche, est comme mangé par le cou. Ils ressemblent à des poules. Georg Weiner est de ceux-là. Soit ces gens-là portent la barbe, et alors on le voit moins, soit ils se rasent, et alors ils ont un air stupide. Je crois que c'est quelque chose d'atavique. Les

hommes ont dû être ainsi entre la seconde et la troisième période glaciaire… Non, je ne plaisante pas, je t'assure. Je l'ai lu dans une étude anthropologique sur les hommes préhistoriques. Et moi, les gens sans menton me répugnent. En regardant ainsi le vieux, il m'est venu l'idée complètement saugrenue qu'il existe peut-être une société secrète, une secte des gens sans menton qui se regroupent contre tous les autres, et que peut-être le vieux brocanteur était de mèche avec Georg Weiner, qu'il allait m'offrir un prix ridicule pour mon livre, pour que je ne puisse pas partir en Italie avec Sonia.

» Tu crois que je suis fou, si je te raconte tout cela. Je savais très bien, naturellement, que c'était absurde. Une idée en l'air. J'ai d'ailleurs été aussitôt agréablement surpris. Il m'a offert deux cent trente couronnes pour le livre, et nous nous sommes mis d'accord sur deux cent quarante. C'était beaucoup plus que ce que j'attendais. Les vieux livres, tu sais, se vendent en général très mal, parce qu'ils intéressent moins que d'autres objets les amateurs d'antiquités. Deux cent quarante couronnes était donc un prix tout à fait acceptable, et j'étais satisfait.

» Il est allé dans la pièce voisine pour prendre l'argent, mais il est revenu aussitôt et a commencé à chercher partout, fébrilement. Il a poussé les chaises, fouillé les tiroirs, retourné le panier à linge. Puis il a dit qu'il ne retrouvait plus la clef de la cassette où il gardait son argent. Il n'y avait plus qu'à faire venir un serrurier. Je pouvais choisir d'attendre un peu, ou bien revenir dans une demi-heure. J'ai dit que je préférais attendre, à condition qu'il fasse vite.

» Il est retourné dans la pièce voisine, je l'ai entendu parler avec quelqu'un, et puis il est revenu accompagné de son neveu, un grand échalas avec des boucles en tire-bouchon, c'est lui qui devait aller chercher le serrurier. J'ai été idiot de laisser faire. Si j'avais dit que je ne pouvais pas attendre et si j'avais insisté pour avoir mon argent tout de suite, les choses se seraient déroulées autrement.

» Mais je suis resté, et en attendant, le vieux m'a montré quelques-unes des pièces de sa collection : un moutardier en

émail à paillon, une statuette de bois peint, un vase de Delft, un nécessaire de toilette ancien, contenant ciseaux, épingles et toutes sortes d'instruments destinés aux soins de beauté, ainsi, curieusement, qu'un compas – je me souviens de m'être cassé la tête pour deviner en quoi les élégantes du XVIII^{e} siècle pouvaient bien avoir besoin d'un compas… Le fait que l'attente se prolongeât n'a pas éveillé pour autant ma défiance. Cela tient à ce que, pas un instant, je n'avais eu le sentiment de commettre un crime. C'est progressivement, insensiblement que ma conduite était devenue criminelle. En ramenant chez moi le livre de la bibliothèque, je n'avais pas eu l'impression de commettre un vol, mais plutôt de jouer un bon tour à l'archiviste, avec la ferme intention de restituer le livre dès que je n'en aurais plus besoin. Le livre était ensuite longtemps resté chez moi, comme il arrive souvent pour les livres que l'on emprunte. En fait, les livres ont en quelque sorte leur indépendance. Leur propriétaire vous rappelle à l'ordre une demi-douzaine de fois, puis finit par abandonner, soit qu'il se trouve trop bête, soit qu'il oublie. Il y a comme cela des gens, par ailleurs très honnêtes et très scrupuleux, qui se sont constitué toute une bibliothèque. Personne ne m'ayant rappelé à l'ordre, le livre était resté dans ma chambre, demeurant chaque jour à ma disposition, et c'est ainsi qu'insensiblement, j'en étais devenu propriétaire. Et c'est donc avec la meilleure conscience du monde que je l'avais apporté au brocanteur. Il y avait longtemps que j'avais effacé le cachet de la bibliothèque universitaire, non pas dans une intention malhonnête, mais un peu comme on gomme l'ex-libris de l'ancien propriétaire, quand il ne vous plaît pas. Mais le vieux brocanteur avait dû remarquer la trace du cachet de la bibliothèque en examinant le livre à la loupe. Il se peut également qu'il ait flairé la chose il y a quelques mois déjà, lorsque je lui ai montré le livre pour la première fois. Bref, on a sonné à la porte, le vieux est allé ouvrir et puis il est revenu dans la pièce accompagné de deux hommes. "C'est lui !" a-t-il dit en me désignant. Et l'un des deux hommes m'a à ce moment mis la main sur l'épaule en prononçant la formule : "Au nom de la loi, je vous arrête !

» Je ne me suis pas vraiment rendu compte, dans l'effroi qui m'a saisi à cet instant, de ce qui m'arrivait. J'ai pensé vaguement que le vieux juif m'avait roulé. Voir son visage sans menton m'a soudain mis dans une rage folle et je l'ai empoigné par sa barbiche. Mais les deux policiers se sont aussitôt jetés sur moi, m'ont repoussé violemment, tandis que l'un d'eux…

» Mon Dieu, Steffi, ne prends pas un air si effaré ! Si je suis capable d'en parler calmement, tu peux toi aussi garder ton calme. En fin de compte, c'est une chose qui m'est arrivée à moi, et pas à toi. Tu veux peut-être que j'arrête ?… Non, eh bien alors…

» Où en étais-je ? Ah oui !… L'un des deux policiers m'a dit : "Pas de bêtises, suivez-nous !" L'autre a ajouté : "Je crois qu'il lui faut les menottes…" Alors, je me suis laissé emmener.

» En passant la porte vitrée qui mène dans l'antichambre, je me suis retourné et j'ai vu le brocanteur assis tranquillement à son bureau, et qui continuait son travail, comme si de rien n'était. Ce qui m'arrivait ne le concernait plus. C'est cette indifférence qui m'a rendu furieux. J'ai voulu me ruer sur lui, mais les deux policiers m'ont retenu. Il s'est ensuivi une empoignade, au cours de laquelle deux fauteuils ont été renversés et la porte vitrée a volé en éclats. Mais, à deux, ils étaient évidemment plus forts que moi, et ils n'ont pas eu de mal à me maîtriser.

» Ils m'ont donné mon manteau à porter, m'ont fait descendre les escaliers. L'un devant, l'autre derrière moi. C'est un escalier en colimaçon, très étroit, qu'il faut descendre prudemment, marche par marche, tant il fait sombre dans cette vieille bâtisse. Soudain, celui qui me suivait a glissé et est tombé. C'est alors que j'ai poussé l'autre dans le dos, et il a dévalé d'un coup une dizaine de marches. J'ai remonté l'escalier. Je ne sais pas comment, mais en quelques secondes, j'avais un étage d'avance sur mes poursuivants. J'ai continué à courir et je me suis retrouvé au second, puis sur le palier du grenier. Je n'avais pas de plan, de dessein, de stratégie.

J’obéissais à une sorte d’instinct. Je voulais être libre, être débarrassé de ces deux hommes – je n’avais pas d’autre idée en tête que celle-là.

» La porte du grenier était entrouverte. Je suis entré, j’ai retiré la clef et j’ai fermé de l’intérieur.

» C’était une petite pièce avec deux portes, conduisant chacune dans un réduit tout aussi étroit. Le sol était encombré de tout un bric-à-brac de vieilleries : des meubles disloqués, des planches cassées, des paillasses éventrées. J’ai cherché une cachette. Il y en aurait eu plusieurs, mais où que je choisisse de me mettre, on m’aurait tout de suite trouvé. Il n’y avait plus aucune possibilité de fuir, d’autant que les policiers commençaient déjà à attaquer la porte.

» Et c’est à ce moment-là seulement que j’ai été gagné par le doute, le désespoir. J’avais été incapable, jusqu’alors, de la moindre réflexion. Mais j’ai pris conscience à cet instant de ce qui m’attendait. Je me suis vu soudain dans une cellule de prison. Je suis de la campagne, comme tu sais. Et je ne supporte même pas l’atmosphère confinée de la ville. J’étoufferais, dans une cellule. Alors qu’il y a quelqu’un pour m’épier, me guetter ; qu’il faut que je me lève quand on me dit de me lever ; qu’il faut que je suive quand on m’ordonne de suivre ; qu’il faut que je réponde quand on me pose des questions ; qu’il faut que je mange, que je dorme, que je travaille, quand il plaît aux autres de me faire manger, dormir ou travailler… C’est au-dessus de mes forces ! Hier encore, j’étais libre, je pouvais faire ce qui me plaisait, je pouvais entreprendre plein de choses. Me sont revenus des tas de projets que j’ai eus en tête pendant des années et que je n’ai jamais réalisés. Des choses insignifiantes, futiles : que je n’ai jamais bu un verre de bière avec une paille – voilà, par exemple, qui est impardonnable ! On dit que cela rend saoul, mais je n’ai jamais essayé. Et aussi une chose à laquelle je pense depuis longtemps : suivre pas à pas un inconnu, le premier venu, pour tout savoir de lui, ce qu’il fait, à quoi il passe son temps, comment il gagne sa vie. Que j’aie pu, aujourd’hui, m’asseoir sur un banc dans le jardin public,

attendre l'aventure, mettre en émoi une demoiselle en lui racontant je ne sais quelle histoire insensée – tout cela m'a traversé l'esprit, et je me suis dit que c'était des choses que je pouvais faire avant, hier encore, des petites choses, peut-être risibles, mais que c'était cela, la liberté ! Et soudain j'ai mesuré combien j'avais été riche malgré toute ma misère, ce que cela représentait d'avoir pu disposer de mon temps, et j'ai compris, comme jamais auparavant, ce que cela signifiait : être libre. Tandis que maintenant déjà, j'étais un prisonnier, un détenu. Les quelques pas que je pouvais encore faire dans le capharnaüm de ce grenier étaient mes derniers d'homme libre ! La tête me tournait. À mes oreilles résonnait le mot : libre ! Libre ! Libre ! Mon cœur était près d'éclater, sous la violence de ce seul désir : être libre ! Rien qu'un jour encore, rien que quelques heures encore ! Quelques heures !… Et j'entendais, pendant ce temps, les policiers qui forçaient la serrure, ils seraient là dans un instant, il n'y avait plus d'issue, et alors je me suis dit : plutôt mourir que de me laisser prendre… Mais calme-toi, Steffi, cela ne sert à rien de me faire des reproches, maintenant.

» Je suis allé à la fenêtre. En bas, il y avait un jardin. Une pelouse, quelques lilas en fleur, un parterre avec des fuchsias, peut-être des pensées, ou bien encore des œillets. Et un arbre. Par une fenêtre ouverte, on entendait la musique d'un gramophone : *le Prince Eugène, noble chevalier*.

» Et c'est cette musique qui m'a donné du courage. Je me suis dit : au prochain refrain, au mot "Belgrade", il faut… il faut que tu sautes… J'ai fermé les yeux, et puis le mot "Belgrade" est arrivé, mais bien plus vite que je l'attendais ; alors j'ai repoussé l'instant fatal, jusqu'au mot "pont" dans "Ils ont jeté un pont…" ; et puis je l'ai repoussé encore une fois, jusqu'à "là-bas" dans "Ils sont allés là-bas"… Et je m'y suis tenu : "là-bas" était bien le mot juste, aussi péremptoire qu'un ordre qu'on vous donne. Alors je me suis penché très loin en avant, dans le soleil, j'ai savouré les dernières secondes qui me restaient et puis j'ai plongé "là-bas". J'ai perdu

l'équilibre, j'ai encore entendu sonner le premier coup de neuf heures au clocher, et puis…

— Et puis ? s'écria Steffi Prokop.

Elle avait agrippé Demba par les épaules et fixait sur lui des yeux écarquillés.

— Et puis rien… J'ai perdu connaissance.

— Tu as perdu tout de suite connaissance ? demanda Steffi dans un souffle, blême de peur.

— Non, pas tout de suite. Je me souviens avoir dévalé le toit d'ardoises ; et puis d'avoir vu deux hirondelles s'envoler de leur nid, près de la lucarne. J'ai eu également l'impression d'entendre un cri, et au même moment, j'ai éprouvé un étrange sentiment de rancœur à l'égard de ma mère, un sentiment que j'avais oublié depuis des dizaines d'années. Autrefois, en effet, il y a très longtemps de cela, lorsque j'étais un tout jeune enfant, ma mère m'a un jour fait tomber par terre. Et j'avais éprouvé alors un sentiment à la fois de peur – peur de me faire mal – et de colère puérile, d'entendre ma mère crier si fort. Et c'est ce même sentiment qui m'envahissait maintenant. Mais, aussitôt après, j'ai perdu connaissance. Probablement avais-je heurté en tombant quelque chose de la tête, sur le mur de la maison ou bien à la gouttière.

» Lorsque je suis revenu à moi, je ne savais plus ce qui était arrivé. J'ai essayé de rassembler mes esprits. En vain. J'étais incapable de concevoir une idée claire. C'était atroce. Puis, soudain, j'ai fini par y arriver. "Qui es-tu ?" me disais-je dans ma tête. La question n'était peut-être pas si précise, si explicite que je la formule maintenant ; c'était plutôt comme si, dans un trou noir, je cherchais à tâtons, avec l'énergie du désespoir, quelque chose où me raccrocher. Et puis, tout à coup, j'ai su à nouveau qui j'étais, et je ne me suis plus posé qu'une seule question : "Où suis-je ?" J'étais peut-être chez moi, dans mon lit, à attendre Miksch – c'est celui qui partage la chambre avec moi –, debout ! Ou bien j'étais dans ma salle de classe, en cinquième, assis à ma place, à l'avant-dernier rang… Mais non ! Comment peut-on s'endormir comme cela,

en plein jour, au beau milieu d'une salle de café !… J'ai soudain reconnu où j'étais – les buissons, l'arbre, la maison, tout tournait autour de moi… Je me suis souvenu du vieux brocanteur, du moutardier en émail, des deux policiers, et j'ai soudain réalisé parfaitement ce qui était arrivé et où j'étais.

» Le gramophone continuait de jouer, et la musique en était encore à "Ils sont allés là-bas". Au clocher de l'église sonnaient encore neuf heures. Tout cela – depuis le moment où j'avais sauté et perdu connaissance jusqu'à l'instant où j'avais rassemblé mes esprits – tout cela n'avait pas duré plus de deux secondes.

» Ma tête me faisait terriblement mal. Malgré cela, j'ai essayé de me lever. J'y suis parvenu. À côté de moi, il y avait sur le sol des branches cassées. J'étais tombé sur le noisetier, et les branchages avaient amorti ma chute. J'ai essayé de marcher. Mais j'ai ressenti, dans mes jambes aussi, à ce moment-là, une petite douleur. J'avais dû vraisemblablement me faire quelques égratignures.

» J'ai regardé autour de moi. Pas âme qui vive. Personne ne m'avait vu. Seul un chat qui, dans sa fuite éperdue, avait filé à travers le jardin. Les deux policiers étaient encore probablement en train de s'affairer autour de la serrure du grenier.

» Mes douleurs à la tête se sont dissipées. J'avais mon chapeau et mon manteau par terre, à côté de moi. Je les ai ramassés tous les deux. Ainsi que mes limettes qui, bizarrement, n'étaient pas cassées. Je me suis rendu compte que j'étais tombé sur un tas de sable et j'ai nettoyé comme j'ai pu ma veste et mon pantalon. Puis j'ai traversé le vestibule de la maison, passé la porte de la rue, qui était restée ouverte, et je suis sorti, sans rencontrer personne ; j'ai tourné au coin de la rue : j'étais libre !

Stanislas Demba se leva, puis se rassit lentement. Il baissa les yeux, d'un air soucieux, et dit :

— Sauf les menottes !

9

— Oui, reprit Demba, sauf les menottes… Je ne te l'ai pas dit ? Ils m'ont passé les menottes, la deuxième fois, au moment où j'allais empoigner le vieux. Là-haut, dans son bureau, devant la porte vitrée. Et au début, quand je me suis retrouvé dans le jardin, je les avais complètement oubliées. Je ne me suis vraiment pas rendu compte que j'étais enchaîné, même en brossant mes vêtements. Il n'y avait qu'une seule chose qui importait : j'étais libre ! Je pouvais me déplacer où je voulais, comme je voulais ; je pouvais m'en aller…

» Il n'y avait personne dans la Klettengasse. Je n'ai même pas pensé à dissimuler mes mains, tant j'étais imprudent et inconscient, tant j'étais aveugle sur mon infortune, sur le danger qui me guettait, avec ces menottes aux mains.

» J'ai senti à nouveau l'écœurante odeur de malt, et je me suis bouché le nez. Je suis passé devant une fenêtre de rez-de-chaussée, où une vieille femme regardait dans la rue, derrière la vitre fermée. Soudain son visage a pris une expression effarée, comme pétrifié de peur. Elle est restée bouche bée, à me regarder fixement, incapable de crier. Alors, en voyant ce visage effaré, je me suis fait peur moi-même et j'ai caché aussitôt mes mains sous mon manteau, que je portais sur le bras. Puis j'ai tourné au premier coin de rue.

» J'ai suivi un dédale de ruelles étroites, j'ai changé plusieurs fois de direction. Bientôt, j'ai été sûr que les policiers, à moins d'un hasard, ne pourraient plus retrouver ma trace. Il fallait maintenant que je sorte au plus vite de Heiligenstadt. En passant devant un mendiant, je me suis arrêté pour lui donner quelque chose. Une aumône pour remercier la providence d'être encore en liberté. Mais, au dernier moment, je me suis rendu compte que c'était

impossible, que j'allais me trahir en prenant quelque chose dans ma poche. J'ai donc laissé là le mendiant, qui avait déjà psalmodié sa formule de remerciement et de bénédiction. J'ai certainement déçu son attente, mais je ne pouvais vraiment rien faire pour lui, et je suis resté son débiteur pour son « Dieu vous le rendra ! » reçu par avance. Et c'est à ce moment-là seulement, en continuant mon chemin, que j'ai senti pour la première fois que les menottes représentaient bien davantage qu'un petit inconvénient désagréable, même si je ne mesurais pas encore tout ce qu'elles signifiaient : un terrible et oppressant fardeau sous lequel on s'enfonce inexorablement, comme dans *les Mille et Une Nuits,* le vieillard accroché aux épaules de Sindbad le Marin.

» J'ai entendu la sonnerie d'un tramway. J'ai pressé le pas et suis arrivé sur une place, avec un petit square. À la station de tramway, il y avait une voiture à l'arrêt. Je suis monté. À peine à l'intérieur, je me suis rendu compte aussitôt qu'il me serait impossible de prendre mon billet, avec mes mains enchaînées ! Par bonheur, la voiture était pleine de monde et le contrôleur se trouvait encore assez loin de l'endroit où j'étais. J'ai attendu la prochaine station, et au moment où le contrôleur s'approchait de moi, je suis descendu, comme si j'étais arrivé à destination. Puis je suis allé à pied jusqu'à l'arrêt suivant. J'ai répété trois ou quatre fois la même opération. Grâce à cette méthode, j'ai pu quitter rapidement le quartier et me mettre en sécurité.

— Alors, ils ne te retrouveront plus, dis-moi, Stanie ? demanda Steffi Prokop d'une voix angoissée.

— Ne te fais pas de souci pour cela, mon enfant. Vienne est une grande ville. Et si la fatalité voulait que je rencontre à nouveau ces policiers, ils ne me reconnaîtraient sûrement pas. Ils n'ont pu me voir que quelques secondes, et encore, seulement dans la pénombre… Et puis, j'ai changé de chapeau et de manteau. Je crois bien que la pèlerine a été inventée exprès pour les gens qui veulent cacher leurs mains ! En plus, je me suis fait tailler la moustache à l'anglaise. Je ne suis plus le même, n'est-ce pas ?

— Non, plus tout à fait.

— Tu vois bien…, dit Demba, satisfait. Cela n'a d'ailleurs pas été facile, pour me faire raser… Tout s'est bien terminé, mais j'ai failli me retrouver dans une situation extrêmement délicate. J'avais pris mes précautions, et avant d'entrer dans le magasin, j'avais sorti l'argent, sous un porche. Tout le temps qu'on m'a rasé, j'ai gardé à la main ma pièce de cinquante hellers. Puis je me suis levé et, tandis que le garçon donnait un coup de brosse à mes vêtements, j'ai laissé tomber ma pièce, comme par inadvertance. Le garçon l'a aussitôt ramassée, et je m'apprêtais à partir, content de la bonne idée que j'avais eue, lorsqu'il me dit : » – Encore dix hellers, s'il vous plaît, Monsieur.

» – Comment ?

» – Cela fait quarante hellers, en tout.

» – Eh bien ! J'ai fait tomber cinquante hellers, à l'instant.

» – Pardon, trente, Monsieur, répond le garçon.

» Il me montre, et effectivement, il n'a en main qu'une pièce de trente.

» – Il y a une pièce de vingt hellers qui a dû rouler quelque part, cherchez bien, dis-je.

» Et à se baisse pour chercher. J'avais l'intention, pendant qu'il ne me regardait pas, de prendre vingt hellers dans ma poche et de les poser sur la table. Mais par malheur, juste à cet instant, un client est entré dans le magasin – j'ai eu tout juste le temps de cacher mes mains. C'est alors que le garçon, fatigué de chercher, me dit :

» – Je ne vois rien, Monsieur doit se tromper…

» Je lui réponds sans broncher :

» – Absolument pas. J'en suis sûr. Cherchez encore…

» Il refuse :

» – Monsieur a perdu trente hellers. Je l'ai vu.

» J’étais aux abois.

» – J’avais cinquante hellers, dis-je, ils sont bien quelque part !…

» Et c’est alors que le client qui venait d’entrer s’en est mêlé à son tour, disant qu’on allait quand même pas le faire attendre à cause de quatre malheureux sous, qu’il n’avait pas de temps à perdre, lui ! Je ne savais plus quoi faire et dans mon désarroi, pour gagner du temps, je dis :

» – Vous avez regardé sous la caisse ? C’est là qu’elle a roulé !

» Le coiffeur regarde, et miracle – tu te rends compte ! : il trouve effectivement l’argent à cet endroit… Je suis parti sans demander mon reste. J’étais dans l’état de quelqu’un qui a failli à l’instant passer sous les roues d’une voiture… Je n’avais jamais réfléchi auparavant au nombre de fois, dans une journée, où l’on a besoin de ses mains. Bien plus souvent que de sa tête, tu peux me croire, Steffi…

— Et qu’est-ce que tu vas faire, maintenant ?

— Maintenant ?… Deux choses. D’abord me procurer deux cents couronnes. Pour cela, je n’ai pas besoin de toi, Steffi, je peux y arriver tout seul. Mais pour enlever les menottes, là, tu peux m’aider…

Steffi Prokop ne répondit rien. Elle réfléchissait.

— Je t’ai tout dit, Steffi. Il n’y a qu’à toi que j’ai raconté tout cela. C’est à toi de décider si je suis coupable ou non. Je ne t’ai rien caché. Pourquoi j’ai fait tout cela, et le reste. Le verdict t’appartient. Je suis acquitté, n’est-ce pas ?

Steffi Prokop secoua la tête.

— Non.

Demba se mordit les lèvres.

— Tu refuses de m’aider, alors ?

— Mais non, tu sais bien. Fais-moi voir les menottes !

— Non !… Si tu trouves que j'ai eu tort, je n'ai pas besoin de ton aide. Pourquoi est-ce que tu m'aiderais, d'ailleurs, si tu me condamnes ?

— Je t'ai expliqué tout à l'heure, Stanie, répondit Steffi à voix basse, sur un ton implorant, qu'une femme pouvait aimer un homme, même s'il est laid, même s'il n'est pas très intelligent. Donc aussi même si c'est un malfaiteur, Stanie. Fais-moi voir tes menottes.

— Non ! dit Demba, en reculant sa chaise, pour quoi faire ?

— Il faut bien que je les voie, pour pouvoir t'aider !

Stanislas Demba jeta un œil inquiet vers la porte.

— Il y a quelqu'un qui vient !

— Mais non, ils sont encore en train de manger ! Papa attend d'avoir fini pour venir s'allonger ici, sur le divan. Fais voir…

Stanislas Demba sortit lentement, d'un geste hésitant, ses mains de dessous la pèlerine.

— Au fond, cela m'est égal, que tu me considères ou non comme un criminel. Je suis après tout seul juge de mes actes…, dit-il en jetant à Steffi un regard anxieux qui contredisait le ton décidé de ses paroles.

— C'est donc cela, des menottes ! murmura Steffi Prokop.

— Tu les imaginais autrement ? demanda Demba, en rentrant aussitôt prestement ses mains sous son manteau. Deux manchettes d'acier avec une chaînette ! Des menottes ! Le mot n'a rien à voir avec la chose. Il est trop anodin. Il m'a toujours fait penser à une promenade en traîneau, sur la neige, en hiver, ou bien à une marotte de bouffon. Cela sonne bien : des menottes ! Et pourtant, c'est pire que la lèpre !

— La chaîne est assez mince, constata Steffi Prokop, elle ne devrait pas être difficile à limer. (Elle se leva.) Papa a une trousse à outils. Attends, je vais chercher une lime.

Elle revint quelques instants plus tard, avec deux limes, une petite et une grande.

— Tends la chaîne aussi fort que tu peux, maintenant. Voilà, comme cela. Dépêchons-nous.

Elle commença à attaquer à la lime la chaîne d'acier.

— Et qu'est-ce qui t'arriverait, Stanie, s'ils te retrouvaient ? demanda-t-elle. Ne bouge pas toujours les mains comme cela, je n'y arriverais jamais…

— Deux années de cachot.

— Deux années ? dit Steffi Prokop en levant des yeux effrayés.

— Oui, à peu près. Peut-être pas tout à fait.

Steffi Prokop ne dit plus rien, occupée seulement à limer la chaîne, encore et toujours, sans relâche.

— Oui, dit Demba, c'est le plus terrible, dans tout cela. Cette disproportion entre la faute et la peine ! Deux années de cachot ! Deux années de tortures ininterrompues !

— Arrête ! dit soudain Steffi Prokop, ne parle pas si fort. Ils entendent tout, dans la pièce à côté.

— Deux années de torture ! répéta doucement Demba. Il faut appeler les choses par leur nom. La prison, c'est bien la dernière survivance de la torture, la plus insoutenable. Les petits supplices – le carcan, le chevalet – ont été abolis, mais on a conservé le plus atroce : le cachot. Être enfermé nuit et jour entre les quatre murs d'une cellule, comme un animal en cage – n'est-ce pas de la torture ?

— Tiens-toi tranquille, Stanie. Sinon, je n'y arriverai pas.

— Et tout le monde le sait, et cela n'empêche personne d'aller au théâtre, de se promener, de manger, de dormir. Cela ne coupe l'appétit de personne, ne trouble le sommeil et la quiétude de personne qu'au même moment, il y ait des milliers d'autres gens soumis au supplice du cachot ! Si les gens étaient vraiment capables de se représenter, d'imaginer

réellement tout ce qu'il y a derrière la simple formule « deux années de prison », ils hurleraient d'effroi, de terreur. Mais ils sont trop insensibles et, dans l'histoire, on n'a pris qu'une seule fois la Bastille.

— Mais il faut bien qu'il y ait une justice !

— Tu crois vraiment ? Peut-être. Il faut bien. Écoute, je vais te dire quelque chose, te confier un terrible secret : il n'y a pas besoin d'y avoir une justice !

Demba reprit sa respiration. Le visage pourpre, la voix rauque et hésitante, il poursuivit son discours enflammé :

— Il n'y a pas besoin d'y avoir une justice. La justice est une ineptie. Un rempart qui tombe au moindre vent de panique. C'est la justice qui est responsable de tous les crimes qui sont et seront commis !

— Je ne comprends pas, Stanie.

— Que l'humanité s'arroge le pouvoir de punir, voilà l'origine de toutes les déficiences intellectuelles… Si la justice n'avait pas inventé le châtiment, il y a déjà longtemps que l'on aurait trouvé le moyen de rendre tous les crimes impossibles, superflus ou inutiles. Quels progrès aurions-nous faits en toutes choses si nous n'avions ni gibet, ni cachot ! Plus d'incendies, faute d'incendiaires. Plus d'armes, plus d'assassins… Plus de voleurs, chacun ayant selon ses besoins et ses désirs… Je me dis parfois qu'il est heureux que la maladie ne soit pas un crime, car, sinon, nous n'aurions plus de médecins, nous n'aurions que des juges…

— Arrête de bouger tout le temps, Stanie, je n'y arriverai jamais.

— Je ne peux pas m'empêcher de penser à la petite fille de ma voisine de palier. Elle aussi a vu s'abattre le glaive de Thémis ! Un jour, sa mère est tombée avec elle du marchepied d'un tramway. L'enfant est passée sous le pare-chocs de la voiture suivante et a eu une jambe broyée. On a dû l'amputer. Toutes les deux, la mère et l'enfant, ont déjà assez à pleurer sur leur malheur – penserait-on. Eh bien, non ! Ce n'est pas

encore assez. La justice s'en est mêlée, elle est là pour sévir. La mère a été accusée de négligence. Et elle a été condamnée. Une amende de cent couronnes. Bien qu'elle fût veuve d'un employé des postes, elle disposait de cette somme, qu'elle avait mise de côté pour sa fille. Et maintenant l'enfant, qui est infirme, doit, en plus, vivre dans l'indigence ! Ainsi l'a voulu la justice… Une enfant qui n'a pas de quoi manger – voilà ce qu'il advient lorsque les hommes rendent leur justice ! Et il aurait fallu que je me remette entre les mains de cette sorte de juges, avec leur vile et inepte conception du « châtiment » ! … As-tu enfin fini, Steffi ?

— Non ! Je n'y arrive pas ! La chaîne est trop solide. Cela n'ira pas, Stanie ! dit Steffi en éclatant en sanglots et en jetant un regard désespéré sur les pauvres mains de Stanislas Demba.

10

— Qu'est-ce qui se passe, ma chérie ? On dirait que tu pleures ! Qu'est-ce qui t'arrive ?

M. Stephan Prokop était entré si précipitamment dans la pièce que Demba n'avait pas eu le temps de rentrer ses mains sous son manteau. Il était resté figé sur sa chaise, ne trouvant provisoirement d'autre refuge, pour ses mains, que le dessous de la table.

— Il s'est passé quelque chose entre vous ? demanda M. Prokop à Demba.

— Non, absolument rien, répliqua aussitôt Demba. Steffi pleure parce que mon petit chien s'est fait écraser ; la nouvelle l'a profondément émue.

Tout en disant ces mots, Demba regardait avec inquiétude M. Prokop se diriger vers le sofa, d'où l'on pouvait parfaitement voir en dessous de la table.

— Il s'est fait écraser ? dit Prokop.

— Oui. Par une voiture de boucher…

Demba abrita ses mains derrière un dossier de chaise, mais, voyant M. Prokop interrompre soudain sa ronde autour de la pièce et s'arrêter devant lui, il les fit aussitôt disparaître à nouveau sous la table.

— Je ne savais pas que vous aviez un chien, Monsieur Demba. À l'époque où vous viviez chez nous, je me souviens très bien, vous ne pouviez pas souffrir les chiens !…

M. Prokop s'allongea sur le sofa.

— C'est un chien qui m'a suivi, dit Demba.

Le dessous de la table se révélait maintenant un refuge trop peu sûr.

— Comment était-il ? interrogea encore M. Prokop.

— Un petit griffon avec des taches brunes. Vous ne vous souvenez pas ? Je l'ai amené une fois ici, reprit Demba, tout en essayant de mettre un dossier de chaise entre lui et M. Prokop.

— Je crois me souvenir, en effet. (M. Prokop tira de sa pipe une volute de fumée.) Comment s'appelait-il, déjà ?

— Cyrus, dit Demba, à qui, sur le moment, aucun autre nom ne vint à l'esprit que celui de son adversaire à quatre pattes de ce matin.

M. Prokop, qui nettoyait sa pipe, laissa passer un temps de silence.

— Ah oui ! Cyrus, c'est exact, dit-il, drôle de nom, d'ailleurs, pour un chien. Cyrus a donc rendu l'âme ? Toutes mes condoléances ! Ma chérie, arrête de pleurer, maintenant ! Va manger, cela va être froid, maintenant. (Il bâilla. Il avait toujours sommeil, après les repas.) Mais j'y pense, tu ne vas donc pas au bureau, cet après-midi ?

Steffi se leva, déplissa son tablier, jeta un regard furtif vers les mains de Demba, aussi promptes à se réfugier sous la pèlerine qu'un renard dans son terrier. Puis elle alla dans la pièce voisine. La porte resta ouverte, et une odeur de viande bouillie et de beurre fondu parvint jusqu'à Demba.

Il se leva à son tour, pour aller contempler tous les bibelots sur la commode : un gnome avec une barbe blanche de patriarche et une amanite rouge à la main en guise de parapluie, toute une famille de petits chats en porcelaine, une tente de touareg sous un palmier – fabriquée par le père de Steffi avec des bouchons de liège. Le vieux Prokop aimait ces sortes d'objet. Il y avait également un petit nécessaire à couture en boîte d'allumettes et, au mur, un portrait de l'Empereur composé avec des vieux timbres-poste.

— S’il te plaît, ma chérie, apporte-moi ma bière ! demanda M. Prokop, je l’ai laissée sur la table.

Steffi apporta la bière. Prokop but son verre, reposa sa pipe. Puis il se retourna, le visage contre le mur. Au bout de quelques minutes, il s’endormit.

C’est alors que Steffi se rapprocha de Demba, sur la pointe des pieds.

— Mon Dieu, Stanie, qu’allons-nous faire, maintenant ?

— Je lui ai bien donné le change, n’est-ce pas ? Je n’en suis plus à mon premier mensonge, depuis ce matin !

Steffi Prokop recommença à sangloter.

— Quel malheur ! Quel malheur !

— Arrête donc de pleurer comme cela ! dit Demba sur un ton bourru, cela ne sert à rien. Il faut essayer encore une fois, c’est tout.

— Mais je n’y arrive pas ! Je n’y arriverai pas ! J’ai beau appuyer de toutes mes forces, il n’y a rien à faire. Je n’arrive pas à entamer la chaîne. Elle doit être en acier spécial. Qu’est-ce qu’on va faire, maintenant, Stanie ?

— Cesse donc de pleurer, enfin ! Tu vas finir par réveiller ton père !

Stanislas Demba essaya maladroitement de caresser les cheveux de Steffi. C’était touchant et risible à la fois : ces deux mains attachées, attelées ensemble comme des chevaux de trait ou des mulets. Comme un compagnon d’infortune résigné, docile et obstiné – telle était la main gauche de Stanislas Demba.

Demba laissa tomber les bras, Steffi cessa de pleurer et dit soudain :

— Il y a une serrure. C’est donc qu’on doit pouvoir l’ouvrir !

— Évidemment.

— On a à la maison une quantité de petites clefs comme cela. Dans l'entrée, il y une boîte accrochée au mur qui en contient peut-être une trentaine ! Il y en a bien une qui ira ! Il faut toutes les essayer !

Elle revint avec une poignée de ces petites clefs et les disposa sans faire de bruit les unes à côté des autres, sur l'appui de fenêtre.

Elle essaya la première.

— C'est celle de l'horloge de la salle à manger… Elle est trop grande, malheureusement !

Elle prit la seconde.

— C'est celle de mon étui à violon… Trop grande, elle aussi ! Elle ne rentre même pas dans la serrure. Attends un peu, celle-là peut-être ? C'est celle du coffret où maman range ses boucles d'oreilles et ses billets de loterie… Non plus !

Elle essaya toutes les clefs, les unes après les autres. Aucune ne marchait. Elle en trouva bien une qui tournait dans la serrure, mais sans pouvoir l'ouvrir pour autant.

Elle réfléchit un moment, fouilla d'un geste hésitant dans la poche de son tablier et sortit une dernière petite clef.

— C'est celle de mon journal intime. Il y a une serrure sur mon petit carnet, et on peut le fermer à clef. Je suis sûre qu'elle va aller…

— Pas la peine ! Elle n'ira pas non plus.

— Mais si ! Mais si ! Laisse-moi essayer… Tu vois bien !… Non, celle-là non plus. Trop petite !

Elle regarda Stanislas Demba d'un air désemparé.

— Stanie ! Qu'est-ce qu'on va faire ? Elle est trop petite !

— Il faut faire faire une clef. Par un serrurier. On va prendre l'empreinte… Où est-ce qu'on peut trouver de la cire ?

— J'en ai à la maison.

— Pour quoi faire ?

— Tu sais bien, je fais un peu de peinture – des fleurs, des oiseaux, toutes sortes de motifs sur du papier de soie, des rubans. C'est une technique particulière, pour laquelle on a besoin de cire. Aux endroits qui ne doivent pas être colorés, on coule un peu de cire liquide. J'en ai un gros morceau d'avance à la maison. Attends, je vais le chercher tout de suite.

Elle revint quelques instants après avec le morceau de cire et prit l'empreinte de la serrure.

— Il suffit maintenant que tu portes cela chez un serrurier, dit Demba, mais sois prudente et fais bien attention à ce que tu dis, pour ne pas éveiller de soupçons.

— Non, je ne vais pas aller chez un serrurier. En face de chez nous habite une famille dont le fils aîné est apprenti dans un atelier de mécanique. Il est déjà venu plusieurs fois chez nous, pour réparer des serrures. À cette heure-ci, à midi, il est sûrement chez lui. Je vais lui dire que j'ai perdu la clef de mon journal intime, que je ne peux pas le lui apporter, parce qu'il y a dedans des choses personnelles, et que c'est pour cela que j'ai fait une empreinte… Il n'aura aucun soupçon… Reste là, j'y vais tout de suite.

Cinq minutes passèrent avant qu'elle revînt. Elle avait le visage rouge de joie et d'émotion.

— Tout s'est déroulé comme prévu. Au début, il a voulu voir mon carnet, en disant qu'il en avait absolument besoin. Tu comprends, comme il est très amoureux de moi, il aurait bien voulu savoir si j'ai écrit quelque chose sur lui dans mon journal. C'est pour cela qu'il tenait tant à l'avoir. Mais j'ai réussi à lui enlever cette idée de la tête. À huit heures, en revenant de son travail, il me donnera la clef.

— Seulement à huit heures ?

— Oui, à huit heures. Il n'y a pas moyen de l'avoir plus tôt. Il faudra patienter jusque-là. Tu sais ce que je te propose ? Tu restes tranquillement chez toi, tu t'enfermes à clef, tu ne laisses entrer personne. À huit heures, je viens te rejoindre et

je t'apporte la clef. C'est toi-même qui viendras m'ouvrir, quand je sonnerai. Personne ne peut me voir, n'est-ce pas ?

— Non, personne.

— Tu seras seul ? Tu habites avec un autre locataire, je crois ?

— Miksch ? Il est toujours de service, le soir.

— Je suis curieuse de voir où tu habites. Je ne suis encore jamais allée chez toi. Il y a sûrement beaucoup de désordre. J'en profiterai pour ranger un peu. Autrefois, quand tu logeais chez nous, j'ai souvent rangé tes affaires sur ton bureau. Allez, maintenant, rentre vite chez toi et attends-moi. Il ne faut surtout pas que tu sortes, Stanie ! Tu es perdu, sinon ! Promets-le-moi, Stanie !

Mais Stanislas Demba avait l'esprit entièrement occupé par l'idée de supplanter son rival, grâce à l'argent qu'il trouverait moyen de se procurer. Il en oubliait toute prudence et sagesse.

— C'est impossible, dit-il, je ne peux pas rentrer chez moi maintenant. Miksch est encore là-bas, à cette heure-ci. Il ne s'en va que le soir. Et entre-temps, j'ai un tas de choses à faire, comme je t'ai dit. Il faut que je me procure de l'argent…

— Je sais, pour Sonia, dit Steffi en opinant de la tête.

Demba remit son chapeau, d'un geste cérémonieux et grotesque à la fois, avec les deux mains ensemble, comme sur les fresques des tombeaux égyptiens. Puis il se leva.

— Stanie ! s'écria Steffi Prokop, Stanie, il faut que tu t'enfermes quelque part, que tu ne te montres à personne. Suis-moi, je t'en prie. Tu es en danger. Si quelqu'un te voyait comme cela…

Elle s'interrompit. De l'autre côté de la pièce, sur le sofa, le vieux Prokop avait bougé. Tous les deux tendirent l'oreille.

— Tu crois qu'il a entendu quelque chose ? murmura Demba.

— Mais non, reprit Steffi tout bas, il n'est même pas réveillé. Stanie, suis-moi ! Si jamais quelqu'un s'apercevait que…

— Mais, mon enfant, c'est justement cela qui est excitant ! dit Demba d'une voix étouffée, vois-tu, avec ces menottes aux mains, je suis comme à l'écart du monde ! Tout seul contre des millions d'autres gens. Qui jette un œil sur mes mains enchaînées devient à l'instant même mon ennemi, et moi le sien, même si c'est l'homme le plus pacifique qui soit. Il ne se demandera pas qui je suis, ce que j'ai fait, il me fera aussitôt la chasse, et un sanglier, un renard ou un chevreuil déboucherait de la rue que la poursuite ne serait pas plus effrénée, plus impitoyable que si mon manteau tombait par terre et découvrait mes mains…

— Tu vois bien ! C'est ce que je voulais t'expliquer, tout à l'heure !

— Mais c'est justement cela qui m'attire et me fascine ! Je me promène tranquillement au milieu de millions d'ennemis, sans qu'ils me reconnaissent, et je les nargue ! Ce matin encore, je me serais peut-être trahi. Je n'étais encore qu'un débutant. Mais maintenant – tu ne t'imagines pas la dextérité que j'ai acquise pour ne jamais montrer mes mains ! Je trouve même presque dommage d'arrêter ce manège dès ce soir… Donc, ce soir, à huit heures, n'est-ce pas ?

Steffi le raccompagna jusqu'à la porte de l'appartement.

— Où vas-tu aller, maintenant ? demanda-t-elle.

— Au travail ! cria Demba, en descendant déjà l'escalier.

11

Mme Hirsch, l'épouse de l'avocat à la Cour et au tribunal, dans l'Esslinggasse, fit irruption, hors d'haleine, dans le cabinet de son mari. Elle se laissa tomber dans le profond fauteuil de cuir destiné aux clients, et qui se trouvait à côté du bureau de l'avocat. Elle poussa un soupir d'asthmatique et brandit plusieurs billets de banque sous le nez de son mari.

— Dis-moi, Robert, qu'est-ce que je dois faire avec ces quatre-vingts couronnes ?

— J'ai justement sous les yeux les actes de la vente par adjudication de la villa « Elfriede », à Neuwaldegg. Douze pièces d'habitation, mansardes pour les domestiques, garage, un parc magnifique, à deux minutes de la ligne de tramway… Tu y vas et tu fais une offre 1

— Trêve de plaisanterie ! Je suis très ennuyée. Je ne sais pas si je dois garder ou non cet argent. C'est le salaire du mois pour le répétiteur de Georg et d'Erich, M. Demba. Eh bien, imagine-toi que M. Demba ne veut pas le prendre !

— Son salaire du mois ? On est déjà le premier, aujourd'hui ?

— Non, mais il avait demandé que je le paye en avance.

— Et maintenant, il ne veut pas le prendre ? L'avocat tapota son cigare, pour en faire tomber la cendre.

— Non, il n'en veut pas. Attends que je te raconte ce qui s'est passé. Il y a un quart d'heure, on sonne à la porte ; Anna annonce M. Demba ; je m'étonne : que peut-il bien me vouloir à deux heures de l'après-midi, alors qu'il sait très bien que les enfants sont encore à l'école et ne rentrent qu'à quatre heures ? J'avais quelque chose à régler avec la cuisinière, alors je lui

fais dire de patienter au salon, de prendre un siège en attendant. Et dès que j'ai eu fini avec la cuisinière, je suis entrée.

Mme Hirsch marqua une petite pause pour reprendre son souffle, poussa un léger soupir qui voulait signifier combien elle était accablée par toutes les tâches de la vie domestique. Elle reprit :

— Quand je suis entrée dans la pièce, il s'est levé d'un bond, exactement comme la bonne quand je la surprends près du sucrier. Elle est bien brave, par ailleurs, cette Anna, elle n'a qu'une seule faiblesse : les sucreries… Bref, Demba avait également l'air de quelqu'un qui a fait quelque chose d'interdit, tant il paraissait gêné. Je lui dis : « Restez donc assis, Monsieur Demba ! » Et en moi-même, je pense :

« Mais pourquoi est-il donc si gêné ? » J'étais loin d'imaginer que ce pût être à cause de ce cigare !

— Quel cigare ?

— Attends, tu vas voir. Donc, il s'assied, et je lui demande : « Qu'est-ce qui vous amène, Monsieur Demba ? » Il me répond : « Chère Madame, je voulais vous prévenir que je pars en voyage pour une quinzaine de jours… – Mais c'est très ennuyeux ! lui dis-je, comme cela en plein milieu de l'année ! Juste avant le conseil des professeurs. Georg aura peut-être besoin de vous. Qu'avez-vous de si urgent à faire ? – D'importantes affaires familiales à régler… De toute façon, Georg n'aura pas besoin de leçon particulière dans les deux semaines à venir, et encore moins Erich. Tous les deux sont parfaitement au niveau, dans toutes les matières et même pour les mathématiques, où Georg est encore un peu faible, la composition n'est que dans un mois… – Comme vous voulez, lui dis-je, si vous estimez que les enfants n'ont pas besoin de vous… Vous pouvez peut-être, éventuellement, nous envoyer un de vos collègues, pour vous remplacer en votre absence… – C'est inutile, répliqua-t-il, en attendant, chère Madame, je vous serais très reconnaissant si vous vouliez bien… vouliez bien me régler aujourd'hui l'argent pour le mois…»

» En principe, tu le sais, je refuse d'accorder, comme cela, une avance, mais cette fois, j'ai quand même dit oui, parce qu'il avait besoin de cet argent pour son voyage. Donc, je prends mon sac et sors quatre-vingts couronnes. En réalité, cela faisait moins, étant entendu que je n'avais pas à lui régler ses heures pendant qu'il ne serait pas là. Mais je me suis dit qu'il avait, après tout, bien aidé Georg en mathématiques, que, grâce à lui, on n'avait plus reçu de lettre d'avertissement à la maison depuis qu'il s'occupait des enfants, et donc, finalement, que je pouvais bien lui faire cadeau de ces quelques sous, à lui qui était toujours obligé de compter… N'ai-je pas raison ?

— Bien sûr, mon enfant, dit l'avocat.

— Donc, je prends quatre-vingts couronnes dans mon sac et au moment de le ranger… je sens tout à coup comme une étrange odeur de roussi… Je regarde autour de moi et je demande à Demba : « Vous ne sentez rien, Monsieur Demba ? » À son tour, il renifle et dit : « Non, chère Madame, je ne sens rien…»

» – Il doit y avoir quelque chose qui brûle dans la pièce, lui dis-je, et, à cet instant, j'aperçois la fumée et le trou que le cigare vient de faire dans son manteau. En m'attendant, il a allumé un cigare et, je ne sais pour quelle raison, il l'a caché sous son manteau en me voyant arriver. Au début, j'ai cru qu'il avait pris l'un de tes Virginia dans ta boîte – tu la laisses toujours ouverte, Robert, je te l'ai répété cent fois, ne la laisse pas comme cela, je suis sûre que chaque soir où Anna sort avec son amoureux – un artilleur ! – , il y en a toujours un ou deux qui disparaissent, mais tu ne m'écoutes jamais ! N'ai-je pas raison ?

— Mais certainement, mon enfant ! dit l'avocat.

— Donc, je me dis qu'il a probablement pris l'un de tes cigares et qu'il a voulu le dissimuler sous son manteau en me voyant, et que c'est pour cette raison qu'il était si gêné, lorsque je suis entrée. Je lui dis : « Monsieur Demba, vous avez brûlé votre manteau î » Demba se lève et fait tomber son

cigare par terre. Mais ce n'était pas un de tes Virginia, c'était un petit cigare épais – tu ne fumes pas de ceux-là, il avait dû l'amener avec lui. Pourquoi, donc, l'avoir caché ? C'est ce que je ne comprends pas. Bref, en un mot, son cigare tombe par terre, sur le tapis, où il continue de se consumer, ce petit tapis, tu te souviens, que nous avons reçu en cadeau de tante Regina il y a deux ans, pour nous remercier d'avoir gagné son procès en diffamation contre son propriétaire. Donc, le cigare continue de brûler sur le tapis. Je n'en crois pas mes yeux, mais Demba ne bronche pas, regardant tranquillement la chose comme si elle ne le concernait pas, sans esquisser le moindre geste pour ramasser son cigare qui est en train de faire un trou dans mon tapis. « Auriez-vous l'amabilité, Monsieur Demba, de bien vouloir ramasser votre cigare ? Vous voyez bien qu'il est en train de m'abîmer mon tapis ! » M. Demba devient rouge de confusion, prend un air extrêmement embarrassé, toussote, bredouille quelques mots incompréhensibles et finit par dire :

« Excusez-moi, chère Madame, mais je ne peux pas me pencher, le médecin me l'interdit formellement, je risque à tout moment de faire un coup de sang, rien qu'en me baissant, à ce qu'il prétend…» As-tu déjà entendu une chose pareille ? Qu'en dis-tu ?

L'avocat en dit :

— Hum !

— Il ne restait donc plus qu'à ramasser moi-même le cigare, à partir du moment où M. Demba ne pouvait pas se baisser…, reprit Mme Hirsch avec une ironie amère, avant de pousser un nouveau soupir.

À voir cette dame essoufflée, corpulente et étroitement corsetée, on pouvait facilement imaginer que le fait de ramasser par terre le cigare avait constitué pour elle une performance physique de tout premier plan, impliquant de grandes difficultés.

— Il était de toute façon déjà trop tard, continua-t-elle après un instant, le tapis avait déjà roussi. Il y avait une grosse

tache noire à l'endroit où il avait brûlé. Tu comprends bien, n'est-ce pas ? que je n'étais plus d'humeur à discuter encore avec M. Demba. Je lui mets donc l'argent sur la table. Attends, c'est maintenant le plus intéressant. Que crois-tu qu'il a fait ? Eh bien, il n'a pas pris l'argent ! Il l'a laissé là, sur la table. Je lui dis : « Tenez, voilà vos quatre-vingts couronnes ! » Mais il secoue la tête, prend un air si malheureux, si désespéré que j'ai presque pitié pour lui. « Mais, Monsieur Demba, lui dis-je, vous n'avez pas à vous faire de souci pour nous rembourser le tapis, nous sommes assurés. » Il regarde fixement l'argent et ne le prend toujours pas. « Mais c'est ridicule, prenez-le, voyons ! – Non, je ne peux pas, malheureusement ! » répond-il, en rougissant à nouveau, le visage comme injecté de sang. Alors, je me dis comme cela qu'après tout, s'il ne veut absolument pas de cet argent, je ne vais pas me disputer avec lui. Ce n'est quand même pas à moi de le forcer à prendre ses quatre-vingts couronnes, n'est-ce pas ? Donc, je lui dis : « Si vous désirez absolument, Monsieur Demba, réparer le dommage… je vous répète que c'est inutile, mais enfin, si vous y tenez…» Et je m'apprête à ranger l'argent. Mais au moment où je le prends en main, il me lance alors un regard si mauvais, si furieux, comme s'il allait me mettre en charpie. J'ai été vraiment si effrayée par sa façon de me regarder que j'ai laissé l'argent sur la table. Je me dis : mais qu'est-ce qu'il veut, à la fin ? Il veut ou il ne veut pas de cet argent ? Et tout à coup, il me dit :

» – Chère Madame, pourquoi nous fatiguer plus longtemps ? Vous avez dans cette maison un éminent juriste. Laissez là l'argent, allez voir votre mari et expliquez-lui le cas, la complexité de la situation. S'il juge que je ne suis pas tenu de réparer le dommage subi par votre tapis, alors j'accepterai sans problème l'argent…

» – Très bien, dis-je en remettant l'argent dans ma poche – on ne sait jamais, n'est-ce pas ? avec les domestiques qui vont et viennent dans la pièce, et puis Anna qui n'a pas besoin de connaître le salaire que nous donnons à Demba… N'ai-je pas raison ?

— Mais si, mon enfant, dit l'avocat.

— Alors, finalement, qu'en penses-tu ? Est-ce que tu crois que je dois accepter les quatre-vingts couronnes de Demba ?

— Évidemment, c'est à l'assurance, et non pas à notre répétiteur, qu'il appartient de réparer le dommage, dit l'avocat en caressant sa barbe. Mais ce M. Demba m'intéresse. C'est un phénomène étonnant que cette curiosité aiguë pour le droit, justement de la part de gens qui ne sont pas juristes. Je vais aller lui parler moi-même.

Lorsque l'avocat entra dans le salon, Demba, qui avait sans doute trouvé que la conversation durait trop longtemps, n'y était plus. La pièce était vide.

L'avocat examina les dégâts, sur le tapis.

— Je crois, dit-il, que le dommage n'est pas bien grand, qu'il ne s'élève pas, en tout cas, à quatre-vingts couronnes. C'est un tapis très bon marché. Je ne vois pas comment ta tante Regina aurait pu mettre plus de trente couronnes dans un cadeau, d'ailleurs !

— Robert, qu'est-ce que c'est que cela ? s'écria soudain Mme Hirsch, épouvantée, en montrant des débris de porcelaine gisant sur le sol, sous le manteau de cheminée.

C'est sur une figurine de porcelaine que Demba avait passé sa rage de n'avoir pu rester seul dans la pièce, avec l'argent sur la table – une figurine représentant un petit personnage habillé en facteur, que l'on voyait encore, sur l'un des morceaux, tendant un mandat avec un aimable sourire…

12

— Monsieur Gegenbauer ! cria la gouvernante, Monsieur Gegenbauer, réveillez-vous ! Il y a là quelqu'un, un monsieur, qui veut vous parler…

Fritz Gegenbauer se leva du sofa, encore à moitié endormi, aussitôt ragaillardi à l'idée qu'un monsieur voulût lui parler. Il avait eu une algarade, la nuit précédente, avec un militaire et attendait la venue de deux messieurs en impeccable uniforme, conformément aux usages.

— Un ou deux messieurs ?

— Un seul, dit la gouvernante.

— En uniforme ou en civil ?

— En civil.

— À quoi ressemble-t-il ? Il est élégant, au moins ?

— Pas vraiment…, dit la gouvernante sur un ton de profonde conviction.

Fritz Gegenbauer alla vers sa table de toilette et se plongea la tête dans l'eau froide. Puis il s'essuya promptement, se peigna avec une énergie farouche pour refaire sa raie.

— C'est parfait… Faites entrer ce monsieur… Il s'appuya négligemment contre la tablette à cigarettes, une main posée sur le dessus, et vérifia en se regardant dans le miroir qu'il avait bien l'attitude de quelqu'un qui laisse venir à lui les événements avec distance, supériorité et égalité d'âme.

Mais tous ces préparatifs guerriers tombèrent à plat. L'homme à qui la gouvernante ouvrit la porte n'était que Stanislas Demba.

— C'est vous, Demba ? dit Fritz Gegenbauer, j'attendais quelqu'un d'autre, une visite beaucoup moins agréable…

— Je vous dérange, peut-être ?

— Absolument pas. Je suis content de vous voir. Asseyez-vous, cher ami.

Demba s'assit.

— Alors ? Vous êtes-vous enfin consolé de notre déveine ?

« Notre déveine » faisait allusion au fait que Gegenbauer, il y a trois mois, avait échoué à son examen de doctorat. Ce résultat, à vrai dire, ne l'avait pas surpris, il l'avait toujours pressenti – il accordait beaucoup d'importance aux pressentiments, ce qui d'ailleurs, au moment de l'examen, ne lui avait pas beaucoup servi, dans la mesure où il n'avait eu aucun pressentiment de ce qu'on voulait lui faire dire. Mais Demba, qui l'avait aidé à préparer son examen, s'était peut-être considéré comme en partie responsable de cet échec et, pendant plusieurs mois, avait soigneusement évité Gegenbauer.

— Prenez donc une cigarette, Demba ! dit Gegenbauer, pour encourager son collègue, j'ai là une nouvelle marque : *Phédra.* Essayez, pour voir. Fabriquées par la régie des tabacs d'Algérie. Ma cousine Bessy me les a ramenées de Biskra. Elle les a passées en fraude à la douane, au péril de sa vie ! Essayez donc !

— Non, merci.

— Essayez, je vous dis. Je voudrais savoir ce que vous en pensez. Vous êtes un connaisseur.

— Non, merci. Je ne fume plus.

— Que dites-vous ? Mais depuis quand ? Je vous ai toujours vu griller une bonne quarantaine de cigarettes par jour…

— J'ai pris un coup de froid, dit Demba, aussitôt saisi d'une furieuse quinte de toux, dont probablement il n'aurait pas réchappé si la sonnette de la porte d'entrée n'avait

interrompu sa remarquable interprétation des derniers instants d'un poitrinaire.

— C'est eux, cette fois…, dit Gegenbauer d'une voix sombre.

— Qui donc ?

— Deux messieurs qui, exceptionnellement, ne viennent pas ici pour une partie de tarot.

— Qu'avez-vous encore fait, cette nuit ?

— Je ne peux pas m'en empêcher. Dès que le printemps arrive, je deviens susceptible. Les gens devraient le savoir et faire un peu attention.

Mais ce n'était pas les deux messieurs en tenue qui étaient à la porte, simplement le facteur, qui apportait une lettre et une carte.

— Excusez-moi un instant, dit Gegenbauer, qui commença à lire.

Demba, avant de sonner à la porte de Gegenbauer, avait arrêté un plan de bataille. Lui demander comme cela, directement, de l'argent à prêter – c'est précisément ce qu'il voulait éviter. Jamais, de sa vie, il n'eût été capable de demander une chose pareille. Il fallait s'arranger pour que ce fût Gegenbauer lui-même qui le lui proposât, et insistât. Il y a quelque temps, il lui avait prêté ses notes de cours, qu'il prenait toujours consciencieusement en sténographie dans l'amphithéâtre, avant de les recopier ensuite proprement à la maison, avec une patience de fourmi. Elles représentaient une certaine valeur et Demba espérait fermement que Gegenbauer les aurait perdues ou jetées depuis longtemps. Car Gegenbauer était quelqu'un qui n'avait jamais su prendre soin de ce qu'il empruntait, mais qui, en revanche, était toujours prêt à réparer très généreusement les torts ou les dommages qu'il pouvait causer. C'est là-dessus que Demba avait construit tout son plan.

— Je suis venu…, commença-t-il, lorsque Gegenbauer eut reposé la lettre sur la table, je suis venu pour vous demander si

vous aviez encore besoin des notes de cours que je vous ai prêtées en décembre…

— Quelles notes ? demanda distraitement Gegenbauer.

— Les cours de Steinbrück sur l'épopée dans la littérature latine…

Gegenbauer réfléchit.

— Quatre cahiers marron, et un autre sans couverture ?

— Oui, c'est cela.

— Vous en avez absolument besoin ?

— Oui. Il me les faut absolument. J'ai pris un nouvel élève.

— C'est très ennuyeux… Ces cahiers, je les ai brûlés…

Demba jubila intérieurement. Mais sur le ton le plus affligé dont il fût capable, il s'écria :

— Que dites-vous là ? Brûlés ?

— Oui, acquiesça Gegenbauer, sans paraître le moins du monde contrit.

— Mais c'est impossible ! s'écria Demba.

— J'ai brûlé tout ce qui, d'une manière ou d'une autre, pouvait me rappeler mon échec à l'examen. Même le chapeau haut de forme que j'avais mis ce jour-là…

— Mais qu'est-ce que je vais faire maintenant ?

— Vous n'avez vraiment pas de chance ! dit Gegenbauer, sans s'émouvoir davantage, vous n'avez pas d'autre exemplaire ?

— Non.

— Cela ne fait rien, après tout, l'autre n'a qu'à faire lui aussi une croix sur son examen…

— Qui ?

— Votre nouvel élève.

Devant cette marque évidente de froideur, Demba jugea qu'il était urgent d'avancer des propositions concrètes.

— Il y a bien Müller, qui a aussi un exemplaire…, dit-il d'un air pensif.

— Qui ?

— Un certain Egon Müller. Mais il n'est pas du genre à les prêter. Plutôt à les vendre.

— Et combien en demande-t-il ?

— Soixante-dix couronnes.

— Alors tout est pour le mieux. Pourquoi ne l'avez-vous pas dit plus tôt, oiseau de malheur !

— Non, merci. Je ne veux pas d'argent, répliqua vivement Demba.

Gegenbauer lui tendit les billets, comme pour le tenter.

— Je vous en prie, ne faites pas, de manières. Je ne peux pas ressusciter vos cahiers, par enchantement. Alors acceptez cet argent.

— En aucun cas.

— Mais pourquoi ?

— Je ne veux pas faire de commerce avec mes notes de cours…

— Mais ce n'est pas du commerce ! Je vous dédommage simplement de la perte que vous avez subie.

— Vous n'avez qu'à parler directement à ce Müller et me donner ensuite les feuilles. Il habite au n° 11, Pazmanitenstrasse.

Demba tremblait déjà à l'idée que Gegenbauer pût accepter cette proposition et ranger son argent.

— Mais je ne le connais pas. Réglez cela avec lui, dit Gegenbauer.

En entendant ces mots, Demba fut soudain soulagé d'un grand poids. Ce qui ne l'empêcha pas de faire un signe de dénégation de la tête.

On sonna à la porte.

— Les voilà, dit Gegenbauer, je respecte vos sentiments, Demba, mais je n'ai pas beaucoup de temps, à cet instant, à consacrer à ce genre de choses…

Il prit une enveloppe sur son bureau, y glissa les billets de banque, et la mit dans la poche grande ouverte de la pèlerine de Demba.

— Voilà ! dit Gegenbauer, voilà l'argent. Faites-en ce que vous voulez !

C'était exactement ce que voulait obtenir Demba. Il avait maintenant l'argent dans sa poche. Il n'avait même pas été obligé de sortir ses mains pour le prendre. Il s'agissait, maintenant, d'organiser une retraite en bon ordre.

— Il y a deux messieurs à la porte, annonça la gouvernante, en déposant les cartes de visite sur la table.

— Chevalier Wladimir von Teltsch, Docteur Heinrich Ebenhöch, lieutenant de réserve, lut Gegenbauer. Faites entrer ces messieurs !

— Je crois que je vais vous laisser, dit aussitôt Demba, je vous remercie vraiment beaucoup. Tout est en ordre.

— Alors à bientôt ! répondit distraitement Gegenbauer, d'une voix nasillarde, donnez-moi de vos nouvelles !

Demba quitta alors les lieux, son butin en poche. Dans l'antichambre, il croisa deux messieurs en frac, très compassés, les yeux rivés au sol, dans une attitude austère et décidée.

Demba jubilait, exultait intérieurement. Son plan avait réussi. Sans trop de difficulté, exactement, ou presque, comme prévu. Soixante-dix couronnes ! C'était au moins un début ! En marchant, Demba sentait à chaque pas les billets crisser dans la poche de son manteau. Ce n'était sans doute qu'une

infime partie de la somme dont il avait besoin. Mais, au moins, il s'était prouvé à lui-même que l'on n'avait pas besoin de ses mains pour gagner de l'argent… « Ce n'est pas facile, se disait Demba, mais on y arrive ! On y arrive ! » Il ne pouvait s'empêcher de penser à cet homme – un négociant en vins et spiritueux – qui s'était vanté devant lui d'avoir gagné cinq cents couronnes en une seule journée, « sans lever le petit doigt » !

« Sans lever le petit doigt ! Quel mensonge éhonté ! Il avait bien fallu, quand même, qu'il prenne l'argent en main, qu'il sorte son portefeuille, qu'il plie les billets de banque et qu'il les glisse dans sa poche. Qu'il signe le récépissé, qu'il serre la main de la personne avec qui il avait traité ! Et c'est cela qu'il appelait "sans bouger le petit doigt" ! Ridicule ! Il n'avait vraiment aucune idée de la difficulté que cela représentait : gagner de l'argent sans, effectivement, faire usage de ses mains ! Aucune idée, vraiment. On ne pouvait pas dire que ce fût un jeu d'enfant. Il fallait déployer beaucoup de ruse, d'astuce, exploiter véritablement toutes les possibilités offertes par la situation pour contraindre quelqu'un, par la seule force de son regard, à faire ce que l'on attend de lui, comme à l'instant Gegenbauer, obligé d'insister pour me remettre l'argent que je ne pouvais pas prendre moi-même ! »

Demba suivait du regard les gens qu'il croisait, en riant en lui-même. Si jamais quelqu'un, parmi eux, avait pu percer du regard son manteau ! « Par exemple cette vieille dame, là-bas, avec son élégant parapluie de soie… Non, elle ne serait pas véritablement un danger, de toute façon. Elle se réfugierait discrètement sous un porche et, paralysée de terreur, ne pourrait prononcer un mot durant dix minutes ! Mais l'autre monsieur, là-bas, paraissait plus énergique. Il avait l'air d'un capitaine en retraite. Il se précipiterait aussitôt sur moi. Et moi, j'essayerais alors d'échapper à sa vue, et il se mettrait à crier : "Arrêtez-le ! Arrêtez-le !"

» Quel bouleversement, alors, dans le spectacle de la rue ! Quelle cohue ! Tout le monde est après moi. Il n'y a personne qui donnerait sa place. Les gens ont du courage quand ils sont

en groupe. Surtout s'il s'agit de s'en prendre à quelqu'un qui a les mains enchaînées. Le cocher de fiacre, là-bas, est prêt à sauter de son siège pour se ruer sur moi avec son fouet ; et l'homme dans la voiture, probablement un étranger, veut aussi être de la fête, ne pas rater cela ; et le garçon de la boulangerie va me jeter sa corbeille à la figure, l'élève du conservatoire son étui à violon, le commissionnaire, là-bas, me faire un croche-pied quand je passerai devant lui : ils sont tous ligués contre moi, dès l'instant où ils ont découvert mes menottes aux mains. Il n'y a qu'une seule personne qui soit avec moi, qui soit mon alliée : Steffi. Ou plutôt non, il y en a encore une autre : l'apprenti serrurier. Cet imbécile est en train de m'aider, sans s'en douter. À l'heure qu'il est, à cet instant où je pense à lui, il est peut-être justement occupé à fabriquer la clef qui me délivrera de mes chaînes ce soir. Et j'ai encore un autre allié : ma bonne vieille pèlerine. Elle me cache, elle me protège comme, dans la légende, la cape qui rend invisible… C'est grâce à elle que personne ne peut voir mes mains.

» Et ce policier là-bas… Quel air bonasse, un peu stupide ! Il ne se doute de rien. Il s'occupe simplement de la circulation. Il veille à ce qu'une auto ne vienne pas emboutir un tramway, un fiacre, une voiture de déménagement. S'il me découvrait ou même, déjà, s'il concevait le moindre soupçon, je serais perdu. Mais il ne se doute de rien. Il ne peut se douter de rien. Je vais passer tout près de lui, pour le plaisir. Voilà ! Ah ! S'il pouvait lire dans les pensées ! On ne devrait prendre comme policiers que les voyants et les médiums ! Les music-halls en sont pleins. Une bonne idée, n'est-ce pas ? Il faudrait que quelqu'un la présente à l'Assemblée. J'entends déjà cela d'ici : Votre Excellence serait-elle disposée à faire savoir aux autorités de police qu'à l'avenir, elles voudront bien…»

— Vous, là-bas !

Stanislas Demba sursauta. C'était comme s'il avait reçu un coup en pleine poitrine, à l'endroit du cœur. Il avait les genoux qui tremblaient. Il mit quelques secondes à se ressaisir… « Incroyable que l'on puisse s'effrayer aussi facilement ! Incroyable et ridicule, vraiment. Le policier ne s'adressait pas

à moi. Ce n'est pas parce qu'il a crié "Vous, là-bas !" qu'il fallait croire que cela s'adressait à ma personne. Dieu sait à qui il en voulait. Peut-être ce monsieur…»

— Vous, là-bas ! répéta le policier.

Demba s'arrêta net, comme s'il fût soudain pétrifié. Le sang reflua de ses joues, ses dents claquèrent, son cœur battit à se rompre. Non, il n'y avait cette fois-ci aucun doute possible. C'est bien à lui, et pas à un autre, que s'adressait l'injonction… Et c'est alors que le policier s'approcha lentement, très lentement de lui…

Incapable d'esquisser le moindre geste, le visage blême, couleur de cendre, Stanislas Demba attendait la fin de sa vie d'homme libre.

Le policier, maintenant, était face à lui et le dévisageait du regard. Pendant une seconde, il ne dit rien, comme s'il voulait prendre son élan avant de frapper. Demba pressentit que l'instant d'après serait le dernier. Il n'y avait plus rien à faire…

— Vous avez perdu quelque chose, Monsieur, dit poliment le policier.

Demba ne comprit pas tout de suite.

— Vous n'avez rien perdu ? répéta le policier.

Demba revint lentement à lui. Encore incapable de parler, il secoua simplement la tête.

— Vous n'avez rien laissé tomber de votre poche ? demanda encore une fois le policier.

Bien que Demba pût voir, à ce moment, que le policier tenait une enveloppe blanche entre les mains, il ne parvenait pas encore à comprendre, absorbé par l'unique sensation de pouvoir respirer à nouveau. Il aspira l'air à longs traits. Le poids qui pesait sur sa poitrine se dissipa lentement. Et, à ce moment seulement, Demba réalisa que l'enveloppe entre les mains du policier lui appartenait, qu'elle contenait son argent, et qu'il fallait absolument la récupérer.

« Naturellement, c'est à moi ! » s'apprêtait-il à répondre, lorsqu'il fut saisi, au dernier moment, d'une terrible crainte.

Bien sûr, il pouvait prendre l'enveloppe. La saisir habilement, négligemment, du bout des doigts, et le policier ne remarquerait sans doute rien. Mais l'affaire ne serait pas réglée pour autant ! Il faudrait ensuite se rendre au commissariat, décliner son identité, donner des explications, et puis signer des papiers, tandis que peut-être le commissaire aurait déjà sous les yeux, sur son bureau, l'avis de recherche le concernant… Le rapport de police de ce matin : homme jeune, environ vingt-cinq ans, bonne présentation, grand et fort, petite moustache rousse… « Et le commissaire de me dévisager, de regarder l'avis de recherche, et de me dévisager à nouveau…»

La décision de Demba était prise : il renonçait à récupérer l'argent.

— Ce n'est pas à moi, dit-il au policier, en s'appliquant pour que sa voix ne tremblât pas.

— Vous dites que cette enveloppe n'est pas tombée de votre poche ? demanda, très étonné, le policier.

— Pas de la mienne, répondit Stanislas Demba.

Le policier examina l'enveloppe d'un air dubitatif.

— Alors, ce ne peut être que ce monsieur, là-bas, qui l'a perdue.

Et il se dirigea vers un passant qui avait traversé la rue juste avant Stanislas Demba et qui s'était arrêté devant la vitrine d'un magasin de cravates.

Le policier salua réglementairement le monsieur, celui-ci lui rendit son salut en ôtant son chapeau. Le policier lui tendit l'enveloppe, dit quelques mots, que l'étranger écouta avec attention. Puis Demba vit l'élégant monsieur accrocher à son bras gauche le bec d'argent de son jonc de Malaga, prendre l'enveloppe des mains du policier, compter les billets de banque. Puis sortir un portefeuille en cuir, les y glisser soigneusement avant de remettre le tout dans sa poche intérieure.

Enfin donner un coup de chapeau en signe de remerciement et s’éloigner d’un pas tranquille.

13

M. Kallisthenes Skuludis entra dans le grand magasin de confection pour homme, sur le Graben, et se fit présenter par une vendeuse toute une collection de cravates. Il examina chacune d'entre elles avec beaucoup de soin, comme quelqu'un qui s'y connaissait, fit remarquer qu'il s'attendait à ce qu'il y eût un plus grand choix, qu'on ne trouvait maintenant vraiment plus rien qui fût à la fois original et de bon goût, et finalement se décida pour une cravate de couleur orange, dans une soie épaisse et scintillante, qu'il fit soigneusement emballer avec deux autres modèles, achetés ailleurs.

Il sortit dans la rue sans être véritablement satisfait de son achat. C'était le troisième magasin du même genre que M. Skuludis honorait, cet après-midi, de sa visite. Non qu'il eût un besoin particulièrement urgent de cet article. Bien au contraire. M. Skuludis possédait une collection presque complète de six cents cravates de toutes les formes, de toutes les nuances possibles, dans laquelle tous les modèles, depuis le simple petit nœud blanc pour aller avec l'habit de soirée jusqu'aux lavallières les plus chatoyantes, les plus rutilantes, étaient représentés. Malgré cela, M. Skuludis ne savait pas résister à la tentation, devant une vitrine attrayante.

Lorsqu'il se retrouva dans la rue et qu'il se fut allumé une *Figaro*, il put constater que sa silhouette élégante et son maintien distingué éveillaient effectivement une légitime attention. Il sembla d'ailleurs qu'il produisît un effet tout particulier sur un jeune homme qui se trouvait à quelques pas de lui, sur le trottoir, et qui le regardait avec des yeux emplis d'une admiration, non dissimulée. Ces sortes d'ovation muettes n'étaient pas un phénomène nouveau pour

M. Kallisthenes Skuludis, même s'il était rare qu'il se manifestât sous une forme aussi naïve. Il était habitué à ce qu'au bout de très peu de temps, dans la ville où il était – M. Kallisthenes Skuludis ne séjournait toujours que très peu de temps au même endroit, étant donné sa profession –, plus d'un *élégant*[5] se mît à imiter sa façon nonchalante et charmante de plier le bras en saluant ou de tenir sa canne entre deux doigts, ou que l'attitude détachée avec laquelle il sortait une cigarette de son étui pour l'allumer fît rapidement école dans les salons du grand monde.

Mais Kallisthenes Skuludis était trop imprégné du sentiment, de la conscience de la hiérarchie sociale pour ne pas se rendre compte que ce jeune homme qui le regardait n'appartenait visiblement pas, de par sa manière d'être, de près ou de loin, au milieu dans lequel lui, Skuludis, avait l'habitude d'évoluer. C'est la raison pour laquelle il continua sa promenade, sans se préoccuper davantage de Stanislas Demba, car parmi les qualités qui lui avaient permis de toujours conquérir aussitôt les sympathies de la bonne société, que ce soit à Paris, à Saint-Pétersbourg, à Bucarest ou au Caire, la plus marquante était sa discrétion, son sens de la bienséance.

Il se plongea dans la contemplation d'un étalage de fleuriste, prit un petit rafraîchissement dans un salon de thé, puis traversa la rue pour aller saluer une dame qu'il avait déjà rencontrée, il ne savait plus trop où, peut-être au cours d'une croisière en Méditerranée. Tandis qu'il parlait avec elle, Stanislas Demba attira à nouveau son attention : il s'était posté à quelques mètres de lui, appuyé contre un réverbère, et ne le lâchait pas des yeux. M. Skuludis possédait une excellente mémoire des visages et des noms – sa profession l'y obligeait – et il reconnut aussitôt le jeune homme qui lui avait rendu tout à l'heure un hommage muet devant le magasin de cravates.

Il prit congé de la dame et entra dans un salon de coiffure. Au bout d'un quart d'heure, il en ressortit rasé de près, soigneusement peigné, et la première personne qu'il rencontra fut à nouveau Stanislas Demba.

M. Kallisthenes Skuludis était enclin à la défiance à l'égard des étrangers. Il ne pouvait s'empêcher de penser aussitôt à un détective privé – étant donné sa profession. Mais il fallait bien convenir que Stanislas Demba ne ressemblait aucunement à un détective. Malgré cela, l'intérêt que Stanislas Demba montrait, avec tant de persévérance, pour sa personne, ne plaisait pas vraiment à M. Skuludis. Il trouvait que Vienne n'était au fond qu'une ville de province, un trou perdu où les indigènes regardaient aussitôt comme une bête curieuse le premier étranger venu, à peu près correctement habillé, et, par conséquent, abrégea sa promenade en s'asseyant à une table de la terrasse d'un café.

L'instant d'après se présenta Stanislas Demba.

Il s'arrêta devant lui, hésita un instant, comme s'il voulait s'accorder encore un temps de réflexion. Puis, l'instant d'après, il s'approcha de la table de M. Skuludis et lui demanda l'autorisation de s'asseoir.

M. Skuludis fut visiblement désagréablement surpris par cette exigence subite. Il y avait encore à côté beaucoup de tables de libre, et il accordait une particulière importance au fait de pouvoir prendre son thé dans une sorte de retraite bienfaisante. Il avait coutume de ne nouer de connaissances nouvelles que dans les gares, les lieux de passage et autres endroits fréquentés – cela, naturellement, à cause de sa profession.

— Excusez-moi, dit-il en conséquence, mais j'attends des gens…

— Vous attendez quelqu'un ? Alors cela va nous permettre de régler au plus vite notre affaire, dit Demba en s'asseyant.

M. Skuludis parut extrêmement interloqué.

— Je crois qu'il faut que nous réglions au plus vite notre affaire, répéta Demba.

Le mot « affaire » rappelait des choses bien connues à M. Skuludis. Il fixa son vis-à-vis.

— Puis-je vous demander pour lequel des multiples secteurs que couvre mon activité vous vous intéressez ? demanda-t-il.

— Vous allez le savoir, dit Demba. Je vous ai suivi jusqu'ici. C'est seulement maintenant qu'il m'a été possible de vous aborder discrètement, pour vous parler seul à seul.

« Discrètement », « seul à seul » – ces deux mots firent bonne impression sur M. Skuludis. Ils donnaient à son interlocuteur une sorte de légitimité en matière de discrétion – • et c'était la vertu à laquelle M. Skuludis accordait le plus de prix – tout cela, bien entendu, en raison de sa profession.

— Vous étiez il y a à peu près une heure dans la rue du Prater ? demanda Demba.

— Ah, c'est donc cela ! répondit Skuludis, avec un signe de tête.

Il commençait maintenant à comprendre.

Il y a une heure, en effet, il avait eu dans la rue du Prater un entretien d'une nature délicate avec un joaillier de ses amis auquel il avait proposé d'acheter un lot de bijoux tels qu'on ne peut les négocier que sous le manteau. Mais la discussion avait tourné court, et Skuludis était parti, non sans laisser tomber quelques remarques acerbes sur l'acharnement, l'âpreté au gain de son interlocuteur. Or il s'avérait maintenant que celui-ci avait chargé un de ses employés de ne pas le perdre de vue et de renouer le contact à la première occasion.

— Vous êtes au courant de toute l'affaire ? demanda M. Skuludis.

— Mais certainement, répondit Demba, j'ai été témoin de tout…

— Et vous pensez que tout n'a pas été dit ?

— C'est effectivement mon avis ! répliqua Demba sur un ton courroucé.

— Pour l'heure, en ce qui me concerne, rien n'est véritablement urgent…

— Cela l'est d'autant plus pour moi ! répondit vivement Demba.

— Il y a une heure encore, j'étais dans une situation délicate. Il fallait absolument que je trouve de l'argent, et j'étais par conséquent en position de faiblesse. Mais maintenant, cela va beaucoup mieux. Je n'ai plus besoin de votre argent.

— Cela simplifie effectivement beaucoup la situation !

— Je peux me permettre d'attendre quelques jours et recueillir différentes propositions…

— Je ne comprends pas !

M. Skuludis sortit de sa poche son petit carnet relié en cuir et, d'un geste élégant de la main comme lui seul savait le faire, posa sur la table une enveloppe blanche dont le papier très fin laissait voir, à l'intérieur, plusieurs billets de banque.

— Il y a dans cette enveloppe huit cents couronnes. Une affaire rondement menée. Vous voyez que l'embarras, que votre chef voulait tout à l'heure exploiter, n'était vraiment que passager, dit-il fièrement.

Stanislas Demba n'avait absolument aucune idée de quel chef, de quel embarras, de quelle affaire il pouvait s'agir. Il lorgna simplement l'enveloppe, regarda M. Skuludis du coin de l'œil. Qu'il pût y avoir maintenant huit cents couronnes dans l'enveloppe le remplit d'étonnement.

— Huit cents couronnes. Une affaire bien menée, répéta M. Skuludis.

— Huit cents couronnes ? s'écria Demba, il n'y a là-dedans que soixante-dix couronnes. Ni plus, ni moins.

Cette remarque, à son tour, surprit au plus haut point M. Skuludis. Il était sans doute superstitieux, mais qu'un employé d'un receleur de la rue du Prater pût exercer un don de double vue – voilà qui était propre à faire vaciller son équilibre mental !

— Il y a là-dedans huit cents couronnes ! dit-il sur un ton moins assuré.

— Non. Trois billets de vingt et un billet de dix couronnes. Je suis bien placé pour le savoir, lança Demba, de l'autre côté de la table. Et maintenant, je vous prierais de bien vouloir me rendre mon argent.

— Je vous comprends pas.

— Vous ne me comprenez pas ? éclata Demba. Eh bien, vous allez comprendre tout de suite. C'est un policier qui vous a. remis cet argent qui ne vous appartenait pas, en croyant que vous l'aviez perdu. Vous me comprenez mieux, maintenant ?

M. Kallisthenes Skuludis était doué d'une intelligence très vive. En un éclair, il s'adapta à la nouvelle situation. Il comprit avec effroi qu'il avait failli révéler à une personne non avertie certaines de ses relations d'affaires, mais se rassura aussitôt en pensant qu'il avait été assez prudent pour ne prononcer aucun nom et ne parler de la nature de son commerce qu'en termes très vagues. Cela lui redonna quelque assurance. Il s'agissait maintenant, avant tout, pour lui, d'essayer de savoir si son interlocuteur n'était pas un détective ou bien un mouchard qui avait voulu lui tendre un piège. Il fallait absolument qu'il tirât cette chose au clair, avant de décider de la tactique à suivre.

— N'avons-nous pas intérêt à jouer franc jeu ? demanda-t-il en lançant à Demba un signe de connivence, montrez-moi votre carte, et tout sera beaucoup plus clair…

— Qu'est-ce que je dois vous montrer ?

Au lieu de répondre, M. Kallisthenes Skuludis se pencha par-dessus la table et commença, avec un petit sourire désinvolte, à déboutonner la pèlerine de Demba pour chercher, dans la poche intérieure, la carte de détective, cerclée de bleu.

Demba sursauta.

— Laissez mon manteau en paix ! s'écria-t-il, menaçant.

— Alors ouvrez-le vous-même ! Pourquoi toutes ces manières ? dit M. Skuludis, qui ne voulait pas lâcher le bouton

du haut de la pèlerine de Demba.

— Je vous conseille d'arrêter vos plaisanteries ! dit Demba en s'écartant de la table.

Skuludis avait perdu un peu de son assurance. Un policier ne se serait pas conduit de la sorte.

— Que voulez-vous de moi, à la fin ? demanda-t-il.

— Que vous me rendiez mon argent, que vous vous êtes approprié. Cela fait une heure que je vous suis à la trace, pour ravoir mon argent. Croyez-vous, sinon, qu'il m'intéresse tant de savoir quel magasin vous fréquentez, chez quel coiffeur vous allez et avec quelles filles vous couchez ?

Skuludis y voyait plus clair, maintenant. Il n'avait affaire qu'à un malheureux petit escroc qui avait été par hasard témoin de ce qui s'était passé et voulait maintenant en tirer profit, pour avoir lui aussi sa part. Skuludis réfléchit au moyen de se débarrasser de cet individu.

— Ainsi, vous affirmez que je suis entré en possession de cet argent de manière illicite ? demanda-t-il d'un ton sec.

Demba ne se laissa pas impressionner.

— Oui, je l'affirme, répliqua-t-il, tout aussi sèchement.

— Et vous affirmez également que cet argent vous appartient ?

— Exactement. Cet argent m'appartient.

— Alors il ne nous reste plus qu'à exposer cette histoire au premier agent, dit M. Skuludis avec un sourire obligeant, tout en se levant, comme pour signifier que les négociations étaient arrivées au point mort.

— C'est en effet la meilleure solution, dit Demba, qui, évidemment, n'en pensait pas un mot.

Il est donc bien de la police, songea aussitôt M. Skuludis. Naturellement, il n'avait pas parlé sérieusement en menaçant d'aller trouver un gardien de la paix, car, pour dire la vérité, il n'accordait qu'un crédit tout à fait limité à un représentant de

la force publique pour venir exercer une fonction d'arbitre. Il entretenait de bonnes relations avec certains fonctionnaires de la police – étant donné sa profession ! –, mais qui devaient absolument tout ignorer, provisoirement, de sa présence à Vienne. Il avait également sur lui, dans sa poche de veste, deux montres en or, un médaillon, deux épingles de cravate, quatre bagues garnies de brillants – menue récolte de son dernier voyage dans le wagon-restaurant de l'express Vienne-Budapest –, dont il avait beaucoup à cœur de tirer le meilleur profit. Une intervention de la police dans cette tractation lui aurait semblé extrêmement inopportune.

— L'addition, s'il vous plaît ! demanda M. Skuludis.

Il paya sa consommation en prenant un billet, d'un air vengeur, dans l'enveloppe convoitée par Demba. Ce geste fit sur Demba le plus mauvais effet, et le mit dans une rage folle.

— On dirait que cet argent vient bien à propos, pour vous, remarqua-t-il avec acrimonie.

De ces propos peu amènes, M. Skuludis conclut avec amertume que Demba n'avait décidément pas les manières du grand monde. Mais le sang-froid et la maîtrise de soi étant en quelque sorte des vertus inhérentes à sa profession, il se contenta de toiser son adversaire d'un regard méprisant.

Il y avait un agent de faction juste devant l'Opéra. Mais les deux messieurs prirent d'eux-mêmes une autre direction, où, à cent pas à la ronde, aucun policier n'était en vue. Et tous les deux, chacun pour soi, attendaient la première occasion pour débloquer à son avantage la situation. M. Skuludis étudiait avec attention les multiples possibilités offertes par la circulation viennoise, tandis que Demba, pour assurer ses arrières, pesait les avantages d'une manœuvre surprise consistant à tourner sans prévenir au premier coin de rue…

Ce fut M. Skuludis qui, une fois encore, fit la démonstration de son esprit de décision, de sa capacité à prendre une initiative rapide. Avant que Demba y prît garde, Skuludis avait bondi dans un tramway en marche. Il était déjà

hors de portée lorsque Demba se rendit compte qu'il lui échappait.

La surprise de Demba ne dura qu'une seconde. Il réfléchit aussitôt qu'en agissant ainsi, M. Skuludis reconnaissait que sa cause était perdue, que sa fuite signifiait une défaite morale. Les chances de récupérer les soixante-dix couronnes n'en devenaient que plus grandes.

Aussitôt, Demba se précipita derrière le tramway. Le rictus méprisant que M. Skuludis ne put s'empêcher d'arborer décupla encore l'énergie de Demba, profondément blessé dans son amour-propre. Fou de rage, il courut à perdre haleine derrière le tramway, s'en rapprocha, jusqu'à presque le toucher, renversa deux passants, poursuivit sa course, rattrapa la voiture, courut pendant plusieurs secondes à côté, puis, au moment où elle ralentit dans un virage, bondit sans hésiter vers le marchepied… qu'il réussit à atteindre, à bout de forces, hors d'haleine, le souffle court, néanmoins fier et triomphant.

Il s'était attendu à ce que son adversaire, en le voyant, se montrât confus, abasourdi, consterné, totalement déconcerté. Mais au moment où il se retrouva face à lui, il vit que son visage avait pris une étrange expression. Ce n'était ni la peur, ni la gêne, ni la honte qui se lisait dans les traits de M. Skuludis, mais une surprise, une stupéfaction sans égale, sans nom. Il regarda Demba, bouche bée, et de sa main droite tendue, aussi hiératique qu'une statue d'Apollon, il désigna, comme frappé de stupeur, les mains de Demba.

— Les mains ! Les mains !

Car le manteau de Demba s'était pris dans la poignée et ses mains étaient visibles à tout un chacun, son indignité exposée aux yeux de tous, son secret étalé au grand jour.

Mais cela ne dura qu'une seconde. De toutes les personnes qui s'entassaient dans cette voiture bondée, seul M. Skuludis avait vu les mains de Demba.

Et l'instant d'après, tous les deux, Demba et Skuludis, avaient sauté du tramway.

D’abord Demba. C’est lui, maintenant, qui était poursuivi. Il y avait quelqu’un qui connaissait son secret, et c’est à ce quelqu’un qu’il fallait absolument échapper.

Demba courut à toutes jambes, de toutes ses forces, droit devant lui, sans se retourner. À ses trousses M. Skuludis faisait de grands signes, gesticulait, appelait.

Demba réussit à semer son poursuivant en sautant dans un autobus.

M. Skuludis resta planté sur le trottoir et le regarda s’éloigner à regret, en hochant la tête. Il n’allait quand même pas se mettre à courir après un autobus ! Il déplorait d’ailleurs cette fuite effrénée, absurde, précipitée ! L’aversion qu’il avait ressentie, au début, à l’égard de Demba, avait fait place à une profonde sympathie. Tout sentiment de rancune avait disparu de son esprit. Il aurait volontiers fait profiter cet inconnu de toute son expérience ! Car il avait reconnu en Demba le débutant doué qu’il avait été lui-même, au début de sa glorieuse carrière, et qui, pour Dieu sait quelle raison, se trouvait aujourd’hui en situation délicate.

14

Stanislas Demba quitta l'autobus et descendit lentement la Mariahilferstrasse. Il réfléchit. Les Steinbüchler ? Non, c'était impossible. Cela ne faisait que trois mois qu'il donnait des leçons chez eux. Il ne pouvait quand même pas leur demander dès maintenant une avance. Et puis, c'étaient des gens pingres. M. Steinbüchler comme sa femme. Sur le prix qu'il avait demandé pour les leçons – seulement vingt-cinq couronnes pour six heures dans la semaine –, ils étaient arrivés à lui négocier un rabais de cinq couronnes. Quand la leçon tombait un vendredi ou que le garçon était malade, ils lui décomptaient l'heure. Et pourtant, c'était des gens nantis. Lui était fondé de pouvoir dans une fabrique de parapluies et elle, tenait un magasin de vêtements. Mais après le premier du mois, il fallait toujours qu'il les rappelât à l'ordre trois ou quatre fois avant qu'aux environs du six, ils pensent enfin à le payer Ils étaient même en retard pour payer le salaire de la bonne ! Non, cela ne donnerait rien, avec les Steinbüchler.

Restait encore le docteur Becker, il obtiendrait l'argent sans problème. C'étaient des gens du monde, il n'avait qu'à dire un mot, faire une petite allusion, et il aurait l'argent. Certes, s'il leur annonçait aujourd'hui qu'il serait absent pendant deux semaines, cela ne leur plairait pas. Leur fils était vraiment trop nul en géographie et en physique. Il fallait qu'il trouve une raison impérieuse pour justifier son absence, une raison irréfutable. Il trouverait bien quelque chose, il y avait encore cinq minutes jusqu'à chez eux.

Le docteur Becker habitait sur le Kohlmarkt, au quatrième étage d'un immeuble neuf. À côté de la porte, au-dessus de la sonnette, il y avait une plaque, avec cette inscription : docteur R. Becker ; consultations de 15 à 17 heures.

Stanislas Demba ne prit pas l'ascenseur, mais monta l'escalier à pas lents. Lorsqu'il eut atteint le deuxième étage, il s'arrêta. Il venait d'avoir une idée.

Il regarda autour de lui. Il n'y avait personne dans l'escalier. Pas âme qui vive à la ronde.

Alors Demba plongea la main dans sa poche et sortit son carnet. Ce faisant, la clef de sa maison tomba par terre et Demba, contrarié, se baissa pour la ramasser. À cet instant, l'ascenseur passa sans bruit devant Demba, en direction des étages.

Aussitôt, Demba rentra ses mains sous son manteau. Il suivit avec angoisse l'ascenseur des yeux. À sa grande satisfaction, il constata que celui-ci était fermé par une porte de verre brouillé. La personne à l'intérieur ne pouvait absolument pas avoir vu les menottes.

Quelqu'un sonna à l'étage. L'ascenseur redescendit, vite cette fois. Demba attendit jusqu'à ce que quelqu'un ouvrît, puis refermât la porte d'entrée, au troisième étage. On n'était jamais assez prudent.

Dieu du ciel ! Quelqu'un avait dû descendre par l'escalier ! Demba dissimula à nouveau ses mains. Incroyable le temps que cela mettait ! Une vieille dame, appuyée sur le bras de sa demoiselle de compagnie ! Toutes deux s'arrêtèrent juste devant Demba, pour faire une petite pause… Elles reprirent leur longue marche, enfin ! Mais il y avait encore quelqu'un qui, juste à cet instant, montait l'escalier !

C'était la vendeuse de journaux, qui faisait sa tournée du soir. Elle déposa un exemplaire devant la porte du deuxième étage, puis monta au troisième.

« Je ne peux plus rien faire, maintenant, avant qu'elle soit redescendue », se dit Demba. Pour tromper son ennui, il jeta un œil distrait sur le journal qui était à ses pieds, sur le paillasson, lut ce gros titre : « Démission du ministre-président de Hongrie », lorsqu'une idée soudaine lui traversa l'esprit : est-ce que, par hasard, à propos de lui… Et si les journaux du

soir parlaient déjà de sa fuite ? Il y avait peut-être déjà tout un article, avec tous les détails – «… L'individu a échappé aux policiers venus pour l'arrêter en se précipitant, d'un geste téméraire, de la fenêtre du grenier… Mais il ne s'est apparemment pas blessé et la police est sur ses traces…» Il y avait même déjà cette précision : « On recherche un certain Stanislas D., auditeur à l'Université. Son arrestation est imminente. »

Demba attendit avec impatience et fébrilité que la vendeuse de journaux s'en allât. Alors seulement il ramassa le journal et le feuilleta en toute hâte.

Les informations locales. Où sont les informations locales ? C'est là que cela devait se trouver… Les voilà ! Demba parcourut la page.

Concert et retraite aux flambeaux… L'assemblée générale de la société de chasse de Basse-Autriche repoussée au mardi 21… Décès de l'inspecteur en chef Hlawatschek… Un étrange anniversaire… Une tentative de suicide (attention ! Qu'est-ce que cela veut dire ?)… L'épouse de M. Ernest W., professeur de collège, Mme Kamilla W., a absorbé hier après-midi des barbituriques à son domicile personnel de la Babenbergerstrasse… (C'est tout ?) Accident dans l'atelier principal de la compagnie des tramways urbains… Un geste d'amour maternel… C'est vraiment tout ?

Il n'y avait donc encore rien dans le journal.

« Naturellement, j'aurais dû m'en douter. Quand la police est prise en défaut, elle ne va pas le faire savoir à toute la presse…» Demba replia le journal et le reposa avec précaution sur le pas de la porte.

Puis il sortit son mouchoir. Il l'étala, le défroissa soigneusement, puis le plia pour former une sorte de compresse qu'il enroula en plusieurs épaisseurs autour de sa main droite, avec seulement le bout des doigts qui dépassait. Dans la poche de sa pèlerine, il trouva deux épingles de sûreté avec lesquelles il serra son bandage provisoire – ce qui n'était

pas une opération facile avec les poignets enchaînés l'un à l'autre ! … Voilà, il en avait maintenant terminé.

Une excellente, une remarquable idée que ce bandage ! Demba ne pouvait vraiment que s'en féliciter. « Véritablement parfait ! » se dit-il, et, en se regardant dans une vitre, il s'inclina devant lui-même. « Toutes mes félicitations ! Vous permettez que je vous serre la main ? Non, vous refusez ? Ah, je comprends ! Vous avez peur de déplacer votre bandage ? Évidemment. Quel dommage ! Je vous aurais pourtant volontiers serré la main, pour l'excellente idée que vous avez eue ! »

Demba s'inclina encore plusieurs fois, en riant en lui-même. Un garçon de courses, qui grimpait l'escalier quatre à quatre, un télégramme à la main, s'arrêta, ébahi, en le voyant.

« Et je fais d'une pierre deux coups, se dit Demba en montant l'escalier, maintenant tout le monde peut voir tout de suite que je ne peux pas me servir de mes mains. J'aurais enfui la paix. Et en même temps, j'ai une excuse pour justifier mon absence. Avec ces brûlures aux mains, je ne suis vraiment pas en état de donner des leçons particulières. Chacun le comprendra. À plus forte raison l'épouse d'un médecin. En avant, donc ! Il n'y a plus une seconde à perdre ! »

Demba sonna au quatrième étage. C'est la bonne qui vint lui ouvrir.

— Madame est-elle chez elle ?

— Non.

— Le docteur, peut-être ?

— Le docteur est en consultation.

Demba jeta un œil dans la salle d'attente.

Il y avait deux dames et un monsieur, qui lisaient des revues.

— Quand Madame revient-elle ?

— Je vais demander à Mademoiselle, elle doit sûrement savoir.

La bonne se rendit dans la chambre de Mlle Elly Becker. Demba entendit les accents d'une valse, des éclats de rire de jeunes filles.

Aussitôt après, Elly Becker sortit de sa chambre et vint vers Demba. Étant myope, elle ajusta son lorgnon :

— Bonjour, Monsieur Demba ! Vous voulez parler à maman ? Elle est partie faire des courses en ville.

— C'est ennuyeux… J'avais quelque chose d'urgent à lui dire. Vous ne savez pas si elle en a pour longtemps ?

— Est-ce qu'il pleut, dehors ?

— Oui.

— Alors, telle que je la connais, elle ne va pas tarder. Voulez-vous vous joindre à nous, en attendant ?

— Mais vous avez des invités, Mademoiselle Elly.

— Seulement deux amies. Je vais vous présenter.

— Je ne sais pas si je dois…

— Ne faites pas tant de manières ! dit Elly en ouvrant sa porte. Encore quelqu'un ! s'écria-t-elle à l'adresse des autres.

— Il sait danser, au moins ? demanda l'une des deux jeunes filles.

— Malheureusement pas ! répondit Demba sur le seuil de la porte.

— S'il ne sait pas danser, au moins peut-il nous déclamer quelque chose, dit Elly en faisant les présentations : docteur Stanislas Demba… Vicky et Anny, mes amies.

Ni Mlle Vicky, ni Mlle Anny ne semblaient être ravies de faire la connaissance de Stanislas Demba, qui, il est vrai, faisait piètre figure dans sa vieille pèlerine détrempée de pluie, dont il n'avait pas voulu se séparer. Vicky, une grande perche aux cheveux blonds coupés court, avec la raie au milieu, fit un

simple signe de tête, en guise de salut, à l'adresse de Demba. Anny, une fille petite et maigre, avec des taches de rousseur et des lunettes, ne s'interrompit même pas dans son morceau de piano. Demba prit place sur le sofa et fit comme s'il n'avait pas remarqué l'attitude distante des deux jeunes filles.

La demoiselle de la maison, en revanche, éprouva la nécessité de détendre un peu l'atmosphère autour de Demba. À cette fin, elle poussa du coude son amie Vicky, en murmurant à son oreille :

— Tu vas voir comme il gesticule, si jamais il déclame quelque chose ! On va bien rire !

Demba, qui l'entendait chuchoter, commença à s'agiter. Son inquiétude grandit encore lorsque la bonne servit devant lui un plateau avec du thé, des sandwiches et des gâteaux. Il regarda alternativement la tasse de thé, l'assiette, sans savoir que faire. C'est alors qu'Elly insista pour qu'il prît quelque chose.

— Servez-vous, je vous en prie, Monsieur Demba. Pourquoi n'enlevez-vous pas votre manteau ?

Demba décida alors de mettre à l'épreuve, pour la première fois, l'idée qu'il avait eue, d'en vérifier la pertinence.

— Je préfère garder mon manteau, Mademoiselle Elly. Ce ne serait pas à beau voir, pour vous !

— – Et pourquoi donc ?

— J'ai les deux bras bandés jusqu'aux épaules. Des brûlures. Je dois porter un veston sans manche.

— Mon Dieu ! Mais qu'est-ce qui vous est arrivé ?

— C'est le collègue avec qui je partage la chambre, hier soir. Il avait une bougie à la main et s'est approché trop près des rideaux. Ils ont pris feu aussitôt. On s'est précipité pour les arracher, et c'est là que je me suis fait ces brûlures ! Regardez !

Demba découvrit prudemment, de dessous son manteau, la main entourée du mouchoir.

— Surtout ne bougez pas votre main ! s'écria Elly, attendez, je vais vous servir. Restez tranquille…

Elle prit sur la table un petit pain, le porta à la bouche de Demba, afin qu'il mordît dedans.

Demba qui, de toute la journée, n'avait eu qu'à deux reprises l'occasion de manger quelque chose, et encore en toute hâte, en catimini, avec le sentiment d'être observé, mangea cette fois avec un bel appétit. La réussite de son expérience lui procurait une intense satisfaction. Et il fut tout à fait comblé lorsque la jeune fille de la maison lui alluma une cigarette, la lui mit dans la bouche. Il avait eu en effet beaucoup de peine, lui qui fumait d'habitude beaucoup, à se passer de ce plaisir depuis ce matin…

— Est-ce que cela vous fait mal ? demanda Elly.

— Oh oui ! dit-il.

Et il est vrai que les poignets commençaient à lui faire mal. Ils devaient être écorchés par le frottement des bracelets d'acier. Il avait aussi les doigts gonflés qui lui piquaient et lui brûlaient, comme si on lui enfonçait dans la chair des milliers d'aiguilles. Et une douleur sourde dans le bras, qui lui lançait jusque dans l'épaule.

Anny et Vicky s'étaient rapprochées et observaient maintenant Demba avec intérêt. Même la bonne, en débarrassant la table, jeta un regard compatissant sur sa main bandée. Anny approcha ses lunettes du bandage.

— Ce ne sont pas des brûlures ! déclara-t-elle tout à coup.

Interloqué, Demba laissa tomber sa cigarette de sa bouche et fit une grimace, comme s'il avait reçu quelque chose dans l'œil.

— On ne me la fait pas, à moi ! dit Anny en rajustant ses lunettes.

Demba jeta un coup d'œil en direction de la porte, et calcula qu'au pire, il lui suffirait d'un bond pour se retrouver dehors.

— Vous avez eu un duel, dit Anny péremptoirement.

— C'est donc cela ! répondit Demba, visiblement soulagé.

— Ai-je raison ou pas ? demanda Anny, il ne faut pas venir me raconter d'histoires, à moi ! Mon frère aussi fait partie d'une corporation d'étudiants…

— Vous vous trompez, je vous jure. Ce sont seulement des brûlures…, assura Demba.

— Il est après tout possible que vous vous soyez brûlé le bout des doigts ! répliqua-t-elle ironiquement.

— Une prime ou une tierce ? demanda Elly avec l'air de l'escrimeur averti.

— Une sixte, dit Demba.

— Vous avouez donc ! s'écrièrent-elles toutes les trois d'une même voix.

— Mais non, je n'ai rien dit. Ce ne sont vraiment que des brûlures. Je suis seulement victime de l'imprudence de mon camarade de chambre…

— Elle est blonde, ou brune ? insista Vicky.

— Qui donc ? Miksch ?

— L'imprudence de votre camarade…

Toutes les trois éclatèrent de rire.

— C'est une jeune, ou une vieille imprudence ? dit Elly, j'ai bien entendu parler d'une « imprudence de jeunesse », n'est-ce pas ?

— Allez, racontez-nous, Monsieur Demba ! insista encore Elly, racontez-nous comment cela s'est passé. Nous sommes tout ouïe ! Comment, après vous être mis en garde…

Demba considéra que l'on commençait à s'occuper plus qu'il ne convenait de sa personne. Il essaya de détourner la conversation sur la pratique du duel en général. Vicky soutint l'idée qu'évidemment, dans la perspective d'un homme du XXe siècle, le duel pouvait apparaître comme quelque chose

de tout à fait absurde. Elly en convint également, mais ajouta qu'il fallait considérer la chose sous l'aspect sportif et que, vu sous cet angle, il remplissait parfaitement sa fonction. Anny raconta l'histoire d'un de ses amis qui avait rencontré trois adversaires dans la même journée, laissant entendre qu'elle-même avait été la cause innocente de cette affaire. Elle cita même le nom de cet audacieux duelliste et demanda à Demba s'il le connaissait.

Mais Demba n'avait pas écouté. Avec l'aide d'Elly, il avait vidé le plateau de sandwiches et fini par un petit pain avec de la viande froide épicée. Il avait très soif, maintenant. Il essaya de profiter que l'attention des trois jeunes filles était mobilisée par un éventail exhibé par Elly Becker, avec toutes sortes de dédicaces, de signatures, d'épitaphes, pour rapprocher discrètement ses mains d'un verre d'eau sur la table, lorsque la porte s'ouvrit tout à coup pour laisser passer un énorme saint-bernard qui vint s'ébrouer, secouer son pelage trempé de pluie au milieu de la pièce, accueilli par les cris de joie d'Anny, de Vicky et d'Elly. Aussitôt après arriva la bonne, qui avertit Monsieur Demba que Madame était rentrée.

Mme le docteur Becker était une dame qui avait un grand sens de la charité. Elle faisait partie, comme membre directeur ou simple adhérente, de différentes sociétés de bienfaisance, réunissait plusieurs fois par mois à son domicile bon nombre de dames pour différentes séances ou consultations de comité, de commission préparatoire, et avait l'habitude, à chacune de ses promenades en ville, de ramener chez elle de petits mendiants ou miséreux qui, après avoir subi un nettoyage en règle, étaient dédommagés par du café, des petits pains ou quelques fruits. Et aujourd'hui encore, il y avait deux gamins qui, l'air anxieux, attendaient dans l'entrée, près de la porte. Ils avaient encore à la main les lacets de chaussure et les emplâtres avec lesquels ils faisaient du colportage. Il y avait également un troisième enfant dont on était en train, visiblement, de faire la toilette, car de l'office provenaient des cris perçants, dominés par les menaces proférées par la cuisinière.

Entre-temps, Mme le docteur Becker s'était changée et prenait déjà le thé au salon lorsque Demba entra.

— Qu'est-ce qui se passe ? s'écria la petite dame affable, la bonne vient de me raconter… Qu'est-ce qui vous est arrivé ?

— Un petit accident, sans gravité, chère Madame…

Et Demba raconta sa fable de la bougie et des rideaux en flammes, ajouta même quelques détails – les vitres volant en éclats sous l'effet de la chaleur… – ainsi que la description précise d'un fauteuil en osier qui avait également pris feu. Il songea même compléter la scène par d'autres éléments – une cage à canari qu'au dernier moment, au péril de ses jours, il aurait réussi à arracher des flammes –, mais y renonça finalement, ne voulant pas donner à son récit une touche trop sentimentale ou romantique.

— Comment croire qu'une pareille imprudence soit possible ? dit Mme Becker, vous devriez vraiment remercier le Seigneur d'être encore en vie… Montrez-moi votre main.

Cela, évidemment, n'était pas pour convenir à Demba. Avec méfiance, il sortit à demi sa main de dessous son manteau.

L'épouse du docteur poussa les hauts cris.

— Mais qu'est-ce que c'est que ce bandage ? s'écria-t-elle, il est impossible que ce soit un médecin qui vous ait fait cela !

— C'est mon camarade de chambre qui m'a fait mon bandage. Il est étudiant en médecine.

Demba constatait avec déplaisir que son idée de s'inventer des blessures aux mains n'était peut-être pas très heureuse. Tout le monde ne s'occupait plus maintenant que de ses mains, alors qu'il aurait voulu leur assurer une relative tranquillité, une douce quiétude.

— Je vais vous dire quelque chose. Vous n'avez qu'à aller trouver mon mari dans la pièce à côté, pour qu'il vous refasse un bandage correct, dit Mme Becker sur un ton décidé.

Demba blêmit.

— C'est impossible, balbutia-t-il, je ne peux quand même pas…

— Vous ne croyez pas que mon mari s'y connaît un peu plus que votre collègue ?

Demba s'agita sur son siège.

— Bien sûr ! dit-il, mais je ne voudrais pas abuser du temps précieux du docteur !…

— Ne dites donc pas de bêtises ! l'interrompit Mme Becker, mon mari en a pour deux minutes. Il va vous recevoir tout de suite.

Elle décrocha le combiné du téléphone intérieur, grâce auquel elle pouvait communiquer en même temps avec la cuisine et le bureau de son mari.

— Rudolf ! dit-elle, je t'envoie M. Demba. Prends-le tout de suite, s'il te plaît. Il s'est fait des brûlures aux mains… D'accord, je te l'envoie… (Elle reposa le combiné.) Allez-y, Monsieur Demba.

— À vrai dire, je ne suis venu que pour… (Demba ravala sa salive, cherchant ses mots.) Je voulais seulement vous demander, chère Madame, si vous pouviez, bien que nous ne soyons pas encore le premier, m'avancer mon salaire du mois, parce que…

Il s'interrompit, très gêné. Mme le docteur Becker réfléchit un instant, puis décrocha à nouveau le téléphone.

— Je voulais te dire également, Rudolph, d'en profiter pour régler M. Demba. Quatre-vingts couronnes. Tu veux bien ? Je n'ai pas mon porte-monnaie sous la main.

Demba était battu sur toute la ligne.

Deux des enfants se trouvaient encore dans l'entrée. Le premier avait déjà subi les affres de la toilette, tenant un petit pain d'une main, une pomme de l'autre. Son petit camarade, à côté de lui, tendait une oreille inquiète vers la cuisine. C'était

visiblement son tour, maintenant. Tout à coup, il ramassa par terre son paquet de lacets, ouvrit la porte d'entrée et déguerpit.

Demba en profita et le suivit.

Tous deux descendirent en courant les escaliers. Demba s'arrêta sur le palier du premier étage, arracha le mouchoir de sa main, pour le fourrer dans sa poche. N'y parvenant pas, il le jeta par terre, avec un juron.

15

Mr Rübsam était arrivé le premier. Il n'avait pas dû attendre longtemps. Il pleuvait à torrents, et les autres étaient arrivés plus tôt que de coutume pour l'habituelle partie de dominos du soir. Dans la petite pièce réservée du *Café Turf,* dans laquelle on pénétrait par une porte soigneusement cachée derrière un rideau et surveillée par un groom, il y avait aujourd'hui onze personnes.

L'employé des postes aux cheveux roux était encore là, bien qu'il eût juré la veille de ne plus jamais s'asseoir en compagnie de cette bande d'escrocs ; à ses côtés, le représentant de commerce qui, bien qu'il fût sans emploi depuis des années, était toujours en fonds ; le garçon de l'auberge du Prater, qui dépensait ici, les soirs où il ne travaillait pas, tous les pourboires qu'il avait mis de côté pendant la semaine ; Mme Suschitzky, l'ancienne entremetteuse, connue partout entre le Augartenbrücke et le Praterstern, et qui s'était reconvertie dans la location de garçonnières, sans pour autant répugner, le cas échéant, à favoriser les rencontres fugaces ; l'agent immobilier, que l'on appelait « Monseigneur », bien qu'il n'y eût aucune raison objective à cela, dans la mesure où il n'adoptait vraiment pas une attitude princière pour faire face à ses dettes de jeu ; le chef comptable, qui n'arrêtait pas de jurer en tchèque dès qu'il perdait ; celui qu'on appelait « Monsieur le rédacteur » qui, quand on lui demandait pour quel journal il travaillait, répondait toujours dédaigneusement : « Mais pour tous, voyons ! » ; l'employé de la caisse d'épargne, qui venait toujours avec son chien et son amie, qui faisait apporter au premier, par le groom, des déchets de charcuterie, et à la seconde quelques revues périmées, et qui, très vite, dans l'ardeur du jeu, oubliait bientôt l'un et l'autre ; et enfin Hüdel,

éternel étudiant en médecine, qui n'avait jamais décroché le titre de docteur, aux côtés de Rübsam, qui, lui, l'avait perdu depuis longtemps.

Rübsam choisit de tenir la banque et naturellement, se mit une fois de plus à gagner. Au début de la partie, il avait sorti de sa poche trois billets de dix couronnes chiffonnés et les avait déposés sur la table en guise de « fonds de roulement », une somme ridicule pour une partie où le gagnant empochait chaque fois trois fois la mise de ses adversaires.

— Il faut que je fasse aujourd'hui six cents couronnes avec cela ! avait-il déclaré ouvertement, par défi, en commençant. Je ne peux pas moins. C'est ce que j'ai perdu hier aux courses. Il faut absolument que je les regagne.

Et maintenant, pendant la partie, à chaque fois qu'il ramassait la mise de ses adversaires, il se plaisait à répéter :

— Je vous ai déjà dit qu'il me faut aujourd'hui gagner absolument six cents couronnes ? Allez, Messieurs, faites vos jeux ! Si vous perdez du temps, je n'y arriverai jamais !

L'employé des postes, le chef comptable, la Suschitzky bouillaient de rage, car Rübsam, effectivement, n'arrêtait pas de gagner. Déjà l'argent s'entassait devant lui. De temps en temps il ramassait quelques billets pour les mettre en sûreté dans sa poche. Sur la chaise à côté de lui, il y avait sa serviette, une paire de manchettes usées, qu'il avait enlevées pour plus de commodité, un cigare et une montre en or sur laquelle il jetait de temps en temps un regard. Il voulait jouer jusqu'à vingt heures, pas une minute de plus, car il devait se rendre ensuite, comme il l'avait dit, « à une audience ». Jamais Mr Rübsam ne manquait de se fixer ainsi une limite. Cela lui permettait d'échapper à l'insistance des autres qui le pressaient de leur accorder une revanche au cours de laquelle il aurait dû remettre en jeu, de manière absolument inutile et superflue, l'argent qu'il avait gagné, et d'échapper en même temps aux épanchements de Mme Suschitzky qui, après chaque partie, essayait, avec force plaintes déchirantes, de lui soutirer une partie de ses gains.

Personne, naturellement, ne croyait à cette histoire « d'audience ». Depuis sa condamnation qui lui avait retiré le titre de « docteur » ainsi que le droit de consulter et de plaider – il avait exercé un chantage sur un de ses clients pour lui extorquer de l'argent – il vivait de ses propres rentes et de celles des autres – ne promenant sa serviette avec lui que par une vieille habitude. C'était désormais l'Etat et la société qui, de différentes manières, subvenaient à ses besoins : l'employé de caisse d'épargne lui remettait régulièrement toutes ses avances sur salaire ; les subsides que le représentant de commerce recevait de sa belle-mère prenaient également le chemin, par le détour du jeu de bouki, aux dominos, de la poche de Rübsam, tout comme les nombreux revenus annexes du chef comptable et la dîme que Mme Suschitzky imposait à l'insouciante *jeunesse dorée*[6] de Leopoldstadt. L'Etat et le Trésor public, le monde des affaires et la bonne société collaboraient étroitement pour assurer un train de vie convenable à Mr Rübsam.

Les plaquettes des dominos claquaient sur la table, les pièces de monnaie, lancées rageusement, cliquetaient, la pluie battait sur les carreaux, et des manteaux et parapluies accrochés au mur ruisselaient de petits filets d'eau qui se rejoignaient pour former des mares sur le sol. Malgré les éléments déchaînés, Mr Rübsam affichait un visage extrêmement satisfait. Le ressentiment à son égard, autour de la table, devenait de plus en plus manifeste, mais il approchait bientôt des six cents couronnes et regardait de plus en plus souvent sa montre.

Le groom passa sa tête au rideau.

— Il y a quelqu'un qui veut parler à Monsieur le Docteur.

— Qui ? Moi ?

Rübsam, qui était justement en train de distribuer les dominos, n'appréciait guère être dérangé pendant son travail.

— Non, le docteur Hübel.

L’étudiant en médecine – il avait une longue expérience des études – se leva. Il tenait entre ses doigts un billet de dix couronnes, se demandant s’il ne devait risquer, sur ce dernier coup, tout ce qui lui restait.

— Il y a quelqu’un qui veut me parler ? demanda-t-il distraitement.

— Oui. Le monsieur attend dehors.

— Dites-lui que je viens de sortir !

— Mais j’ai déjà dit que vous étiez ici.

— Idiot, s’écria Hübel qui sortit, avec un mauvais pressentiment.

Effectivement. C’était Stanislas Demba.

— Bonjour, Demba, dit-il sans enthousiasme, comment sais-tu que je suis ici ?

— Je suis passé chez toi, mais tu étais déjà parti. Je me suis dit que je te trouverais ici.

— Tu as vraiment le nez fin. Mais ne te berce pas trop d’illusions, dit-il en montrant son billet de dix couronnes chiffonné, tu vois, c’est tout ce qui me reste !

Demba blêmit.

— – Mais tu m’avais promis pourtant l’argent pour aujourd’hui !

— Tu aurais dû venir une heure plus tôt, avant que je commence à jouer. Mais maintenant, Rübsam m’a totalement plumé. Tout cela à cause de ton manque de ponctualité ! dit-il en essayant timidement de prendre la chose sur le ton de la plaisanterie.

— Mais je comptais sur cet argent, moi ! s’exclama Demba, avec un air sévère.

— Combien est-ce que je te devais, déjà ? demanda Hübel, un peu confus.

— Quarante couronnes.

— Je suis désolé, mais… je n'ai pas eu de chance, aujourd'hui. Prends toujours ces dix couronnes, avant qu'elles soient raflées par ce vieil escroc de Rübsam ou un autre de ses pontes.

Demba connaissait assez l'argot des joueurs de bouki pour comprendre que « pontes » désignait des requins des tables de jeu.

Il acquiesça de la tête, mais ne prit pas l'argent.

— Mais qu'est-ce que je peux faire avec dix couronnes ! Dix malheureuses couronnes ! J'ai besoin de beaucoup plus !

Hübel ne savait plus quoi faire.

— Tu ne peux pas demander à tes amis ? dit Demba en montrant la porte du regard.

— À ceux-là ? (Hübel eut un geste de dénégation.) On voit bien que tu ne les connais pas. Il n'y en a pas un qui prêterait quelque chose à l'autre.

— Qu'est-ce qu'on fait, alors ?

— Il y aurait bien une solution… C'est que tu tentes ta chance au bouki. Tu seras peut-être plus heureux que moi…

Demba secoua énergiquement la tête.

— C'est uniquement une question de chance, à ce jeu-là, continua Hübel, on peut très vite passer de dix à cent couronnes, et même plus !

— Non, dit Demba, je ne touche jamais une carte…

— Ce ne sont pas des cartes. Le bouki se joue avec des dominos, ignorant !

— Mais je ne connais même pas les règles !

— Il n'y a rien à comprendre ! s'empressa de lui répondre Hübel, on joue avec des dominos ordinaires. Simplement, on mise sur l'un des quatre joueurs, comme sur des chevaux de courses. Tu n'es même pas obligé de faire la partie, il te suffit de miser…

Demba était indécis.

— Hier, la Suschitzky a gagné cent couronnes, sans lever le petit doigt, poursuivit Hübel.

Sans lever le petit doigt ! Ce fut cela qui, finalement, décida Demba.

— Je me suis toujours dit qu'il faudrait un jour que je voie cela, répondit-il.

— Alors viens ! dit Hübel en le poussant à l'intérieur.

L'entrée de Demba, au début, n'éveilla pas vraiment la curiosité. Certes, on n'aimait pas beaucoup, au « bouki », voir arriver des têtes nouvelles, mais le fait qu'il fût introduit par Hübel était une garantie. Les formalités de réception furent réduites à leur plus simple expression :

— Il a de quoi ? interrogea Rübsam.

Hübel, d'un geste de la main, signifia que

Demba avait de quoi répondre.

— Plus qu'il n'en faut ! ajouta-t-il simplement.

— C'est bon ! déclara Rübsam.

La chose était réglée.

— Sacré bon Dieu de nom de Dieu ! Quelle poisse ! s'écria, à cet instant, l'employé des postes qui, pour la quatrième fois, venait de perdre sa mise et qui maintenant, faute d'argent, se retrouvait hors combat.

— Qu'il est doux d'entendre ces choses ! dit Rübsam en empochant l'argent d'un air satisfait. Allez-y, messieurs, faites vos jeux ! Les affaires marchent !

Il se frotta les mains, fit un clin d'œil à Demba et demanda :

— Vous vous décidez, jeune homme ?

Demba, en le regardant, remarqua aussitôt, avec un certain malaise, que Rübsam avait non seulement des mains velues, mais l'index et le majeur estropiés.

— Il te demande si tu as déjà fait ta mise, Demba ! intervint Hübel, qui choisis-tu ?

— Qui tu veux ! répondit Demba qui ne pouvait détacher ses yeux des doigts de Rübsam, qui lui inspiraient effroi et horreur.

— Tu mets tout sur un seul coup ?

— Oui, sur un seul coup.

Il y avait sur la table quatre rangées de dominos, qui représentaient chacune un des joueurs. Hübel glissa le billet de dix couronnes entre la seconde et la troisième rangée, signifiant par là qu'il pariait sur la victoire de « Chapelure », le garçon, surnommé ainsi à cause des petits boutons jaunâtres qu'il avait sur le visage. La partie commença et « Monsieur le rédacteur » fut le premier, dans la tension générale, à déposer sa plaquette.

Demba se retourna. Il ne voulait pas savoir ce qu'il allait advenir de son argent. Il chercha quelque chose, n'importe quoi, un journal ou une revue, qu'il pût lire en attendant, pour ne pas être obligé de voir ou d'entendre ce qui se passait autour de la table. Il n'y avait qu'un exemplaire de *la Gazette des cafés*. Et Demba s'y plongea.

Les petites annonces, en première page. À saisir : cent cinquante chaises de jardin, de couleur verte, pour terrasse ! Alcools et liqueurs de qualité supérieure ! Orgue de Barbarie ! Serviettes en papier ! Allume-cigare ! Pratique, moderne ! Tout cela s'étalait sur plusieurs colonnes, se livrant en pâture au plus offrant – comme si le monde n'était qu'un vaste tapis vert souillé par des taches de vin, des cendres de cigarette, autour duquel cliquetaient les bijoux, bruissaient les billets, avec des mains avides, des mains velues aux doigts estropiés, qui pourtant s'agrippaient à ce qu'ils tenaient comme des tentacules – et c'est dans cet univers incertain grouillant de trafiquants, d'usuriers, d'escrocs, de malfaiteurs que lui, Demba, s'était aventuré pour tendre timidement la main pour recevoir sa part, une petite poignée d'argent que s'arrachaient des milliers d'autres poings brandis, qui essayaient de

l'écarter, de le repousser. Et soudain Demba se sentit découragé, sans ressources, sachant sa cause perdue, et, honteux de cette dernière et pitoyable tentative pour se sauver, voulut se faufiler vers la porte sans qu'on le vît.

C'est alors que, de la table de jeu, retentirent tout à coup des cris, des vociférations. La Suschitzky traita l'un des joueurs de « vulgaire escroc », l'accusant « d'être de mèche » avec Rübsam. Le rédacteur s'écria « qu'il comprenait tout, maintenant ! » Quant à « Chapelure », il n'arrêtait pas de hurler qu'on lui rende son argent ! L'étudiant en médecine, l'argent à la main, se tourna vers Demba, à ses côtés :

— Tu vois ! Qu'est-ce que je t'avais dit ? Tu as gagné.

— Combien ? demanda Demba sans lever les yeux.

— Trente couronnes, trois fois la mise.

Demba ne répondit rien.

— Qu'est-ce qu'on fait, maintenant ? demanda Hübel.

— On continue de miser.

— Tout ?

— Oui, tout.

— Un peu de calme, s'il vous plaît ! s'écria alors Mr Rubsam.

— Du calme, renchérit Hübel.

Le vacarme se tut peu à peu, seule Mme Suschitzky se répandit encore pendant un moment en accusations et en sous-entendus, mais la partie reprit son cours.

Une fois encore, Demba se força à ne pas regarder. Il gardait les yeux fixés sur son journal, lisant les mots et les lignes seins les comprendre, tendant l'oreille vers ce qui se passait autour de la table. Les plaquettes claquaient, le voyageur de commerce sirotait à grand bruit son café noir, lorsque Mme Suschitzky, tout à coup, sur un ton sérieux et solennel, déclara, en une sorte d'imprécation :

— Hallum-Drallum.

— Comment cela, Hallum-Drallum ? protesta l'employé des postes, il y a un huit de chaque côté ? Je vois pourtant un sept à droite !

Demba, rendu étrangement nerveux, se demanda aussitôt qui pouvait bien être Hallum-Drallum… Qui est-ce ? se creusait-il la tête. Et soudain, il se rappela : le dieu de la guerre des Tartares. Et l'image d'un petit homme ventru lui apparut, un homme au visage blême, semé de petits boutons jaunâtres, avec des lèvres charnues et des yeux proéminents. Il se dressait là, devant lui, drapé dans ses oripeaux multicolores, avec ses mains velues, sa grosse natte dans le cou – Hallum-Drallum, le dieu de la guerre des Tartares ! Non ! Ce n'était que le Veau d'or adoré par tous ces gens autour de cette table ! Un dieu qui le regardait en ricanant et en braillant : Tu veux de l'argent, n'est-ce pas ? Que proposes-tu en échange ? Des chaises de jardin ? Des serviettes en papier ? Rien ? Rien du tout ? Alors prosterne-toi, misérable ! Prosterne-toi encore ! Et Stanislas Demba, humble et docile, se prosterna pour l'argent, devant le mur vide sur lequel il n'y avait rien d'autre que son ombre et les lambeaux d'un morceau de tapisserie décolorée.

— J'ai fini ! s'écria à cet instant le garçon, et aussitôt s'élevèrent des hurlements, tout le monde criant en même temps, et la voix aiguë de la Suschitzky :

— C'est impossible ! Ce n'est pas votre tour !

— Il y a tricherie ! s'exclama l'employé des postes en frappant du poing sur la table.

— Mais le docteur a pourtant dit : « Au suivant ! » gémit le garçon.

— Tricheur ! Tricheur ! hurla l'employé des postes.

— Du calme ! intervint Rübsam. Qui parle ici de tricherie ? J'y perds aussi, moi !

À nouveau, Hübel se tourna vers Demba, le tira par la manche :

— Tu as encore gagné !

— Encore ?…

Demba n'était ni tout à fait surpris, ni tout à fait étonné.

— Quatre-vingt-dix couronnes. Est-ce que tu continues ?

— Oui, acquiesça Demba.

— Combien ?

— Le tout.

— Tu es devenu fou ?

— Oui, c'est cela.

— Tu prends beaucoup de risques.

— Je ne fais que cela depuis ce matin

— Après tout, cela te regarde. Mais tu ne gagneras pas trois fois de suite.

Il s'approcha de la table. Les débordements provoqués par la rage et la déception s'étaient apaisés. Une nouvelle partie avait commencé, avec de nouveaux enjeux, et M* Rübsam passa nerveusement sa main sur son crâne chauve : il venait de perdre, dans la dernière partie, plus de la moitié de ses gains.

— Qu'est-ce que c'est que cela ? demanda-t-il en montrant l'argent de Demba.

— Je continue, dit Demba.

— Banco, donc ! répondit Rübsam, exprimez-vous donc comme il convient, s'il vous plaît !

— C'est cela, banco ! confirma Hübel.

— Voilà qui est mieux, reprit l'ex-avocat, je voulais simplement être bien sûr…

Il déposa un domino au milieu de la table et la partie commença.

— On repart à zéro, dit la Suschitzky en plaçant à son tour son domino.

— J’ai de tout, cette fois, au moins, fit remarquer le rédacteur à propos de son jeu.

La partie continua. Cette fois-ci Demba suivait chaque coup avec beaucoup d’attention, de nervosité.

II y avait là, devant lui, ses quatre-vingt-dix couronnes, glissées entre deux rangées de dominos. S’il gagnait encore cette fois-ci, cela ferait deux cent soixante-dix couronnes ! Des petits bouts de papier fripés, froissés, qui étaient passés entre des milliers et des milliers de mains crasseuses, mais que pourtant ceux qui étaient penchés, là, au-dessus de la table, et qui les dévoraient des yeux, voyaient autrement. Pour l’un, ils représentaient une nuit de plaisir, de beuverie ; pour l’autre le loyer de retard qu’on lui réclamait ; pour celui-ci la possibilité de manger à sa faim, pendant tout un mois ; pour celui-là l’occasion de hanter à nouveau, nuit après nuit, les ruelles sombres où sont tapies les filles de joie ; ce dernier irait les jouer aux courses ou à la Bourse, la dame les cacherait sous son matelas… Et pour lui, Demba, qu’est-ce qu’ils signifiaient ? Il avait du mal à l’imaginer. Il s’efforça de penser à de vieux clochers, à des porches d’église, à des anges de pierre jouant de la viole de gambe ou du luth, à de petites ruelles tortueuses dans une ville italienne où il se promenait au bras de Sonia. Mais, curieusement, aucune de ces images ne voulait véritablement prendre forme. Ni la ville, ni les clochers, ni les anges. Tout restait gris et vague, se perdait dans le flou. D’autres visions, en revanche, s’imposaient à lui – les fantasmes, les désirs, les envies secrètes nourris par tous les autres, autour de la table, prenaient corps dans son esprit. Rübsam riant avec deux grosses femmes devant des bouteilles de champagne, aux accents d’une musique tzigane. Une pièce vide, sans aucun meuble, avec seulement un lit, un gigantesque lit, assez grand pour voir s’ébattre toute une ville, et la Suschitzky qui sort en cachette, pour le palper, son or de dessous le matelas. L’employé des postes assis à une table vide, devant une simple assiette de faïence avec du pain, de la charcuterie et du fromage, et dévorant chaque bouchée à belles dents, avec des yeux goulus. Et quand Demba se rendit

compte, ainsi, que c'était les désirs et les envies des autres, et non pas les siens, qui prenaient corps de manière aussi intense devant ses yeux, alors il commença à avoir peur et à trembler pour son argent, et il acquit la triste certitude qu'il allait le perdre, qu'à cet instant déjà, il ne lui appartenait plus, mais à Rübsam ou à la Suschitzky.

— Bloqué ! s'écria soudain le rédacteur, tandis que la Suschitzky, au même moment, poussait un cri de douleur :

— Bloqué ! Et moi qui reste en rade avec trois pièces !

— Bloqué ? Mais qui vous a dit cela ? répliqua le garçon avec un cri de triomphe, en plaçant deux dominos à la fois, l'un à gauche et l'autre à droite. Le premier pour le dimanche, l'autre pour le lundi ! J'ai fini !

— Qu'est-ce que tu es verni ! Tu as encore gagné ! Deux cent soixante-dix couronnes ! cria Hübel à l'oreille de Demba.

L'avocat se leva. Le silence s'installa autour de la table.

— Très bien. Je solde les comptes, dit-il d'une voix sourde en plongeant la main dans sa poche.

— Soixante couronnes pour moi ! s'écria le chef comptable.

— Et pour moi quarante-cinq ! reprit l'agent immobilier.

— Pour moi également quarante-cinq ! Passez la monnaie ! dit le représentant de commerce.

— J'acquitte mes dettes ! dit Rübsam en passant sa main sur son crâne chauve, mais il faut maintenant que quelqu'un d'autre tienne la banque. Je ne peux plus « faire bouki ». Je suis complètement raide.

Il sortit son portefeuille et commença à régler à chacun ce qu'il lui devait.

— Qu'un autre prenne la banque. Je n'ai plus un sou vaillant. À moins que l'un d'entre vous soit assez aimable pour m'avancer, disons cent couronnes…

Cette provocation ne recueillit, pour toute réponse, qu'un sourire méprisant de la part de l'assistance.

— Je peux vous donner quelque chose en garantie. Ma montre, par exemple…, ajouta Rübsam, qui était maintenant décidé à continuer de jouer coûte que coûte, ma montre qui, au bas mot…

Il voulut prendre sa montre sur la chaise sur laquelle il l'avait posée, mais ne la trouva pas.

— Où est ma montre ? demanda-t-il en fouillant fébrilement dans toutes ses poches, en regardant sous le siège.

— Messieurs ! Je n'aime pas beaucoup ce genre de plaisanterie ! dit-il en se forçant pour ne pas montrer son trouble, on ne plaisante pas avec ces choses-là !

Il se retourna et dévisagea, furibond, tous ses voisins l'un après l'autre.

— Les plus courtes sont les meilleures ! s'écria-t-il, en voyant que personne ne bronchait. Je ne supporte pas la plaisanterie. Rendez-moi tout de suite ma montre

— Ce n'est pas moi qui l'ai ! assura l'employé des postes.

— Moi non plus. Je n'apprécie pas plus que vous ce genre de plaisanterie ! déclara le rédacteur.

— Et moi, je ne savais même pas que vous aviez une montre ! renchérit le chef comptable.

— Où l'avez-vous mise en dernier ? demanda « Chapelure ».

— Cherchez encore dans vos poches. Vous l'y aurez remise machinalement ! conseilla l'agent immobilier.

Rübsam, le visage soudain tout jaune, retourna encore une fois ses poches, craqua une allumette sous la table, mais ne trouva rien.

— C'est un scandale ! s'écria la Suschitzky.

Rübsam se planta devant la porte et dit :

— Personne ne sortira d'ici avant que ma montre n'ait réapparu. Il ferait beau voir qu'en plein jour…

— Je n'ai pas quitté ma place ! Vous l'avez bien vu, n'est-ce pas ? dit le rédacteur.

— Je n'ai rien vu du tout ! hurla Rübsam, je vous répète que personne ne sortira d'ici !

— Mais il faut que je sois à vingt heures à ma rédaction !

— Cela m'est égal. Tout le monde restera ici jusqu'à ce que j'aie retrouvé ma montre.

— Voulez-vous dire par là que vous me soupçonnez de l'avoir volée ? protesta l'employé de caisse d'épargne.

— Messieurs ! cria Hübel, laissez-moi vous faire une proposition. Puisque tout le monde, ici, est désireux d'apporter la preuve qu'il n'y a pas de voleur parmi nous, je propose que Rübsam nous fouille l'un après l'autre. Personne…, cria-t-il plus fort pour couvrir le brouhaha des altercations, personne ne doit se sentir vexé. Je vais donner l'exemple.

Et il retira sa veste, retourna ses poches. Rübsam entreprit de le fouiller. Sans insister beaucoup. En réalité, il avait des soupçons bien précis : la Suschitzky était restée longtemps debout derrière lui, pendant la partie.

Demba n'avait prêté aucune attention, rien entendu de tout ce qui se passait. Sur la table de jeu où il avait déposé sa mise, il y avait maintenant quelques billets et de la monnaie étalés pêle-mêle, en tout deux cent soixante-dix couronnes, et qui lui appartenaient. Demba, d'une démarche féline, fit le tour de la table. Comment faire pour que cet argent se retrouve entre ses mains, puis dans sa poche ? Attendre le moment propice pour le saisir prestement… Cela paraissait si simple, et pourtant ! Demba n'osait pas.

C'était maintenant au tour de l'employé de caisse d'épargne. La fouille de ses poches permit de mettre au jour un canif, un étui à cigarettes en aragonite de Carlsbad, deux caoutchoucs et une brochure : *l'Art de parler et de nouer conversation.* Puis vint le tour de « Chapelure », le serveur,

dont la fouille permit seulement d'étaler au grand jour une demi-douzaine de photographies qui le représentaient au bras d'une dame d'un certain âge et qui paraissait fort éprise. Puis Rübsam se tourna vers Stanislas Demba.

— Vous permettez ? dit-il poliment.

Demba sursauta.

— Que me voulez-vous ?

— Une simple formalité, naturellement. Je suis tout à fait convaincu que., mais…

— Que voulez-vous, **à** la fin ? demanda Demba, agacé qu'on le dérange.

Il venait en effet de trouver à l'instant un moyen pour récupérer l'argent. Il n'avait qu'à demander à Hübel de le ramasser pour lui, et il trouverait bien quelque chose ensuite.

— Je vous prierais d'enlever votre manteau, dit Rübsam, loin de moi l'idée que… mais enfin…

Demba le fixa du regard, persuadé d'avoir mal entendu.

— Que dites-vous là ? Que voulez-vous à mon manteau ?…

— Je vous prierais de bien vouloir l'enlever.

Rübsam commençait à s'impatienter.

— Il n'en est pas question !

— Qu'est-ce que cela signifie ? Vous refusez donc ?

— C'est absurde ! Laissez-moi tranquille !

— Voilà qui est très suspect ! s'écria l'employé des postes.

— Tiens, tiens ! intervint Mme Suschitzky.

— Vraiment très curieux ! remarqua le voyageur de commerce.

— C'est donc cela ! dit Rübsam.

— Demba ! s'écria Hübel, ce n'est pas toi qui as la montre ?

— Quelle montre ? demanda Demba, troublé.

— La montre de M^s^ Rübsam.

— Vous ne croyez quand même pas que je vous ai pris votre montre ? répondit Demba, soudain effrayé.

— Vraiment ? demanda Rübsam sur un ton étonné et peu convaincu, ce n'était peut-être, après tout, qu'une simple plaisanterie…

— Mais c'est complètement absurde !

— Alors laissez-vous fouiller !

— Non ! hurla Demba en jetant un regard désespéré vers l'étudiant en médecine.

— Très bien, dit Rübsam, vous ne voulez pas ? Alors je sais ce qu'il me reste à faire.

Il tourna le dos à Demba et s'approcha de la table.

— Je ne vais pas chercher querelle, dit-il très calmement, je ne vois pas pourquoi, d'ailleurs !

Et d'un geste vif, il s'empara de tout l'argent qui était sur la table.

Demba blêmit en voyant son argent entre les mains de Rübsam. Il sentit tout à coup monter en lui la rage du désespoir. Ce n'était pas possible ! Ce n'était pas pensable que cet homme eût son argent entre les mains ! Ah ! S'il pouvait seulement détacher ses propres mains, pour le lui arracher ! Briser ses chaînes ! Si le fer peut plier, l'acier peut casser ! Et, dans un effort violent, il se rebella contre ses chaînes, ses muscles se contractèrent, ses veines saillirent, et un ultime sursaut donna à ses bras la force d'un titan révolté… La chaîne cliqueta…

Mais l'acier ne rompit pas.

— Il faut bien que j’aie un moyen de remplacer ma montre, d’une manière ou d’une autre, dit Rübsam en mettant avec bonne conscience l’argent de Demba dans sa poche. Je ne peux pas faire autrement. Nécessité fait loi.

16

Et Demba se retrouva dans la rue, berné, dupé, floué, frustré dans son dernier espoir.

Il pleuvait. Demba haletait de soif, ses mains lui faisaient mal, surtout les poignets et les doigts. Il se sentait si las, si fatigué qu'il n'avait d'autre envie que de rentrer chez lui, de se cacher la tête sous les couvertures pour ne plus penser à rien et dormir enfin.

Malgré ses mains enchaînées, il s'était jeté, pour l'amour de l'argent, dans le tourbillon de la vie quotidienne. Et pendant toute cette folle journée, il n'avait cessé d'être ballotté sans pitié par les événements, comme une misérable coquille de noix. Et maintenant Demba était fatigué, il abandonnait le combat pour aller dormir.

« Si je ne peux pas te montrer l'argent ce soir, alors tu peux bien partir avec ton Georg Weiner ! » avait-il dit ce matin. On en était arrivé là, maintenant. Il n'avait pas l'argent, et il ne voulait plus faire d'autre tentative pour se le procurer.

« Qu'elle parte avec qui elle veut ! se dit-il en lui-même, en haussant les épaules, je ne la retiens pas. Elle s'est engagée à attendre jusqu'à ce soir huit heures. Pas une minute de plus. Soyons fair-play. J'ai fait tout ce que j'ai pu, mais je n'ai pas réussi. J'ai dû affronter toute une série de circonstances, de coïncidences malheureuses, je me suis buté à un rempart d'événements contraires. Sonia est libre, maintenant. On l'a décidé ainsi, et je tiens ma promesse. Soyons fair-play. »

Au mot « fair-play », un sentiment de satisfaction envahit Demba et il prit en marchant à peu près l'attitude d'un membre du Jockey Club s'apprêtant à régler sans sourciller une énorme dette de jeu.

« La suite des événements, Dieu merci, ne me concerne plus ! se dit Demba en accélérant le pas, je suis maintenant complètement désengagé…» Le mot lui plut, il se le répéta. « J'annonce par la présente mon désengagement », dit-il en prenant l'expression d'un diplomate confirmé qui s'apprête à faire une déclaration d'une importance capitale. Il s'arrêta un instant et s'inclina légèrement devant un interlocuteur invisible pour lui signifier qu'il se considérait désormais complètement « désengagé » par rapport à l'évolution de la situation.

« Complètement désengagé », répéta-t-il plusieurs fois, comme s'il ne pouvait pas se détacher de ce mot, qui semblait avoir l'étonnante propriété de faire apparaître toutes les choses sous un jour réconfortant, consolant. Et il parvint presque à imaginer, sans une once de haine, de colère ou de douleur, que Sonia Hartmann allait partir demain en voyage avec un autre et que lui-même resterait tout seul.

« Je n'ai pas pu tenir ma promesse, et il s'agit maintenant d'en tirer toutes les conséquences », se persuada-t-il. Il s'arrêta devant un étalage et se regarda dans la vitrine, car il fallait absolument qu'il vérifiât s'il était assez calme, impassible, décidé dans sa manière de tirer toutes les conséquences.

« Il n'y a pas moyen de revenir en arrière. On a décidé comme cela…», se dit-il, cherchant à se convaincre lui-même du caractère inéluctable de la situation. Et tous les gens dans la rue, depuis l'agent de police au carrefour, le courtier descendant son volet, la serveuse sur le seuil, une chope à la main, tous suivaient avec des yeux étonnés cette silhouette étrange déambulant le long des trottoirs, la tête baissée, et qui parlait toute seule, avec des haussements d'épaules.

« Il faut rentrer, maintenant ! » dit Demba. Et il s'arrêta. « Mais où vais-je ? Il est temps que je rentre chez moi ! Miksch doit déjà être parti. Il est sept heures et demie du soir. Steffi va arriver, et je vais être enfin débarrassé de ces menottes ! »

Il tourna dans la Liechtensteinstrasse, car il ne voyait vraiment pas pourquoi ce monsieur Weiner l'empêcherait de

prendre le plus court chemin pour rentrer chez lui. Que ce monsieur Weiner habitât justement dans la Liechtensteinstrasse ne constituait pas une raison suffisante pour l'obliger à prendre un détour. Chaque minute était précieuse.

La pluie redoublait. Demba se serra plus fort dans son manteau. Le soir tombait, et la lumière vacillante des becs de gaz se reflétait dans les flaques d'eau.

« Je me suis quand même un peu trop avancé dans cette affaire, se dit Demba qui, perdu dans ses pensées, mit le pied dans une flaque. Il est temps que je me délie de mes obligations ! » Et cette expression, elle aussi, lui fit du bien, curieusement. Il y avait en elle une sorte de détachement, de froideur mercantile qui gommait les sentiments toujours susceptibles de vous assaillir derrière des mots tels que douleur, jalousie ou passion.

Devant l'immeuble où habitait Georg Weiner, Demba s'arrêta et constata que la chambre du deuxième étage, à côté du balcon, était allumée.

« Tiens, tiens ! se dit Demba en n'allant pas plus loin, il est chez lui et elle est avec lui. Quoi de plus normal ? Il n'y a aucune raison pour s'attarder et perdre encore davantage de temps. Tout cela ne m'intéresse plus… J'ai d'autres intérêts. »

Il soupira, sentit pendant un instant monter en lui un accès de colère gratuit, puis une petite douleur diffuse. Il restait là, les yeux rivés à la fenêtre éclairée. Mais parvint à dominer ses sentiments, se réfugiant sous la protection des mots qui sonnaient bien, qui étaient capables d'endormir sa douleur.

« L'affaire se réglera de manière tout à fait amicale, murmura-t-il, nous allons nous quitter en restant les meilleurs amis. »

Il continua son chemin, mais s'arrêta à nouveau quelques instants plus tard.

« C'est vrai ! Weiner a un appartement très agréable. Bien exposé, avec vue sur le parc Liechtenstein. Mais voilà tout. Il

n’y a rien d’autre à dire… Allons ! »

Demba, cependant, ne bougeait toujours pas, les yeux levés vers la fenêtre.

« Après tout, j’ai encore un peu de temps. Il n’est pas encore tout à fait sept heures et demie. Steffi n’est sûrement pas encore là. Que je sois chez moi ou que je reste encore un peu ici, peu importe, finalement. Peu importe, vraiment ! » répéta-t-il plusieurs fois avec insistance, l’écho de ces mots le persuadant de dominer la situation, de juger les choses avec un regard extérieur. « Elle est avec lui. Et après ? Si je devais y prendre de l’intérêt, ce serait à peu près avec le même détachement que l’on suit une intrigue au théâtre. Comme une histoire qui ne vous concerne pas directement, qui peut être éventuellement amusante ou ennuyeuse, mais qui, en tout cas, n’est vraiment pas très importante. On dirait presque…»

Il sursauta. L’espace d’un instant, son cœur s’arrêta, puis se mit à cogner, à battre à tout rompre. Ses oreilles bourdonnèrent, tintèrent, tandis qu’une terrible angoisse l’étranglait, lui coupait le souffle.

Là-haut, la lumière s’était éteinte tout à coup.

On avait éteint la lumière dans la chambre de Georg Weiner !

Tout l’édifice d’indifférence, de détachement qu’il avait patiemment construit s’écroula d’un coup.

Là-haut, dans cette chambre, Sonia était maintenant dans les bras de Georg Weiner. C’est elle qui avait éteint la lumière. Les deux amoureux, là-haut, étaient désormais coupés du reste du monde. Réunis dans une complicité muette, une connivence, une communion profonde. Tandis que lui, Demba, restait seul ici, en bas, lâchement abandonné même par les mots ronflants avec lesquels il s’était fait une carapace contre la douleur ou la colère, et qui maintenant retombaient comme des feuilles mortes. Demba restait planté là sur le trottoir, désespéré, profondément malheureux, tremblant de souffrance et de haine, dévoré par la jalousie, au bord des larmes.

Il ne serait pas dit que les amoureux là-haut resteraient seuls, que Sonia dormirait dans les bras de Weiner II ne fallait pas qu'ils s'imaginent pouvoir s'aimer au vu et au su de tout le monde, et surtout de lui, Demba !

Il fallait que Demba montât. Il ne savait pas ce qu'il dirait, ce qu'il ferait, une fois arrivé là-haut. Ouvrir violemment la porte et faire irruption dans la pièce, dans un geste de reproche, d'accusation, de menace, d'avertissement ?

Et c'est ainsi que, le souffle court, les poings serrés, et en même temps le cœur battant, Demba se dirigea vers la porte de l'immeuble.

Mais juste à cet instant, un jeune homme sortit dans la rue. C'était Georg Weiner, et il était seul.

Il s'approcha du bord du trottoir, regarda à gauche et à droite, vers le haut puis vers le bas de la rue et appela une voiture.

Demba resta un moment stupéfait en voyant ainsi son rival. Puis il poussa un soupir de soulagement.

Georg Weiner était donc seul chez lui. Et Sonia n'était pas auprès de lui ! Ils ne s'étaient pas enlacés, ne s'étaient pas embrassés dans l'obscurité. C'est seulement parce qu'il sortait que Weiner avait éteint la lumière de sa chambre.

Peu importe que Sonia ait été avec lui hier et qu'elle le soit encore demain ! Cela ne faisait rien. L'important était que maintenant, justement maintenant, au moment où Demba, avec une rage impuissante, avait regardé vers la fenêtre, Sonia n'ait pas été là-haut ! Que la lumière que l'on avait éteinte dans la pièce signifiât seulement que Georg Weiner sortait de chez lui – voilà qui rendait Demba heureux et reconnaissant.

Et maintenant qu'il avait recouvré son calme, il essaya à nouveau de s'abriter sous la carapace des belles phrases. Mais les mots ronflants avaient perdu leur vertu euphémique.

Non, il n'y avait rien à faire. Il ne pouvait pas rentrer maintenant. Il fallait qu'il voie encore une fois Sonia avant

qu'elle parte. S'asseoir encore une fois en face d'elle, la regarder, l'écouter rire et parler, lui adresser un adieu muet.

Georg Weiner monta dans la voiture. Il semblait être pressé.

« Il va vraisemblablement la retrouver, pensa Demba…, il faut qu'il me dise où elle est ! »

— Bonsoir, collègue ! dit Demba en sortant de l'obscurité pour s'avancer vers lui.

Georg Weiner se retourna.

— Bonsoir, Demba ! répondit-il froidement.

— Où allez-vous de ce pas ? demanda Demba, le cœur battant.

— À la *Residenzkéller !*

— À la *Residenzkeller ?* On y mange bien, n'est-ce pas ?

— Pas trop mal.

— On y mange remarquablement, vous voulez dire !… Il est bien possible que j'y aille aussi, après tout.

17

Stanislas Demba était dans un état de grande excitation au moment où il ouvrit la porte. En traversant le vestibule sombre qui conduisait à la salle réservée, il s'était fait mal en se cognant le tibia contre une chaise. Il n'entra pas tout de suite, resta dans l'encadrement de la porte, à moitié caché par un portemanteau chargé de chapeaux et de pardessus.

C'était une petite pièce surchauffée. La lumière était aveuglante, mais pourtant Demba vit tout de suite que Sonia n'était pas là. En revanche, il y avait là tous ses amis et connaissances, avec lesquels elle se retrouvait presque toujours, ces dernières semaines. Les deux demoiselles, là-bas, étaient des apprenties comédiennes. En face de la porte était assis le docteur Fuhrmann, un homme carré avec la face d'un bouledogue de méchante humeur, une balafre sur la joue gauche. Il avait une voix aiguë, perçante, comme un avertisseur d'automobile, et on était presque tenté de faire un pas de côté dès qu'il se mettait à parler. De l'autre côté de la table, juste en face de Georg Weiner, enveloppé dans un nuage de fumée de cigare, arborant sur ses lèvres son éternel sourire insignifiant, se trouvait, au grand dam de Demba, Emil Horvath.

La seule pensée d'Horvath suffisait à provoquer la rage de Demba. Parfois, lorsqu'il donnait une leçon chez les Becker, Horvath, qui était un habitué de la maison, entrait à l'improviste dans la pièce et, sans un bonjour, venait écouter distraitement ce que Demba s'efforçait d'expliquer aux enfants sur les verbes irréguliers, puis ressortait avec un sourire dédaigneux. Il était d'une impudence ! Il rentrait, tendait la main aux deux garçons, sans même s'apercevoir de la présence de Demba, donnait à l'un une tape amicale, tirait

familièrement l'oreille à l'autre, en demandant si « Ella » était à la maison – c'est ainsi, « Ella », qu'il se permettait d'appeler Mlle Becker ! Mais il n'était pas question qu'un homme comme lui tende la main au répétiteur. Il faisait partie, pour lui, du petit personnel, à soixante-dix couronnes par mois, plus le déjeuner ! C'était quantité négligeable pour quelqu'un comme M. Horvath ! Mais qu'était-il de si particulier, ce M. Horvath ? Fondé de pouvoir. Simple fondé de pouvoir dans la société anonyme des pétroles, rien d'autre. Il n'avait fait aucune étude, n'avait passé aucun examen universitaire. Et c'était cet homme-là qui ne daignait même pas lui serrer la main ! Demba sentit le sang lui monter à la tête.

Surtout, rester calme ! Se montrer aimable, amical, cordial, ne rien laisser paraître ! Que lui importait Horvath, après tout ? Demba avait arrêté son plan : s'asseoir avec les jeunes gens, comme si c'était l'habitude, prendre part à la conversation, raconter quelques anecdotes piquantes, faire quelques mots d'esprit, adresser aux jeunes filles quelques compliments spirituels ; tout cela pour que Sonia, quand elle arriverait, le trouve plongé dans une conversation animée avec ses propres amis, ravis par le commerce agréable de ce nouveau convive.

Il ouvrit la porte toute grande, sortit de derrière le portemanteau et salua l'assistance.

— Bonsoir, Messieurs ! Mes hommages, Mesdames !

Il s'approcha de la table avec l'attitude d'un homme du monde averti, au charme, à l'élégance irrésistibles.

Les trois messieurs interrompirent leur conversation, regardèrent, avec un profond étonnement, Demba venu se planter là devant eux, avec son pantalon maculé de boue, sa pèlerine trempée, dégoulinant de pluie. Il dérangeait. On n'était plus entre soi. Les deux dames levèrent les yeux du menu qu'elles consultaient, jetèrent sur Demba un regard curieux.

— Bonsoir ! dit enfin Horvath, qu'est-ce qui vous amène ?

— Je voulais me distraire un peu, lança Demba, être entre personnes de bonne compagnie après une journée de labeur. Vous permettez que je m'assoie ? Je ne vous dérange pas ?

— Je vous en prie ! répondit froidement Georg Weiner, tandis que Demba, après un moment d'hésitation, s'asseyait timidement, maladroitement, à la table voisine.

Le docteur Fuhrmann toussota pour s'éclaircir la voix, puis se retourna ostensiblement sur sa chaise vers Georg Weiner et dit tout haut :

— Tu sais qui est-ce, celui-là ?

— Une connaissance de Sonia, parmi tous les gens impossibles qu'elle fréquente…, répondit Weiner à voix basse.

— Il en a bien l'air, en tout cas !

En entendant les deux messieurs chuchoter ainsi, Demba rougit. Il devinait très bien de quoi ils parlaient. Weiner avait naturellement raconté à l'autre qu'il s'était entiché de Sonia et que celle-ci ne voulait plus entendre parler de lui – et tous les deux, maintenant, se gaussaient de lui. Il fallait absolument que Demba ne donnât pas l'impression d'être venu ici à cause de Sonia ! Il fallait immédiatement opposer un démenti formel à cette allégation mensongère ! « Venir ici à cause de Sonia ? Mais quelle idée ridicule ! Vous n'y êtes vraiment pas ! Le hasard, Monsieur Weiner ! Un simple hasard, mon cher Horvath ! Je suis néanmoins enchanté de vous voir ici, mon cher Horvath…»

Demba se leva.

— Ravi d'être en si bonne compagnie ! On m'a beaucoup parlé de ce restaurant… On y mange, paraît-il, très bien ! dit-il en se tournant vers Georg Weiner, s'exprimant avec les mêmes tournures choisies qu'il avait l'habitude d'employer quand il s'adressait aux parents de ses élèves.

» Je suis en effet souvent contraint, par mon métier, à manger en dehors de chez moi…, ajouta-t-il avec insistance et en jetant un regard belliqueux à Horvarth, comme s'il s'attendait à une riposte de sa part.

» Je n'ai entendu partout que des compliments sur la cuisine et la bonne cave de cet établissement qui jouit véritablement d'une excellente renommée, continua-t-il à l'adresse de Fuhrmann.

Le docteur Fuhrmann regarda ses deux amis, puis Demba, hocha la tête et se replongea, avec un haussement d'épaules, dans la lecture du journal du soir. Weiner et Horvath, qui ne savaient que répondre à ces flots d'éloquence, avaient un sourire gêné. Quant aux théâtreuses, elles gloussaient dans leur assiette.

Mais Demba s'était mis dans la tête de persuader toutes les personnes présentes qu'il n'était absolument pas venu pour Sonia, mais uniquement pour des motifs gastronomiques. Et il s'obstina dans sa démonstration, pour expliquer aux autres ses raisons, en long et en large.

— On n'entend parler partout, depuis des semaines, que de la remarquable qualité de la cuisine que l'on sert ici. De tous côtés, ce ne sont que des louanges sur…

Il s'interrompit brutalement. Devant lui se dressait le serveur, qui lui tendait le menu.

— Monsieur désire ?

— Plus tard ! Plus tard ! balbutia Demba, au comble de l'embarras, en jetant un œil effrayé vers Georg Weiner. Revenez plus tard. Je ne soupe jamais avant neuf heures…

Il leva le nez en l'air, se prenant à rêver à l'invention d'une machine électrique qui transporterait la nourriture directement de l'assiette à la bouche sans l'intervention des mains.

— Monsieur désire boire quelque chose ? De la bière ? Du vin ? insista le serveur.

Avoir enfin quelque chose à boire ! Il avait la gorge qui brûlait, la langue qui collait au palais. Boire enfin une gorgée, rien qu'une toute petite gorgée ! Mais c'était impossible, sous le regard de tous ces gens… Il se rappela tout à coup un numéro de variétés qu'il avait vu autrefois dans un music-hall : un contorsionniste qui avait attrapé un verre de bière

avec ses dents, qui l'avait levé puis vidé sans renverser une goutte. Demba revoyait très distinctement cet homme et se souvenait encore des applaudissements, des bravos qui crépitaient dans la salle, autour de lui… Peut-être serait-il après tout capable, lui aussi, Demba, d'en faire autant ? Il pourrait peut-être présenter la chose comme un jeu, une sorte de pari. « Permettez-moi, Mesdames et Messieurs, de vous présenter un petit numéro, avec un simple verre de bière, comme cela, voyez-vous !…» Et les gens d'applaudir l'artiste.

Mais non, il ne fallait pas rêver… Il avait pourtant horriblement soif. Il regarda autour de lui, cherchant ce qu'il pourrait bien faire. À cet instant, de l'autre côté, le docteur Fuhrmann porta son verre de bière à sa bouche. Il le vida d'un trait. Que cela devait lui sembler bon ! Une bière bien fraîche, parfumée ! Tandis que lui, Demba, devait se contenter de rester là à regarder, la gorge desséchée !

Et tout à coup, il eut une illumination.

Comment n'y avait-il pas pensé plus tôt ! C'était pourtant si évident ! Comment avait-il pu laisser passer toute la journée à être torturé par la soif !

— Garçon ! s'écria-t-il, amenez-moi un verre de bière, avec une paille !

— Que dites-vous ?

— Un verre de bière avec une paille ! répéta Demba, qui s'énervait déjà de voir que le garçon faisait semblant de ne pas comprendre ce qu'il voulait. Je vous dis de m'apporter ce que j'ai commandé ! Ne faites pas comme si on ne vous avait jamais demandé une bière avec une paille !

Le serveur s'éloigna en secouant la tête et apporta bientôt la commande, avec l'air résigné de quelqu'un qui est habitué aux excentricités des gens et que plus rien n'étonne.

Demba regarda la bière posée devant lui, se redressa sur son siège avec quelque solennité et commença à aspirer la boisson avec la paille. Cela marchait ! Le liquide montait et venait lui rafraîchir la gorge ! Il but à petits coups, fit une

pause, puis vida le verre. Bravo ! Il s'applaudissait en lui-même, comme s'il était à la fois le contorsionniste et le public.

— Apportez-moi encore une bière ! commanda-t-il au garçon, la voix éraillée autant par l'excitation que par la soif.

De l'autre côté, à la table de Weiner, on n'était pas resté sans remarquer la curieuse façon de boire adoptée par Demba. Les deux demoiselles chuchotèrent, gloussèrent, poussèrent du coude leurs voisins pour attirer discrètement leur attention sur cet étrange spectacle.

Horvath ajusta son monocle, regarda Demba avec un sourire moqueur et dit :

— Mais qu'est-ce que vous faites là, Demba !

— Vraiment très original ! ajouta ironiquement Fuhrmann.

Demba laissa retomber la paille de sa bouche. Il était temps, maintenant, d'assumer ses responsabilités. Il se leva. Il avait encore de la mousse sur les lèvres, mais qu'il ne pouvait essuyer.

— Je vous ferai remarquer, dit-il sur un ton décidé, qu'il n'y a rien d'original là-dedans. On voit bien que ces messieurs ne sont jamais allés à Paris…

Et il affecta de ne pouvoir retenir une moue dédaigneuse et offusquée, de devoir constater que ces messieurs, effectivement, n'étaient jamais allés à Paris.

— Comme c'est curieux, remarqua Horvath, j'ai vécu pendant deux ans à Paris, et je n'y ai jamais vu personne boire sa bière avec une paille !

Demba jugea opportun de déplacer le lieu géographique de cette étrange coutume.

— À Saint-Pétersbourg ! rectifia-t-il aussitôt, vous auriez belle mine, à essayer de boire là-bas votre bière sans vous servir d'une paille ! Cela fait véritablement très mauvais genre de porter son verre directement à sa bouche

Mais à la réflexion, Saint-Pétersbourg ne lui sembla pas encore assez éloigné. Il était encore possible que quelqu'un, dans l'assistance, y fût allé. L'une des deux demoiselles, par exemple, avec ses cheveux coupés court, ressemblait presque à une Russe. Autoritairement, Demba décida donc de déplacer encore un peu plus loin l'étrange cérémonial de la bière et de la paille, et cette fois vers une région échappant à toute possibilité de vérification.

— En réalité, c'est une coutume qui nous vient de Bagdad, reprit-il. À Bagdad et à Damas, on peut voir comme cela, à chaque coin de rue, aux portes des mosquées, des dizaines et des dizaines d'Arabes, en train de boire leur bière avec une paille.

Il était à cet instant totalement, intimement convaincu de la véracité de son affirmation. II regarda tour à tour les uns et les autres, prêt à livrer bataille, à en découdre avec le premier qui oserait émettre le moindre doute. Et dans son esprit, il voyait effectivement un Turc assis dans son échoppe, dans une attitude contemplative, au milieu de ses ballots de marchandises, avec à la bouche une paille, au lieu de sa chobouque.

— J'ignorais que les Arabes buvaient de la bière ! On en apprend tous les jours ! s'exclama Horvath en riant, résultats très nettement insuffisants en ethnographie, mon cher !

Cette allusion directe à ses fonctions de répétiteur exaspéra au plus haut point Demba. Il jeta un regard méchant, derrière ses paupières plissées, à l'adresse de Horvath, et dit sur un ton fallacieux :

— À propos : on dit bonjour, quand on entre dans une pièce où il y a quelqu'un. Que je n'aie plus à vous le répéter !

— Que dites-vous ? demanda Horvath interloqué.

Demba frémit. Que n'avait-il pas encore fait là ! Il s'était pourtant promis de se montrer serein, modeste, poli et aimable, pour essayer de gagner la sympathie de toutes les personnes présentes. Et voilà qu'il avait indisposé Horvath et si Sonia

arrivait maintenant, elle constaterait qu'il était rejeté, mis à l'écart, exclu de toutes les conversations. Il fallait absolument qu'il rattrapât sa bévue, qu'il fît des excuses…

Il se leva.

— Je vous prie d'accepter toutes mes excuses, Monsieur Horvath, mes excuses les plus sincères. Ma remarque n'était pas dirigée contre vous, mais contre le serveur…

Demba se tut, un peu décontenancé par le sourire suffisant de Horvath. La chaleur, à l'intérieur de la petite pièce, devenait insupportable. Les lampes à gaz ronronnaient. La fumée de cigare piquait à la gorge. D'un geste précipité, fébrile, Demba se retourna pour chercher des yeux le garçon ; mais celui-ci, à ce moment, n'était plus dans la pièce.

— C'est incroyable, les manières de ce serveur ! dit Demba, de plus en plus nerveux, je m'étonne que vous puissiez tolérer cela ! Voilà quelqu'un qui ne dit jamais bonjour en entrant ! Où est-il, d'ailleurs ? Il était encore ici il y a un instant !

La bière que Demba avait absorbée grâce à la paille commençait à faire son effet. Le sang lui battait dans les tempes, il avait l'impression que la tête lui tournait légèrement, que ses oreilles bourdonnaient, qu'il avait un poids sur l'estomac. Il fut obligé de s'asseoir.

Horvath ne pipait toujours mot, se contentant de sourire, tandis que Demba, dans son égarement, continuait inlassablement de meubler la conversation.

— J'espère que vous n'avez pas pris ces mots pour vous, Monsieur Horvath. Il s'agit d'un malentendu. Ce n'est pas vous qui étiez visé. Loin de moi l'idée…

— Laissons cela ! dit enfin Horvath (ce qui fit taire immédiatement Demba).

— Il est vraiment dérangé ! dit tout haut le docteur Fuhrmann en faisant un geste de l'index vers son front.

— Il est ivre ! dit Georg Weiner.

— On s’en va ? demanda timidement l’une des deux demoiselles.

— Il faut qu’on attende Sonia, remarqua Weiner.

— Qu’est-ce qu’elle peut bien faire pendant tout ce temps ? demanda Horvath.

— Elle va arriver d’un moment à l’autre, répondit Weiner.

Demba tendit l’oreille. Naturellement, voilà qui était encore dirigé contre lui ! « Elle va arriver d’un moment à l’autre », avait dit Weiner tout en le regardant. Qu’est-ce que cela pouvait bien lui faire, à lui, l’heure à laquelle arriverait Sonia ? Comme il n’était pas venu pour elle, peu lui importait, vraiment ! « Rien qu’une petite remarque perfide à mon endroit, n’est-ce pas ? Mais vous vous trompez lourdement, Monsieur Weiner. Je suis ici pour de tout autres raisons. D’importantes raisons. Une foule d’importantes raisons. »

Demba s’éclaircit la voix.

— C’est en vérité un hasard que vous m’ayez rencontré ici ce soir, Messieurs, car je viens rarement dans ces lieux. Cela ne vous a pas surpris, d’ailleurs, de me trouver ici ?

Fuhrmann leva les yeux de son journal, Weiner sortit son cigare de sa bouche en regardant Demba, Horvath sourit.

— La chose peut s’expliquer très facilement. J’avais des raisons particulières, pour venir ici justement aujourd’hui. Des raisons importantes. Une foule de raisons très importantes…

— Tiens donc ! dit Fuhrmann en reprenant sa lecture.

— Des raisons diverses, reprit Demba, qui toussota pour gagner un peu de temps et réfléchir. (Mais aucune de ces importantes et diverses raisons ne lui vint sur le coup à l’esprit, dans la situation pénible où il se trouvait.)

» En réalité, il ne pouvait pas être question, pour moi, d’aller ailleurs. Le choix de ce restaurant s’imposait en quelque sorte de lui-même, déjà simplement en raison de sa situation exceptionnelle. Facile d’accès pour tous les intéressés…

Demba poussa un soupir de soulagement. Il venait enfin de trouver quelque chose.

— J'attends en effet deux messieurs, pour une affaire très délicate, chuchota-t-il en prenant un air mystérieux, une affaire d'honneur, comme vous l'avez peut-être déjà deviné. Une affaire très grave, terriblement grave ! Ces messieurs devraient d'ailleurs être déjà là. Des officiers du 21e régiment de chasseurs.

Il se leva et se dirigea d'un pas hésitant vers la porte.

— Garçon ! s'écria-t-il, vous n'avez pas vu deux messieurs qui ont demandé après moi ? – Demba, Stanislas Demba ? Un lieutenant et un sous-lieutenant, dans un uniforme avec des parements verts.

Le garçon n'avait vu personne.

— Ils ne sont pas encore là ? demanda Demba, qui se montra effectivement surpris, déçu et contrarié de constater que les deux personnes qu'il attendait ne s'étaient pas encore présentées.

» Cela m'étonne. En général, les officiers sont toujours à l'heure, dans ce genre d'affaires.

Il commença à s'impatienter, regarda en direction de la porte, frappa le sol du pied. Mais les deux officiers n'arrivaient toujours pas. Demba se décida alors, dans cette situation délicate, à demander conseil au docteur Fuhrmann.

— Combien de temps suis-je obligé, à votre avis, d'attendre ces messieurs ? demanda-t-il.

— Laissez-moi tranquille ! répondit grossièrement Fuhrmann, sans même lever les yeux de son journal.

— Vous dites ? répliqua vivement Demba. Maintenant qu'il se trouvait brusquement impliqué, de façon tout à fait inopinée, dans une affaire d'honneur, il n'était pas disposé à laisser sans réplique la plus petite offense. Il s'approcha de Fuhrmann, le fixa dans les yeux et lui déclara :

— Je me vois dans l'obligation de vous demander raison de ces propos !

— Rentrez donc chez vous pour cuver un peu ! lui lança Fuhrmann, vous êtes complètement ivre ! Je voudrais bien voir l'espèce d'idiot qui vous a choisi comme témoin !

Demba regagna sa place, totalement anéanti. Abasourdi, fatigué, la tête lourde, il se mit à ruminer ses pensées.

Ivre ! Cet homme là-bas pensait qu'il était ivre ! Il le lui avait dit ouvertement ! Demba eut un rire amer. « Voilà quelqu'un qui m'a à peine regardé et qui décide que je suis ivre ! Qui déclare cela alors qu'il a à peine levé les yeux de son journal ! Encore faudrait-il que vous puissiez le prouver, mon cher monsieur !

Si vous aviez l'obligeance de m'écouter, d'entendre mon avis, vous apprendriez que je n'ai jamais eu l'esprit aussi clair que maintenant. Je suis totalement lucide, conscient de tout ce qui se passe. Je vais d'ailleurs vous le prouver. Avez-vous par exemple remarqué cette mouche, là, qui s'est posée sur votre assiette ?

Vous ne pouvez pas dire que je n'y voie plus clair ! Et là-bas, je vois distinctement le pardessus de Weiner, avec le journal plié en deux qui dépasse de sa poche. Et M. Horvath, qui n'a pas fermé son dernier bouton de gilet, voilà qui ne se fait pas, devant les dames ! Et je serais ivre ! Cela reste à prouver, mon cher Monsieur ! Je vais mettre les choses au point… Ivre ? Moi ! »

Demba se leva et se dirigea vers la table voisine. Il prit parfaitement ses repères, mit très prudemment un pied devant l'autre et, effectivement, atterrit sans incident près du docteur Fuhrmann.

— Je vous demande pardon si je vous dérange dans votre lecture, commença-t-il en se penchant vers Fuhrmann, mais il n'y a de toute façon rien d'important dans le journal d'aujourd'hui. Une assemblée générale d'une société de chasse. Une retraite aux flambeaux. Une commémoration de

quelque chose, et un suicide dans la Babenbergerstrasse. Vous voyez, je sais déjà tout sans même avoir lu une seule ligne. Et pourtant, tout n'est pas dans le journal…

Demba rit intérieurement. La pensée que tous les événements ne se retrouvaient pas toujours dans le journal le mettait en joie.

— Que voulez-vous encore ? demanda Fuhrmann.

— Je voudrais vous dire… (Demba toussota, puis reprit) : :) J'attache beaucoup d'importance à…

Mais à cet instant, il fut à nouveau pris de nausées, ses oreilles, ses tempes battirent, et la lumière des lampes à gaz se mit à clignoter dangereusement devant ses yeux. Il se rendit compte qu'il chancelait et appuya fermement son dos contre un siège. Voilà. Il allait mieux, maintenant.

— J'attache beaucoup… beaucoup d'importance…, reprit-il encore une fois.

Mais juste à ce moment, le siège céda et se renversa. Le sac à main de l'une des demoiselles tomba par terre et un tas de babioles, des pièces de monnaie, un petit carnet, une bobine de fil, un petit miroir, des cigarettes, un peigne en écaille, deux crayons et un petit ours en peluche, roulèrent sur le sol.

Demba réussit à se maintenir debout, en se cramponnant à l'épais plateau de table… Ivre, lui ? Sottise ! Il conservait toute sa lucidité, au contraire ! Il distinguait parfaitement, là-bas, le petit carnet et il avait bien vu une pièce de cinq couronnes rouler sous le portemanteau.

— Espèce d'abruti ! cria Weiner, vous allez finir par tout démolir, à la fin !

— Rentrez chez vous pour cuver, vous dis-je ! reprit Fuhrmann.

— Voilà maintenant mon miroir qui est cassé ! gémit l'actrice.

Weiner et Horvath s'étaient aussitôt levés pour aider à ramasser toutes les affaires. Demba, en revanche, ne participait

pas aux recherches. Il se contentait de suivre la scène avec attention et intérêt, en dirigeant les opérations par quelques signes.

— La pièce de cinq couronnes a roulé sous le portemanteau, dit-il, et le crayon est là-bas ! Un peu plus à droite, Monsieur Weiner !…

Ivre, lui ? Ridicule ! Il avait tout vu, rien ne lui avait échappé.

Horvath se redressa et regarda Demba, complètement interloqué.

— Je n'ai vraiment jamais vu autant d'impudence ! s'écria-t-il, fou de rage, quelqu'un qui vous flanque tout en l'air et qui, après, vous regarde faire tranquillement, sans bouger le petit doigt !

Il s'approcha de Demba.

— Peut-être auriez-vous l'amabilité de nous aider à ramasser ce que vous avez fait tomber ? Allez-y, ne vous gênez pas, surtout !

Demba se pencha vers le petit ours en peluche, mais se ravisa et, au dernier moment, se releva.

— Qu'est-ce que vous attendez ? s'écria Horvath.

Demba secoua la tête.

— Non, dit-il, je ne préfère pas.

Il jugeait tout à fait déplacé que l'on pût exiger cela de sa part.

C'est alors que le docteur Fuhrmann s'en mêla.

— Maintenant, la coupe est pleine ! Qu'est-ce que tu attends, Emil ? Balance-lui donc ton verre au travers de la figure !

Demba rougit, en jetant un regard réprobateur à Fuhrmann.

Weiner eut un sourire amusé.

— Écoutez-moi bien ! dit Horvath, la provocation a ses limites. Je compte jusqu'à trois. Et si, d'ici là, vous n'avez pas tout ramassé, alors… vous allez voir ce que vous allez voir !

— Laissez donc. Je vais le faire moi-même, intervint la demoiselle à qui appartenait le sac.

— Un, dit Horvath.

Demba fronça les sourcils, se retourna et regagna sa place d'un pas hésitant.

— Deux ! continua Horvath.

— Mais qu'est-ce que vous voulez de moi ! cria Demba, laissez-moi donc tranquille !

— Trois ! hurla Horvath.

Sa patience était à bout. Il saisit son verre de vin et le jeta à la figure de Demba.

— Voilà pour vous !

Les demoiselles poussèrent les hauts cris.

Demba se leva d'un bond. Il était blême, le vin coulait sur son visage et l'aveuglait. Il paraissait à la fois pitoyable, ridicule et effrayant.

La douche froide qu'il venait de recevoir l'avait tout à coup dégrisé. Il analysait maintenant parfaitement la situation. Il fut envahi par un cuisant sentiment de honte. Qu'avait-il fait là ? Qu'avait-il raconté comme inepties ? Que lui était-il arrivé ? Comment avait-il pu faire le bouffon devant tous ces gens-là, pendant toute la soirée ? Des gens qui l'avaient provoqué, bafoué, traité comme un chien, sans qu'il réagît, tout cela pour revoir Sonia, et pour se retrouver maintenant la risée de tous !

Mais c'en était trop ! Toute la rancune, la rage, la déception qu'il avait accumulées sans rien dire tout au long de la journée, tout cela explosa d'un seul coup. Il fallait qu'il fît payer leur insolence à ces trois-là !

Ils riaient, ils riaient de lui ! Tous riaient. Eh bien, ils allaient voir de quel bois il était fait ! Et d'abord ce Weiner, avec sa gueule sans menton. Et puis l'autre, avec sa tête de bouledogue, et enfin Horvath.

Demba était prêt à se ruer sur eux, étouffant de colère, de honte et de remords, avec une seule idée en tête : les étrangler tous les trois à mains nues !

Mais il s'arrêta soudain, se mordit les lèvres en poussant un gémissement. Il avait oublié qu'il avait les mains enchaînées et qu'elles ne lui servaient à rien ! Des mains qui devaient rester cachées, dissimulées aux yeux de tous !

Et Demba implora le ciel pour qu'il lui donnât une arme.

Et le ciel allait la lui donner.

Demba se dressait face à ses trois adversaires, haletant de colère, tremblant de rage, suffoquant de haine assassine, et cependant démuni, sans défense, pauvre sujet de moquerie. Les autres riaient, riaient de lui à gorge déployée, s'esclaffant devant sa rage impuissante.

Et Weiner, pour ne pas être en reste dans cette hilarité générale, prit en main son verre de vin et lui cria :

— Encore un verre ? Pour vous rafraîchir ! Et à ce moment retentit, depuis la porte, la voix claire de Sonia :

— Mon Dieu ! Georg ! Fais attention ! Il a un revolver entre les mains !

18

L'homme était armé ! À la seconde, la panique s'empara de toute la salle. Tout le monde se précipita, se dispersa dans toutes les directions, et le désordre, l'affolement furent tels que personne ne trouva la porte. Weiner laissa tomber son verre qui se brisa, et le vin se répandit sur le sol. Horvath, dans sa fuite éperdue, vint buter sur Sonia, trébucha et renversa une chaise. Lorsque le regard de Demba tomba sur lui, il s'immobilisa soudain, comme paralysé, semblant abandonner tout espoir de salut. Les deux demoiselles s'étaient réfugiées dans l'encoignure de la fenêtre et assistaient à la scène blotties l'une contre l'autre derrière les plis des rideaux, les yeux braqués sur Demba qui, sans mot dire, s'était planté au milieu de la pièce et semblait prêt à tout.

— Stanie ! Mais que fais-tu ? lança Sonia dans un cri d'effroi.

Elle tremblait pour la vie de Weiner.

Demba ne répondit rien, mais son silence le rendit encore plus menaçant. Pourtant, en réalité, il observait tout ce tumulte avec un sentiment mélangé d'étonnement et de perplexité. Il ne comprenait pas ce qui se passait. Pourquoi Sonia criait-elle ? Et qu'est-ce qui prenait aux autres ? Voulaient-ils se moquer de lui ? Tout cela était-il convenu d'avance ? Était-ce à nouveau une de ces plaisanteries, comme il en avait été l'objet encore à l'instant ?

Il attendit, sans bouger.

— Stanie ! Mais c'est de la folie ! Pose ce revolver ! supplia Sonia, avec un air effaré.

Quel revolver ? Comment, sapristi ! Sonia pouvait-elle avoir eu l'idée qu'il se promenait avec un revolver sur lui ?

Parlait-elle vraiment sérieusement ? Il fallait, en tout cas, s'en assurer.

Le docteur Fuhrmann était le seul qui n'avait pas perdu la tête, dans l'affolement général. Il faisait comme s'il ne voyait pas le danger. Avec un air insouciant, désinvolte, il finit tout tranquillement son verre de vin et saisit son chapeau.

— Allons-y, Messieurs ! dit-il sur un ton détaché, qu'attendons-nous encore ? Nous réglerons une fois dehors…

Et il fit mine de se diriger vers la porte.

— Arrière ! s'écria Demba.

Il avait crié ce mot presque malgré lui, après un temps d'hésitation. Car, évidemment, la plaisanterie devait prendre fin, et tous allaient maintenant éclater, pouffer de rire, comme tout à l'heure. Demba regrettait déjà de s'être laissé emporter, comme cela, à crier « arrière ».

« Mais non ! Personne ne rit, au contraire ! Et même – quelle chose étrange ! – voici l'individu qui obéit. Il s'arrête et recule pas à pas, comme un chien que l'on menace du fouet. Oui, c'est bien cela : il a peur de mon arme, de mon revolver chargé !

» Ce n'est pas possible ! Ils sont tous en train de me jouer la comédie. Un scénario très habile, bien réglé, pour me rendre ridicule, me tourner en dérision, une fois de plus. Mais peut-être pas, après tout ? Les demoiselles, là-bas, près de la fenêtre, paraissent trop effrayées pour faire semblant ! Et cet homme, là devant, qui tremble de tout son corps, dont même les mains tremblent ! »

La surprise de voir le docteur Fuhrmann trembler devant lui troubla Demba davantage encore que l'ivresse ou la colère. Il s'enferra, s'entêta dans l'idée qu'il avait effectivement une arme chargée à la main et voulut se convaincre, d'abord prudemment, timidement, du pouvoir que cela lui donnait sur les autres.

Il se tourna vers Horvath et poussa du pied, dans un geste d'agacement, le peigne d'écaille et le petit miroir cassé qui

étaient restés par terre.

— Allez-vous enfin les ramasser ! Ou bien dois-je compter jusqu'à trois ?

Horvath et Weiner se précipitèrent en même temps, pour ramasser les objets dispersés sur le sol. Même le docteur Fuhrmann jugea judicieux de venir les aider. Demba était ivre et avait un revolver à la main, n'est-ce pas ? Il fallait par conséquent se plier à toutes ses volontés, même les plus folles. Et attendre la première occasion pour le mettre hors d'état de nuire.

Demba se réjouissait de voir autant d'empressement autour de lui. Il obtenait enfin réparation, totale réparation, pour toutes les vexations qu'on lui avait infligées. Avec quel zèle se courbaient-ils devant lui, pliaient-ils l'échine, rentraient-ils sous terre ! L'évidence du pouvoir qu'il détenait lui monta à la tête, lui troubla complètement l'esprit. Oui, il allait accorder la vie sauve aux deux autres. Il les graciait. Mais ce Weiner, qui lui avait volé Sonia, celui-là ne devait pas échapper au châtiment, toutes ses courbettes ne lui serviraient à rien, son heure était venue.

— Weiner ! cria Demba d'une voix qui ne présageait rien de bon.

Weiner fit comme s'il n'avait pas entendu et continua à chercher par terre les petites pièces de monnaie et les crayons.

— Weiner ! hurla Demba, saisi d'un accès de rage en constatant que Weiner faisait semblant de ne pas entendre.

Weiner sursauta, interdit, regarda Demba avec des yeux hagards. Il devinait avec effroi, sous le manteau de Demba, le revolver vengeur qui se levait, prêt à exécuter sa criminelle besogne. Weiner se leva et attendit, comme un condamné attend le bourreau qui doit venir le chercher dans sa cellule.

Sonia fit alors une ultime tentative pour venir au secours de son ami.

— Garçon ! s'écria-t-elle soudain, tout haut, garçon !

Mais déjà Demba se dressait face à elle.

— Silence ! ordonna-t-il, plus un mot ou bien…

Sonia se tut. Demba se retourna et se dirigea vers Weiner.

— Que voulez-vous de moi ? s'écria Weiner, terrorisé, et en reculant d'un pas. Laissez-moi passer !

— Vous savez bien ce que je vous veux !

— Mais que voulez-vous, à la fin ! Je vous connais à peine !

— Où étiez-vous hier soir, avec Sonia ? Éclata Demba, dont le visage grimaçait, tant il bouillait de colère, d'impatience, de jalousie. Où étiez-vous hier soir avec Sonia, voilà ce que je veux savoir !

Et Weiner, qui devinait le canon du revolver braqué vers lui – il suffisait d'une légère pression de l'index pour que la balle lui traversât la poitrine ! Weiner, qui voyait que sa vie, à cet instant, était entièrement entre les mains d'un dément, décida, pour se sauver, de se décharger de toute responsabilité sur Sonia, de l'accuser, de la livrer sans hésiter à la vindicte, à la vengeance féroce de Demba.

— Voilà tout ce que j'ai gagné, avec toi ! s'écria-t-il, tout cela est de ta faute ! Je te l'ai pourtant répété…

Il s'interrompit et se tourna vers Demba.

— Croyez-moi, je vous jure qu'hier soir encore, j'ignorais quelles étaient vos relations. Je n'en avais aucune idée, elle ne m'en avait pas soufflé mot. N'est-ce pas, Sonia ?

Sonia ne répondit rien. Mais Weiner, qui craignait que Demba n'accordât aucun crédit à ses protestations d'innocence, poursuivit son plaidoyer.

— Je ne me suis jamais préoccupé d'elle. Mais elle n'a pas arrêté de m'appeler au téléphone, plus de dix fois dans la même journée, et de m'envoyer des cartes et puis des lettres, dont une de douze pages ! Voilà la vérité.

Sonia rougit, se mordit les lèvres, et baissa les yeux. Weiner regardait tantôt elle, tantôt Demba, avec un air effaré. Mais le visage de Demba avait pris une expression impitoyable et cruelle. Un sentiment de mépris, de dégoût l'avait envahi et il avait décidé d'abattre un tel lâche, rien que pour ce qu'il venait de dire.

— N'est-ce pas que je dis la vérité ? s'écria Weiner, qui sentait se préciser la menace sur lui. Est-ce que tu n'es pas venue me relancer jour après jour, pour que je vienne chez toi jouer du piano à quatre mains ? Est-ce que tu ne m'as pas rejoint chaque fois pendant mes cours, à l'Université ? Tout ce qui est arrivé est de ta faute !

— Assez ! cria Demba.

Il éprouvait tout à coup de la pitié pour Sonia, qui restait là sans rien dire, à essuyer les reproches de Weiner.

Mais il n'y avait plus moyen d'arrêter Weiner.

— Est-ce que je ne dis pas la vérité ? C'est toi qui m'as toujours poursuivi…

— C'est vrai, dit Sonia, et maintenant, tout est fini entre nous.

— Oui, tout est fini. Bien fini ! brailla Weiner, dont la voix se faussa, et maintenant…

— Et maintenant… Voilà ton argent !

Sonia ouvrit son petit sac en crocodile vert et lança au visage de Weiner une petite liasse de feuillets rouges.

— Je te les rends, tiens ! Espèce de lâche, de sale pleutre !

Le billet de chemin de fer pour Venise tomba à terre. Et à cet instant, Demba se sentit comme soulagé, libéré d'un grand poids qui pesait sur sa poitrine.

Pendant toute la journée, il n'avait eu qu'un seul désir, une seule envie : mettre la main sur cette liasse, pour la déchirer, la détruire. Pendant toute la journée, il avait été torturé par l'angoisse d'arriver trop tard et de voir Sonia lui échapper à

cause de cette liasse. Pendant toute la journée, il s'était épuisé dans la poursuite éperdue de l'argent qui devait l'aider à s'emparer de cette liasse et de la détruire. Mais l'argent, par toutes sortes de ruses et de subterfuges, s'était dérobé à lui, pendant toute la journée. Et maintenant, le soir, au moment où, à bout de forces, les mains vides, défait et abattu, il s'était réfugié ici, voici que cette liasse, tant honnie et tant redoutée, gisait sur le sol, misérables petits bouts de papier sans aucune valeur qu'il pouvait se permettre de repousser du pied. Son triomphe était venu tout seul ; le but qu'il avait poursuivi pendant toute la journée, il l'avait atteint sans peine, sans effort, simplement en gardant ses mains cachées sous son manteau.

Et maintenant, pour parachever sa victoire, voici que Sonia venait vers lui. Partagée entre des sentiments contradictoires, elle lui revenait maintenant parce que lui n'avait pas, comme Weiner, tremblé lâchement pour ses jours, mais au contraire était devenu fou à cause d'elle et qu'il s'apprêtait même à commettre un meurtre pour elle !

— Viens, Stanie, allons-nous-en, lui dit-elle à voix basse, tu avais raison : il n'en vaut pas la peine. Ce n'est qu'un lâche. Viens, essuie-toi le visage.

Elle prit une serviette et essuya les traces de vin sur son visage.

Demba regarda Sonia et resta médusé. Qu'est-ce qui lui avait donc pris de courir comme cela comme un fou pendant toute la journée à cause de cette fille, d'aller mentir, voler, mendier pour elle ! Elle était là devant lui, et il ne trouvait rien en elle, absolument rien, qui pût éveiller un quelconque sentiment de joie ou de peine, elle était là, elle était sienne, mais il n'éprouvait rien, ni orgueil, ni douce peur de perdre à nouveau le trésor que Ion possède.

Elle ne l'intéressait plus.

Que faisait-il encore ici ? Il n'avait plus rien à chercher ici. Il se retourna pour partir mais, au dernier moment, ne put s'y résoudre. Ce n'était pas l'amour – l'amour était éteint, mort,

ou plutôt crevé, comme une bête malade, immonde – mais la haine – une haine tenace qu'il ne pouvait enfouir au fond de lui, une haine implacable, impérieuse, qui lui commandait d'aller jusqu'au bout de sa vengeance.

Il était devenu l'esclave de l'arme qu'il croyait tenir à la main, complètement subjugué par l'ivresse du pouvoir que cela lui donnait. La folie meurtrière s'était emparée de lui et ne le lâchait plus. S'en irait-il en laissant la vie sauve à tous ces gens ? Pour qu'ils se remettent à se moquer, à se gausser de lui dès qu'il aurait franchi le seuil de la porte ? Non, il n'allait pas leur donner l'occasion de rire ! Aucun ne quitterait vivant cette pièce. Aucun. Et il se vit en imagination en train de pointer son revolver sur ces trois hommes blêmes de peur et les abattre l'un après l'autre…

Il se pencha au-dessus de la table.

— Il est huit heures vingt-cinq. Je vous laisse exactement cinq minutes, Messieurs ! dit-il d'une voix si glacée, si intransigeante, si décidée, que lui-même fut parcouru d'un frisson devant l'importance terrifiante du moment. Je vous laisse disposer de ces cinq minutes comme vous voulez !

— Demba ! Vous êtes devenu fou ? Qu'allez-vous faire ? cria Horvath.

— Je n'ai vraiment pas beaucoup de temps devant moi, je regrette, mais on m'attend, répondit Demba, contrarié, mécontent que l'on pût ainsi disposer indûment de son temps. Je vous interdis de sortir. En arrière ! ordonna-t-il, en arrière, ou je tire !

Les trois hommes restèrent figés, paralysés. L'ivrogne ne plaisantait plus ! Et il n'y avait rien à faire, devant la menace d'un revolver. Ils n'osaient pas faire le moindre geste. On n'entendait plus que le ronronnement des lampes à gaz et le tic-tac de l'horloge, dont les aiguilles se rapprochaient inexorablement de leur but.

Demba les regarda l'un après l'autre, pour décider sur lequel il tirerait en premier maintenant qu'il était l'heure, que

l’horloge allait sonner… Il choisit Horvath.

Horvath. Oui, ce serait lui en premier. Il n’avait jamais pu le souffrir. Et en son for intérieur, il se mit à régler une ultime querelle avec Horvath. Cette espèce de goujat prétentieux ! « “Vous n’avez pas vu Ella ?” Non, Ella n’est pas là, mais moi je suis là, bonjour, Monsieur Horvath, vous ne m’aviez pas remarqué, sans doute ? Eh oui, et maintenant, il va être huit heures et demie…»

Un petit bruit fit dresser l’oreille de Demba.

Un bruit de pas : le garçon était entré dans la pièce.

Demba se retourna.

— Attrapez-le ! cria Fuhrmann en sautant à la gorge de Demba.

19

— Je le tiens !

— Tenez-le bien !

— Les mains ! Prenez-lui les mains ! cria Weiner au garçon.

— Lâchez-moi ! hurla Demba, qui se débattait comme un enragé contre tous ces bras qui le retenaient.

— Attention ! Il va tirer !

— Il a un revolver !

— Son bras, Weiner ! Attrapez son bras !

— Attention !

Demba avait réussi à se dégager, à force de coups de pied, de coups de poing. Il se rua, tel un taureau furieux, sur le garçon.

— Arrêtez-le ! Arrêtez-le !

— Je l'ai !

— Docteur ! Prenez-le aux jambes !

— Lâchez-moi ! cria Demba en donnant une violente ruade.

— Je suis touché ! hurla Weiner en se laissant tomber sur un siège.

Les deux apprenties comédiennes braillaient en se cachant le visage dans leurs mains. Sonia se retrouva auprès de Demba.

— Qu'est-ce qui t'arrive, Georg ? cria-t-elle, effarée.

— Au secours, je suis touché ! geignait Weiner.

— Mais où ? Pour l'amour de Dieu !

Oubliant toute animosité, Sonia, livide, s'empressa autour de Weiner qui gémissait de douleur.

— Allez-vous me lâcher ! Vous m'étouffez ! suffoqua Demba.

Le garçon lui étreignait la gorge à deux mains.

— Le revolver ! ordonna Fuhrmann.

— Je l'ai ! Je tiens ses mains ! dit Horvath dans un cri de triomphe.

— Lâchez cela ! Vous allez me casser le bras ! balbutia Demba, le visage pourpre.

— Je tiens le revolver !

— Attention, il est chargé !

— Attention, il va partir !

S'ensuivit une brève, une ultime lutte désespérée.

Demba poussa un cri. Horvath lui avait retourné les poignets.

— Le voilà ! cria Horvath en arrachant les mains de Demba de dessous le manteau, deux mains pitoyables, misérables dans leur détresse, liées l'une à l'autre par une chaîne.

Tout le monde, l'espace d'une seconde, demeura frappé de stupeur.

Puis Demba parvint à se dégager.

Il jeta un regard effaré autour de lui, poussa un léger soupir et se rua vers la porte.

Pendant quelques secondes, on l'entendit trébucher entre les chaises, les tables et les portemanteaux vides. Puis on entendit une porte claquer, et tout redevint silencieux.

Le docteur Fuhrmann fut le premier à retrouver l'usage de la parole.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? demanda-t-il encore tout essoufflé.

— Vous avez vu cela ? haleta Horvath, épuisé par le combat qu'il avait livré.

— Il s'en est tiré, finalement ! dit en hochant la tête le garçon.

— Il ne faut pas le laisser filer ! cria Fuhrmann.

— Il faut prévenir la police, tout de suite', renchérit Weiner, en se frottant le tibia.

L'idée qu'ils s'étaient tous laissé berner, duper par l'illusion, le mirage, le fantôme d'une arme, les mettait dans une rage folle. Weiner ramassa par terre le billet de chemin de fer et l'essuya soigneusement, sur tous les côtés.

— Le mieux est que nous allions au commissariat le plus proche, dit Fuhrmann sur un ton décidé, y a-t-il quelqu'un qui sait où habite cet individu ?

— Moi ! dit Sonia d'une voix tranchante, prenant sur elle les sourires méprisants, les regards moqueurs de tous les autres pour trahir Demba. Moi, dit-elle, je sais où il habite !

20

Stanislas Demba gravit lentement les escaliers. Devant sa porte l'attendait, dans la pénombre, Steffi Prokop.

— Stanie ? appela-t-elle à voix basse, c'est toi, enfin ! Enfin, tu es là ! Il va être neuf heures. Il est déjà si tard !

— – Il y a longtemps que tu m'attends ?

— Depuis une heure. Il y a un commissionnaire qui est passé tout à l'heure, c'est ta logeuse qui lui a ouvert la porte. Je me suis cachée dans l'encoignure de la fenêtre, elle ne m'a pas vue. Il a apporté une lettre, pour toi, je crois.

— Ah bon ? répondit Demba qui n'attendait plus aucune nouvelle de « là-bas ».

— Tu ne me fais pas entrer ? demanda Steffi.

— Si. Prends la clef dans ma poche droite et ouvre la porte. Mais doucement… doucement ! Personne ne doit savoir que je suis rentré à la maison.

Ils entrèrent dans la pièce. Demba ferma aussitôt la porte derrière eux et retira la clef.

— C'est donc ici que tu habites, dit Steffi à voix basse. Où est ton ami ? Il n'est pas là ? Attends, je vais allumer la lumière !

— Non, surtout pas ! Si elle voit qu'il y a de la lumière, la logeuse va aussitôt venir. La bougie, là-bas, sur la table de nuit, tu peux l'allumer, si tu veux. Tu as la clef ?

— Oui… Enfin, je crois.

— Comment cela, tu crois ? Qu'est-ce que cela veut dire ?

— J'ai la clef. Bien sûr, j'ai la clef, dit Steffi, donne-moi tes mains. Tiens, regarde, là, la lettre pour toi !

Demba ouvrit l'enveloppe. C'était une lettre de Hübel. Elle disait qu'on avait finalement retrouvé la montre de Rübsam. Chez la Suschitzky. Rübsam le priait d'accepter toutes ses excuses et lui restituait l'argent, deux cent soixante-dix couronnes. Somme sur laquelle lui, Hübel, s'était permis de prélever cinquante couronnes. Avec tous ses remerciements et jusqu'à la prochaine occasion…

Demba jeta la lettre avec les billets de banque sur la table. Que lui importait cet argent, maintenant ! Ces dérisoires petits bouts de papier colorés ! Trop tard, tout cela venait trop tard.

— Stanie, je n'ai pas beaucoup de temps, il faut que je rentre à la maison… Donne-moi vite tes mains, pour que j'essaye la clef.

— Essayer ?

— Je suis sûr qu'elle va aller, c'est certain, dit Steffi en sortant la petite clef, il faut que j'aie un peu plus de lumière.

Elle plaça la bougie juste au bord de la table. Son regard tomba sur les billets.

— Tout cet argent ! dit-elle en tâtonnant pour trouver le trou de la serrure, que vas-tu taire avec tout cet argent ?

— Rien. Je n'en ai plus besoin. Il vient trop tard.

— Trop tard ? Mais pourquoi ?

— Peu importe pourquoi, répondit Demba d'une voix lasse, la clef, en tout cas, vient à point. Pourvu que j'aie les mains libres au bon moment.

Steffi, soudain inquiète, leva les yeux.

— Au bon moment ?

— Ils sont à nouveau à mes trousses.

— Mais qui donc, Stanie, qui donc ?

— Ils vont arriver d'un instant à l'autre.

— Mais qui donc ? La police ?

— Oui. Mais cela ne fait rien. Ne t'inquiète pas. Pourvu que je n'aie plus ces menottes, la police ne me fait pas peur. Il faut seulement que j'aie les mains libres. Qu'on m'enlève ces menottes !

— Oui, on va les enlever…, bredouilla Steffi, les enlever, il faut les enlever ! Stanie ! Elle ne va pas ! Elle est trop grande !

— Qui ? La clef ?…

Demba sursauta.

— Je le savais. Je m'en doutais…

Elle laissa retomber ses mains et regarda Demba, complètement désemparée.

— Comment est-ce possible ? souffla Demba.

— Ce n'est pas de ma faute, répondit Steffi en sanglotant, avec des yeux implorants, quel idiot !

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Quelle espèce d'idiot ! Rends-toi compte : l'après-midi, pendant que j'étais au bureau, l'apprenti serrurier – tu sais, le garçon d'à côté – est venu voir ma mère. Il lui a dit qu'il avait perdu l'empreinte et lui a demandé de lui prêter mon journal. On ne pourra pas ouvrir les menottes, Stanie ! C'est la clef de mon journal !

— Très bien…, se dit tout bas Demba.

— Stanie ! Qu'allons-nous faire ? '

— Je sais ce qu'il me reste à faire ! répondit-il avec un soupir.

— Stanie, s'exclama Steffi, il faut que tu m'écoutes, je t'aime bien, tu sais. Le mieux serait que tu te rendes à la police pour leur expliquer ce qui est arrivé. Je suis sûre que tu n'aurais qu'une peine légère, quelques semaines de prison

seulement, peut-être rien que deux ou trois. Et puis tu serais libre à nouveau, libre, tu m'entends, Stanie, libre !..

— Sauf les menottes…

— Sauf les menottes ?

— Oui, ces menottes, je les garderais toute ma vie. Comme tous ceux qui sortent de prison. Tu ne le sais pas, Steffi ? Tous les châtiments infligés par la justice le sont pour toute la vie. Tous ceux qui sortent de prison doivent cacher leurs mains, car elles sont souillées à jamais. Ils ne peuvent plus tendre la main ouvertement, franchement à personne et doivent passer toute leur vie en cachette, les mains dissimulées, tout comme moi aujourd'hui pendant ces douze heures… Écoute ! Les voilà…

On avait sonné à la porte.

Steffi se leva et se précipita au cou de Demba.

— Il ne faut pas qu'ils entrent. Ils vont nous trouver, Stanie, et moi aussi !

On sonna à nouveau. Quelqu'un ouvrait la porte d'entrée. Des pas d'homme, puis deux coups secs à la porte de la chambre.

Au nom de la loi, ouvrez !

— Il ne faut pas qu'ils nous trouvent, supplia Steffi.

Demba soupira. Une rafale de vent ouvrit la fenêtre et éteignit la bougie. Mais il ne fit pas nuit pour autant, toute la pièce étant plongée dans une demi-pénombre grise et froide.

— Ce matin, dit Demba, lorsque je me suis penché à la fenêtre du grenier, j'ai pensé à toi, Steffi. J'ai pensé très fort à toi, parce que j'avais peur pour toi et que je voulais te revoir encore une fois. J'ai eu envie que tu sois à côté de moi, au moment où je mourrais. Et maintenant, tu es là, et je regrette de t'avoir entraînée avec moi dans mon malheur. Je voudrais te savoir très loin d'ici.

L'étreinte autour de son cou se fit plus légère. L'image de Steffi se fit plus floue, comme si elle avait attendu ces mots

pour se désagréger, se dissoudre, s'évanouir.

On avait arrêté de frapper et de cogner contre la porte. C'est maintenant avec des outils que l'on s'attaquait directement au panneau de bois.

— Il y a des gens, dit Demba, que la liberté ne rend pas heureux, Steffi, mais seulement plus las.

Il n'obtint pas de réponse.

— J'ai voulu, j'ai désiré être libre. De toutes les fibres de mon corps, Steffi. Mais à cette heure, je suis seulement un peu plus las et je ne désire plus qu'une chose : pouvoir me reposer.

Aucune réponse.

— Où es-tu, Steffi ?

Silence.

On n'entendait plus que le bruit de la porte qui gémissait et craquait sous les coups.

Demba se leva. Il se cogna la tête contre une poutre. Il fit deux pas en avant, trébucha sur un tapis roulé par terre, s'érafla le visage sur une corde à linge et tomba sur une paillasse. L'air confiné et poussiéreux de la pièce l'oppressait, le faisait suffoquer. Il rassembla son courage, se dirigea vers la lucarne.

Quelle sale odeur de malt ! D'où vient cette puanteur ? Il y a un clocher qui sonne l'heure. Neuf coups. Le matin ? Le soir ? Où suis-je ? Où étais-je ? Depuis combien de temps suis-je ici à écouter l'heure au clocher ? Douze heures ? Douze secondes ?

La porte vole en éclats. Un gramophone, au loin, joue *le Prince Eugène*. Le toit d'ardoises scintille dans le soleil du matin… Deux hirondelles, effrayées, s'envolent de leur nid.

Lorsque les deux policiers – peu après neuf heures du matin – pénétrèrent dans la cour du brocanteur de la Klettengasse, Stanislas Demba respirait encore.

Ils se penchèrent sur lui. Il sursauta et essaya de se relever. Il voulait vite s'en aller d'ici, tourner au premier coin de rue, vers la liberté. Mais il retomba aussitôt. Il avait les membres broyés et le sang coulait d'une blessure derrière la tête.

Il ne pouvait plus faire aller que ses yeux. Eux seuls vivaient encore. Ils parcouraient la ville, errant à travers les rues, les parcs et les places, plongeant dans le dédale, le fracas de l'existence quotidienne, montant et descendant les escaliers, traversant les chambres et les bouges, s'accrochant encore une fois aux mille péripéties d'une journée grouillant d'activités, mendiant, se compromettant au nom de l'amour et de l'argent, goûtant une dernière fois le bonheur, la douleur, la joie et la peine… puis ils devinrent très lourds et se refermèrent.

Sous la violence de la chute, les menottes s'étaient brisées. Et les mains de Demba, ces mains qui s'étaient cachées de peur, révoltées de rage, brandies de colère, levées d'indignation, ces mains qui avaient tremblé en secret dans leur cachette, qui avaient lutté contre le sort avec l'énergie du désespoir, qui s'étaient rebellées contre leurs chaînes – les mains de Stanislas Demba étaient enfin libres.

ACHEVÉ D'IMPRIMER SUR LES PRESSES DE COX
& WYMAN LTD. (ANGLETERRE)

« Le Tour du cadran est à côté aussi noir qu'on peut le souhaiter. À neuf heures du matin, un homme aux mains embarrassées dans un énorme manteau demande du cervelas, du pâté de tête et du salami à Mme Püchl, l'épicière de la Wiesengasse, et attend qu'elle ait tourné le dos pour les engloutir. À neuf heures du matin le lendemain, ce même homme est mort. Les deux policiers qui le regardent ne voient qu'une chose : il tendait les mains.

Sur le reste, il ne faut rien dire, sinon que Murnau essaya d'acheter les droits du livre, et qu'Alfred Hitchcock avoua un jour à Truffaut s'en être inspiré. Mais après tout…»

Libération, 16 février 1989

Christian Perrot,

Traduit de l'allemand et préfacé par Jean-Jacques Pollet

Série "Domaine étranger" dirigée par Jean-Claude Zylberstein

1

En français dans le texte. ***(N.D.T.)***

2

En français dans le texte. (*N.D.T.)*

3

En français dans le texte. (*N.D.T.*)

4

En français dans le texte. *(Nd.T.)*

5

En français dans le texte. (*N.D.T.)*

6

En français dans le texte. *(N.D.T.)*